LA CONTAGION SACREE, OU HISTOIRE NATURELLE DE LA SUPERSTITION:

Ouvrage traduit de l'Anglois.

Prima mali labes.

TOME SECOND.



LONDRES

M. DCC. LXX.

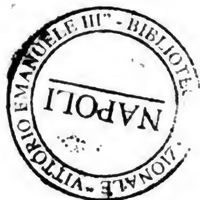


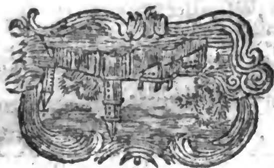
TABLE DES CHAPITRES.

TOME SECOND.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.



HISTOIRE



HISTOIRE NATURELLE DE LA SUPERSTITION,

CHAPITRE IX.

De la Tolérance ; elle est incompatible avec les principes fondamentaux de toute Religion.

Il n'eſt, ſans doute, perſonne qui ne ſoit indigné ou affligé à la vue des effets terribles que nous venons de rapporter, & qui ne ſoit obligé de convenir de la réalité des maux qui furent les ſuites des opinions religieuſes des hommes ; on nous dira, peut-être, que ce n'eſt point à la Religion elles-même, mais à l'abus de la Religion, que ſont dus les excès dont

nous avons parlé; on prétendra que l'abus des choſes les plus utiles peut devenir nuiſible, & que c'eſt aux paſſions des hommes que l'on doit attribuer les fureurs dont la Religion ne fut que le prétexte.

Je réponds que c'eſt dans les principes de la Religion même, dans le Dieu qui lui ſert de baſe, dans les idées funeſtes que le genre humain s'en eſt faites, qu'il faut chercher la ſource des malheurs qui n'en furent & qui n'en ſeront jamais que des ſuites néceſſaires. Les hommes qui, comme on l'a déjà remarqué précédemmment, éprouvent alternativement des biens & des maux dans leur exiſtence actuelle, & font honneur à la Divinité de tout ce qui leur arrive dans ce monde, ne peuvent, quelqu'effort qu'ils faſſent, lui attribuer une bonté permanente; dès qu'ils ſouffrent, ils doivent la craindre; & dès qu'ils la craignent ~~ils~~ doivent la ſuppoſer méchante, ou du moins ils ſont forcés de ſe défier de ſes diſpoſitions, tantôt bonnes, tantôt mauvaiſes pour eux. Un Dieu qui ſçait tout, qui peut tout, ſans la permiſſion duquel rien ne ſe fait ici-bas, ne

peut être regardé comme invariablement bon. Le Dieu terrible doit toujours éclipser dans l'esprit des hommes le Dieu favorable. Le Dieu dangereux les occupera bien plus que le Dieu rempli de bonté dont ils n'ont rien à craindre ; ainsi l'idée de Dieu réveillera nécessairement le sentiment de la frayeur ; sentiment qui suppose de la méchanceté dans l'objet qui l'excite.

La Religion ramenera toujours les hommes à la crainte ; tout objet vague qui les fait trembler les occupera sans relâche, fera fermenter leurs esprits, excitera des disputes entre eux, & les portera tôt ou tard à des extrémités. Toute Religion demande pour premier sacrifice un renoncement total à la raison ; dès que les hommes cessent de prendre la raison pour guide dans l'examen de la chose qu'ils croient la plus importante pour eux, ils n'auront garde d'être retenus par elles toutes les fois qu'ils s'agira de la Religion ; ainsi leurs conduite ne sera jamais qu'une suite d'égaremens. Si Dieu est l'auteur de la Religion, elle doit commender à la nature-même ; elle doit lui imposer silence lorsqu'elle aura la témérité

de contredire ſes volontés, ou celles de ſes interpretes. Si c'eſt la volonté divine qui décide du juſte & de l'injuſte, Dieu eſt le maître de la vertu; à ſa voix le crime peut devenir vertu & la vertu peut devenir crime. Voilà donc la morale ſubordonnée aux caprices des interpretes de la Divinité. Dieu eſt le premier Souverain des nations; il commande aux Rois mêmes, il régle le ſort des Empires; ainſi la Politique doit être ſoumiſe à la Religion; les intérêts paſſagers & temporels des Gouvernemens ne ſont point faits pour balancer un inſtant les intérêts de la Divinité, & de ſes Miniſtres, chargés d'apprendre ſes intentions aux hommes. La nature, la raiſon, la morale, la vertu, le bien-être des Etats ſont donc faits pour céder à la Religion, qui, émanée de l'arbitre ſouverain des hommes & des choſes, doit néceſſairement triompher de tout ce qui s'oppoſeroit à ſes vues.

Toutes ces nations ſont des Corollaires tirés des premiers principes ſur leſquels toute Religion eſt fondée. D'où l'on voit que les hommes ſont inconſéquens toutes les fois qu'ils dé-

mentent par leur conduite le systême d'après lequel ils partent ; il ne leur est point permis de déroger à leur principes, & lorsqu'ils s'écartent de la route nécessaire que la Religion leur trace, ils se rendent sans doute coupables envers Dieu. Lorsqu'ils voudront être conséquens, ils exécuteront sans répliquer les ordres qu'on leur donnera de la part du ciel, ils recevront avec docilité les passions qu'on voudra leur inspirer au nom de Dieu, ils détruiron indistinctement les ennemis de sa gloire, ils serviron les complots de ceux qui connoissent ses profonds desseins ; &, s'il le faut, ils porteront le trouble dans la société, ils risqueront de la dissoudre, lorsque Dieu demandera qu'on lui en fasse le sacrifice.

C'est donc aux principes mêmes de la Religion que nous devons attribuer les folies & les excés dont elle fut toujours la cause ; les hommes trompés sur la Divinité, tirerent de leurs principes les inductions les plus nuisibles à leurs bonheur ici-bas ; leur conduite devint nécessairement une longue chaîne d'extravagances. La Religion qu'il n'est jamais permis de contredire

ou d'examiner, rendra toujours respectables aux peuples les fureurs des ambitieux, des enthousiastes & des fourbes qui mettront habilement sur le compte des Dieux les horreurs enfantées par leurs passions détestables. Quoi de plus odieux qu'un manteau toujours prêt à couvrir les forfaits les plus avérés! quoi de plus légitime que de détruire des chimeres au nom desquelles la terre fut toujours désolée! Si la raison reprenoit sur l'homme ses droits usurpés par l'erreur, ne sentiroit-il pas que tout ce qui par soi-même ou par ses suites nécessaires porte le trouble dans la société; tout ce qui bannit la concorde entre des êtres destinés à s'aimer, à se secourir mutuellement; tout ce qui leur fournit des prétextes pour se haïr, se tourmenter & s'égorger; enfin tout ce qui les asservit & les rend malheureux, ne peut être regardé que comme une invention funeste, une conspiration contre le genre humain, qui peut être légitimement attaquée, justement dénoncée, livrée à l'indignation & au mépris.

Une superstition qui aura pour objet de son culte un Dieu redoutable, per-

fide, cruel & sanguinaire, doit finir tôt ou tard par faire des fanatiques, des enthousiastes, des mélancoliques, des furieux; elle sera entre les mains des tyrans & des imposteurs une arme sûre pour ensanglanter le monde & pour le remplir de malheureux. Si des fourbes, détrompés d'une telle Religion, la font servir à leurs vues, si des ambitieux en font usage pour appuyer leur politique, si des ames vénales & intéressées trouvent en elle des moyens de contenter leur avarice; si des entêtés s'en servent pour venger leur orgueil ils ne réussiroient jamais dans leurs indignes projets, si leurs passions n'étoient point secondées par des peuples stupides & dévots qui croient de bonne foi se rendre agréables à leur Dieu, en se prêtant aux crimes ordonnés par ses Ministres, ou utiles aux Tyrans qui commandent en son nom. Avec le cœur le plus droit & l'ame la plus honnête celui qui est pénétré de la crainte de son Dieu ne peut s'empêcher de haïr ceux que sa Religion lui désigne comme des ennemis de ce Dieu; si ce Dieu est un Monarque jaloux; il doit régner sans par-

nage ; s'il n'y a qu'une ſeule Religion qui lui plaiſe, il faut l'établir par-tout ; quelqu'un s'oppoſe-t-il à ſes progrès, il faut l'exterminer. Eſt-elle attaquée, il faut prendre ſon parti, il faut périr pour elle.

Tolérer une Religion, c'eſt permettre un culte que l'on croit offenſant pour ſon Dieu ; c'eſt faire céder les intérêts de ſa gloire à une politique humaine, abominable à ſes yeux ; rien dans le monde n'eſt plus important que Dieu, c'eſt de lui que dépend le ſort des humains, l'eſſentiel eſt de lui plaire, il eſt aſſez puiſſant pour rendre les ſociétés heureuſes & floriſſantes ſans le ſecours de l'homme ; ne vaut-il pas mieux qu'un Etat ſoit languiſſant & dépeuplé, que de renfermer un grand nombre de citoyens infideles qui attireroient infailliblement ſur lui la colere des Cieux ? Il faudra donc que les Princes, Lieutenans & Repréſentans de la Divinité, chargés de venger ſes droits, défenſeurs de ſa Religion, s'arment du glaive pour extirper l'impiété & l'héréſie de leurs Etats ; qu'ils banniſſent, perſécutent & détruiſent ceux de leurs ſujets que le Clergé leur dénoncera comme les enne-

mis de Dieu. S'il négligoient d'obéir à ses Ministres ; si un Gouvernement trop doux refusoit de tremper ses mains dans le sang, si l'intérêt de l'Etat l'engageoit à demeurer neutre entre le ciel & la terre ; enfin si les opinions du Prince étoient offensantes pour Dieu ; dès-lors il seroit indigne de le représenter, & comme tel traité par le Clergé en impie, en rebelle, en tyran, peu fait pour commander à un Peuple fidele. (1)

Telles sont, & telles doivent être pour un esprit conséquent, les maximes d'une Religion fondée sur les oracles d'un Dieu partial, jaloux de sa gloire, qui veut régner sans partage ; qui s'intéresse aux opinions des hommes ; qui a cent fois ordonné le meurtre & les assassinats. Ceux qui en adoptant une pareille Religion suivent des maximes contraires, sont des raisonneurs peu conséquens, bien plus touchés des intérêts futiles de l'Etat, des préceptes d'une morale humaine, qui consultent plutôt

(1) Autrefois le Pape déclaroit *hérétiques* tous les Princes qui lui résistoient ; dès-lors ils étoient déchus de la couronne, & les peuples absous du serment de fidélité.

la douceur de leur propre caractere, le cri de la nature, que les intérêts de la Religion, que les ordres de leur Dieu, que son caractere emporté : l'homme véritablement dévot doit nécessairement lui sacrifier toutes les autres considérations. Si ce Dieu est terrible, il est un prévaricateur, un insensé toutes les fois qu'il refuse de complaire à son atrocité. Sous un Dieu colere & méchant la tolérance est une lâcheté criminelle, c'est une véritable trahison.

Ainsi, que le Chrétien religieux étouffe le cri de la nature s'il veut être conséquent à ses principes. Envain se flatteroit-il de concilier la tolérance avec le Dieu terrible qu'il a reçu des Hébreux. Le Dieu qui n'a créé son premier pere que pour lui tendre un piège, n'est-il donc pas un Dieu dont il faut se défier? Le Dieu qui commanda le sacrifice de son fils unique à cet Abraham qu'il honora de son alliance, n'est-il pas un Dieu cruel? Le Dieu qui ne voulut s'appaiser que par la mort de son propre fils, n'est-il donc pas de tous les Dieux le plus implacable? Le Dieu de ce Moyse, dont le Christianisme révere les oracles, de ce Jephté qui sa-

crifia sa fille, de ce cruel David qui fut *un homme selon son cœur*, de ce Phinées & de ces Lévites qui furent choisis pour le servir en récompense de leurs assassinats, n'est-il pas un Dieu furieux? Le Dieu qui se dit le Dieu *des armées* & des *vengeances*, qui ordonne d'exterminer les nations & leurs Divinités, qui fait nâger les villes des Cananéens dans le sang, qui veut que l'on massacre les Rois, qui ordonne par ses Prophêtes de passer les femmes, les vieillards les enfans au fils de l'épée, est il donc un Dieu bien rempli de bonté? Enfin le Dieu qui veut que ses adorateurs pleurent, gémissent, se mortifient, & qui destine à des flammes éternelles la plus grande partie de ses enfans, est-il un pere bien tendre, un Dieu favorable? Non, le Dieu des Chrétiens est un Dieu de sang; c'est par le sang qu'il veut être appaisé; c'est par des flots de sang qu'il faut désarmer sa fureur; c'est dans le sang qu'il faut éteindre son foudre allumé par les crimes de la terre; c'est par des torrens de larmes qu'il faut laver ses iniquités; c'est par des cruautés qu'il faut lui témoigner son zêle; c'est par la frénésie

qu'il faut lui prouver sa soumission. L'esprit du Christianisme est un esprit destructeur : son Dieu ordonna la destruction, ainsi que tout Chrétien détruise ses ennemis ; qu'il détruise son propre corps s'il veut lui plaire ; qu'il persécute, qu'il combatte, au risque de périr lui-même, & qu'il serve un Dieu vengeur qui récompensera son zêle, & qui puniroit son indifférence & sa tiédeur.

On ne manquera pas de nous dire que le Dieu des Chrétiens, si sévere autre fois, s'est radouci, depuis qu'il s'est réconcillié avec le genre humain par la mort de son fils ; que ses préceptes ont changé ; que si dans le tems de sa colere il exerça une justice rigoureuse, désarmé maintenant, il leur recommande l'humanité, la justice, la concorde & la paix. Ainsi donc c'est de la bouche d'un Dieu immuable que nous voyons sortir des ordres si contradictoires; il condamne aujourd'hui ce qu'il prescrivit autrefois : d'après des volontés si discordantes quelle conduite faudra-t-il donc tenir ? Faut-il aimer ou assassiner ses ennemis ? N'est-il pas aujourd'hui comme alors également irrité des pensées & des ac-

tions des hommes ? Ses adorateurs ne ſont-ils pas maintenant auſſi intéreſſés qu'autrefois à lui montrer de l'affection & du zêle ? Sa cauſe doit-elle être à préſent trahie, abandonnée, mépriſée, & ſi jamais elle eut beſoin du bras des hommes pour la défendre, pourquoi n'auroit-elle par encore beſoin de leur ſecours ? Sous un Dieu vindicatif peut-on avoir trop de zêle, le parti de la douceur ne ſeroit-il pas un parti dangereux ? Quand même il l'auroit recommandée, peut-on ſuppoſer qu'il pût ſavoir mauvais gré à ceux qui transgreſſeront ſes ordres par un excès d'attachement pour lui ?

C'eſt de la diverſité des commandemens que le même Dieu donna en différens tems, que réſulte la diverſité des opinions que les Chrétiens ont adoptées ſur la Tolérance ; les uns, plus conſéquens ſans doute à leurs principes, veulent que l'on perſécute, que l'on tourmente, que l'on établiſſe la Religion & ſes dogmes par le feu, par le fer, par les ſupplices : d'autres veulent qu'on ſe contente de gémir en ſilence ſur les erreurs de ſes freres égarés, & qu'on remette au Tout-Puiſſant le ſoin de juger

& de se venger lui-même. Les uns ne prêchent que le sang & le carnage ; les autres se contentent de haïr intérieurement ou de mépriser ceux qui ne pensent point comme eux ; car au fond il est impossible au dévot d'aimer sincérement & son Dieu & ceux qui l'offensent. Les uns préférent leur Dieu à la morale, à la vertu, au repos de l'Etat ; les autres le sacrifient à la douceur des mœurs, à leur tempérament honnête, à la bonté de leur cœur, à l'équité naturelle, à l'intérêt des nations.

Si le bon sens & la raison avoient à décider entre des opinions si contraires, les hommes sauroient bientôt à quoi s'en tenir ; mais on ne les consulte jamais dès qu'il s'agit de la Religion. Ainsi les adorateurs du même Dieu n'ont pu convenir jusqu'à présent s'il étoit plus expédient & plus conforme à ses vues de persécuter que de tolérer ses adversaires : les deux partis admettent un Dieu terrible, mais qui se dit néanmoins le *Dieu de la paix* ; chacun des disputans autorise son opinion par des preuves également fortes, par des exemples également décisifs, par des ordres également formels ; au milieu de ces querelles les

Chrétiens étonnés ne ſavent point encore s'ils doivent être bons ou méchans, cruels ou pacifiques, juſtes ou injuſtes, indulgens ou emportés. L'un participe avec joye au ſacrifice qu'on fait d'un hérétique que ſes inquiſiteurs ont condamné aux flammes; il ne doute pas que ſon ſupplice ne ſoit un ſacrifice de bonne odeur; propre à lui attirer les faveurs du ciel; l'autre détourne avec horreur ſes yeux de cette affreuſe tragédie, & voudroit arracher du bucher le malheureux dont le crime eſt de s'être trompé.

Ne ſoyons point ſurpris de cette diſcordance dans les idées des ſuperſtitieux Chrétiens. Leur Dieu dans quelques circonſtances ordonna formellement le maſſacre, l'injuſtice, le crime & la vengeance; il approuva le vol, l'uſurpation, le meurtre, le Régicide: il voulut qu'on traitât avec la derniere barbarie tous ceux qui ne connoiſſoient ni ſon nom ni ſa Loi: Dans d'autres occaſions, ſes intérêts ayant changé, ce même Dieu recommanda la douceur, défendit la violence, ordonna la ſoumiſſion aux Puiſſances de la terre, modéra le zêle fougueux de ceux qui s'ingéroient de défendre ſa cauſe, ſe réſer-

va le ſoin de ſe venger, & voulut que ſes ſectateurs obſervaſſent les régles de l'humanité.

Comment régler ſa conduite ſur les volontés d'un Dieu ſi viſiblement en contradiction avec lui-même? Ne voit-on pas clairement que ces ordres oppoſés ont été les effets des intérêts, du tempérament, des paſſions, des circonſtances de ceux qui à différentes repriſes ont fait parler la Divinité? Ne ſent-on pas qu'ils ont conſulté les diſpoſitions, les beſoins, les mœurs & les idées des peuples à qui ils annonçoient ſes décrets? Si un Légiſlateur cruel, aſſûré de ſon autorité ſur un peuple de brigands & de voleurs, lui ordonna le meurtre & le carnage, un impoſteur, dénué de forces, & de pouvoir, fut obligé d'annoncer un Dieu plus modéré, dans un pays où lui-même avoit beſoin d'indulgence; il eût été extravagant, il eût révolté les eſprits, s'il eût prêché l'intolérance. Moyſe maître abſolu de ſes Iſraëlites ſauvages, ſtupides & indigens, leur parloit ſelon leurs vues en leur diſant d'exterminer & de piller; le Chriſt n'eût été qu'un inſenſé s'il eût tenu le même lan-

gage

gage à une poignée de mal heureux qui s'étoient attachés à lui (2).

Les Apôtres d'une Religion naissante & opprimée furent donc obligés de recommander la patience, la tolérance & la douceur ; parvenue au pouvoir elle changea bientôt de ton ; pour lors elle ne prêcha que vengeance, que fureur, & fit du monde entier un vaste

(2) Malgré l'esprit de modération & de douceur que les Chrétiens attribuent à Jésus-Christ, l'Evangile nous le montre quelquefois très emporté & sous les traits d'un perturbateur du repos public. En disant ouvertement des injures aux Prêtres de son pays, & en chassant sans autorité les vendeurs du temple, il ne montra pas assurément cet esprit pacifique que ses disciples nous vantent. Il est évident que le Christ fut l'ennemi juré des Prêtres, de leurs autels, de leurs temples, de leurs sacrifices ; & c'est précisément sous ces traits que nos Prêtres d'aujourd'hui nous dépeignent un impie & un citoyen dangereux. Si plusieurs passages de l'Evangile des Chrétiens semblent recommander la tolérance, beaucoup d'autres ordonnent formellement la haîne & la persécution. Jésus dit *qu'il est venu apporter le glaive* ; qu'il est venu *séparer le fils d'avec son pere* ; que *celui qui n'écoutera pas l'Eglise doit être regardé comme un Payen & un Publicain*. S. Paul ordonne *d'éviter un hérétique comme un homme pervers*. S. Jean défend *de recevoir & de saluer un hérétique*. &c.

cimetiere. La conduite ordonnée par la Religion dut changer avec les circonſtances de ſes Miniſtres ; leur politique verſatile fut forcée de s'accommoder aux tems ; humble, rampante, facile dans l'origine, elle ne ſe permit d'élever ſa tête & ſa voix, de rendre ſes ſectateurs turbulens, de ſemer la diſcorde, de braver la puiſſance civile, de ravager la terre, que lorſqu'elle ſe ſentit aſſez forte pour le faire impunément. Ce furent toujours les intérêts des guides ſpirituels des peuples qui réglérent leurs paſſions ; ils rendirent à volonté leurs ſectateurs doux ou emportés, patiens ou féroces, ſoumis ou rebelles, humains ou barbares, ſuivant que les circonſtances l'exigeoient. Les Prêtres des Chrétiens ont de tout tems ſoumis les intérêts publics à leurs propres caprices, la morale à leurs fantaiſies, la conduite des hommes à leurs déciſions ; ils trouverent, quand ils voulurent, dans les oracles du ciel des raiſons pour juſtifier les opinions les plus contraires ; l'ambiguité & les contradictions de ces oracles les mirent toujours à portée de décider de la maniere qui leur convenoit le mieux ; des ordres clairs & précis,

des loix qui ne se contredisent point, des commandemens conformes à la raison n'ont pas besoin d'interprêtes; c'est l'autorité qui explique & qui décide toutes les fois que la raison est forcée de se taire.

Malgré l'incertitude dans laquelle le langage de la Divinité & de ses Prêtres semble laisser le Chrétien sur le parti qu'il doit prendre dans les questions qui intéressent sa Religion, celui de la douceur, de l'indulgence, de la tolérance ne peut être le plus sûr; il le sentira s'il fait attention au caractere de son Dieu, & aux traits sous lesquels on le lui montre dans ses livres sacrés. Les adorateurs d'un Dieu qui punit les enfans des fautes de leurs peres; qui a cent fois ordonné ou approuvé des actions criminelles, qui a fait assassiner des Rois & détruire des nations entiéres, dont les Prophêtes ont souvent fait massacrer des milliers d'hommes pour quelque offense ou transgressions; (3)

(3) La Bible nous apprend que Moyse (*qui étoit le plus doux des hommes*) fit égorger plus de quarante mille Israëlites, pour avoir désobéi à ses commandemens: la tribu de Lévi fut promise au sacerdoce pour avoir exécuté ses ordres sangui-

les adorateurs, dis-je, d'un Dieu de ce caractere ne peuvent être *Tolérans*, & ses Prêtres ne peuvent sans le trahir ou sans nuire à leur cause être sincérement pacifiques & modérés; un Prêtre tolérant perdroit bientôt son empire; son intérêt exige que l'on égorge & que l'on persécute; il faut user de violence pour inculquer des opinions absurdes; la liberté de penser sera toujours funeste au sacerdoce. Envain lui dira-t-on que le Dieu qui s'est montré si terrible, si sanguinaire, est devenu depuis plus humain & plus facile, l'idée de sa férocité primitive est bien plus utile à des imposteurs méchans que celle de sa bonté subsequente; cette idée est bien plus propre à troubler le cerveau du fanatique & du zêlé; ils se croiront donc forcés d'être cruels, ils justifieront leur barbarie par l'exemple de leur Dieu & des personnages révérés qui ont eu le

sanguinaires. Les Papes ont fait immoler à la Religion (c'est-à-dire à leur intérêt) des millions de Chrétiens. Les Espagnols & les Portugais traitoient les habitans des Indes comme des bêtes; les premiers ont, dit-on, massacrés plus de vingt millions d'Américains. Les Mahométans n'ont point été moins féroces dans leurs conquêtes ordonnées par leur Prophête.

bonheur de lui plaire ; leurs Prêtres leur diront que la Divinité courroucée demande de grands sacrifices ; que ce qu'elle approuve dans un tems peut lui déplaire dans un autre ; ils leur montreront dans des livres saints des révoltes, des assassinats & des soulevemens rapportés avec éloge, & leurs pieux sectateurs croiront ces actions louables & permises toutes les fois que les intérêts du ciel l'exigeront. (4).

En un mot dès qu'on suppose un Dieu sévere & cruel, la sévérité & la cruauté doivent toujours l'emporter sur la tolérance & la douceur ; la persécution

(4) Josué extermina les peuples de Canaan ; Ahod tua Eglon son Roi, à l'instigation de Samuel. David se souleva contre son maître. Les Prophêtes des Hébreux furent toujours des séditieux. Les Rois de Juda ne furent agréables à Dieu que quand ils furent des monstres. Le Pape s'est arrogé le droit de déposer les souverains & de dispenser les sujets du serment de fidélité. Jaques Clément assassina Henri III. Roi de France. Henri IV. fut tué par un fanatique élevé par les Jésuites, qui ont toujours prêché le régicide & la persécution. Cette doctrine est très-conforme à l'esprit du Christianisme ; un Chrétien ne doit rien préférer à *la cause de Dieu*. Personne n'ignore que ce sont les Jésuites qui ont tramé parmi nous la *conspiration des poudres*.

eſt un devoir ; & quel que ſoit le dommage que la politique en dût ſouffrir, le parti le plus ſûr ſera d'exterminer tous ceux qui déplaiſent à la Divinité. Son caractere moral ſuffit pour fixer les incertitudes du dévot ; il n'y a que des indifférens, des lâches, des ſerviteurs peu attachés qui puiſſent conſentir à demeurer tranquiles ou permettre qu'on offenſe le Monarque céleſte. Auſſi voyons-nous preſque toujours que la Religion eut le pouvoir de diviſer les citoyens, de les mettre aux priſes, d'exciter des perſécutions, & de produire des ravages inouis. L'eſprit de paix ne put rien contre l'emportement des paſſions que le zêle fit éclore ; le fanatiſme victorieux étouffa la voix de la nature, de l'humanité, de la politique ; la douceur ne fut le partage que de quelques ames honnêtes, trop foibles pour arrêter la fougue des Tyrans, des Prêtres & des peuples forcenés. *Tolérant* ou *impie* furent preſque toujours des ſynonymes pour les Dévots & les Prêtres. Le partiſan de la douceur fut regardé comme un fauteur du crime ; il n'oſa point montrer ſes ſentimens :

odieux & pour le deſpotiſme & pour le ſacerdoce, il fut réduit à gémir en ſécret des maux de ſa patrie qu'il voyoit la victime d'un zêle deſtructeur ou d'une politique trop aveugle ou trop timide pour contenir les fureurs des Prêtres. Les Gouvernemens ſéduits par eux ou dans la crainte de leur déplaire, traiterent en ſujets rebelles tous ceux qui refuſoient de ſe conformer à leurs opinions; & ſouvent la perſécution força les ſectaires de ſe ſoulever en effet contre une autorité cruelle qui leur faiſoit ſentir ſes coups, ſans jamais leur faire éprouver ſes bontés.

Il ne faut donc point s'étonner ſi nous ne voyons nulle part la Tolérance vraiment établie parmi les Chrétiens, ni même dans le monde entier. Par-tout la différence des Religions met une différence très-marquée entre les citoyens du même Etat: dans les pays mêmes qui ſe vantent d'être les plus libres & les plus dégagés du fanatiſme religieux, ſi l'on y permet l'exercice de quelques Religions différentes de celle qui domine ou de celle du Souverain, c'eſt toujours à regret, avec beaucoup de reſ-

trictions, & ceux qui les professent sont au moins haïs & méprisés par les partisans du culte dominant; ils sont exclus des places, des récompenses & des graces; ils sont forcés de vivre inutiles à la société, & les talens les plus éminens ne peuvent vaincre les obstacles que la Religion oppose à leur avancement. Par-tout nous voyons les différens sectaires se détester. Le nom seul de la Religion d'un homme diminue l'estime & l'affection de ses concitoyens pour lui, & les Gouvernemens n'ont ni assez de sagesse ni assez de courage pour tenir une balance égale entre tous leurs sujets: les sectateurs de la Religion dominante semblent être les seuls enfans de l'Etat, la partialité que le Gouvernement a pour eux doit nécessairement exciter l'envie, la jalousie & la haine de ceux qu'il rejette ou qu'il exclut des faveurs; par cette politique stupide, l'Etat se remplit de sujets, qui dès l'enfance apprennent à s'envier, à se mépriser, à se regarder avec horreur, & qui se persuadent que ceux qui ne pensent point comme eux ou qui suivent un culte différent sont des

êtres d'une espèce différente de la leur. (5).

Par-tout la secte la plus puissante, (c'est-à-dire celle qui a pour elle le souverain & ses cohortes,) écrase, dédaigne & gêne toutes les autres, & le Gouvernement se régle sur les opinions théologiques dans la conduite qu'il tient envers ses sujets; par-tout les Gouvernemens ne semblent travailler qu'à se faire des ennemis secrets de tous ceux qui ne pensent point comme eux. L'on ne peut être soldat si l'on ne souscrit aux décisions de la théologie; l'on ne peut être magistrat ni prendre part à l'administration publique, ni soutenir la puissance civile, si l'on n'est parfaitement soumis à la puissance sacerdotale; l'on ne peut prétendre être récompensé de

(5) En parcourant l'histoire du monde l'on ne trouve une tolérance réelle établie qu'à la Chine, sous la Dynastie des Princes de la race de Gengiskan; ces Princes admettoient dans leurs conseils des Idolâtres, des Arméniens, des Juifs, des Mahométans & des sectateurs de Confucius. La Religion ne cessera de causer des troubles dans les Etats que lorsque les Gouvernemens seront assez sensés pour ne pas plus inquiéter les citoyens sur leur façon de penser, que sur les mets qu'ils font servir sur leurs tables.

ses services si l'on n'admet des formules, des articles de foi, des opinions imaginées par les spéculateurs qui ont fixé la croyance; l'on ne peut enseigner les arts ou les sciences les plus étrangeres à la Religion sans avoir son attache. En un mot tous ceux qui n'adoptent point le systême dominant de l'Etat ou du Prince sont comme des pestiférés, que l'on séquestre des autres, de peur qu'ils ne les infectent de leur contagion. D'après ces notions ridicules la société perd les secours & ses droits sur la tendresse d'un très-grand nombre de ses enfans qui demeurent toujours comme des étrangers dans leur propre patrie.

Jusqu'à présent le plus grand effort de la raison humaine & de la politique se borne à permettre à des sectes différentes de vivre dans la société; malgré cette prétendue tolérance ceux qui n'ont point la théologie du Prince ne laissent pas d'éprouver de continuels déboires, des injustices marquées, d'essuyer des préférences douloureuses, d'être sans cesse les victimes du mépris & de la partialité. C'est dans les principes du Christianisme même qu'il faut chercher la source d'une conduite si peu morale &

si contraire au bien des Etats; tout homme assez vain pour se croire le favori de son Dieu doit mépriser tous ceux qui ne jouissent point d'un pareil avantage. Tout homme qui croit que son Dieu s'irrite des faux raisonnemens ou du culte des autres ne doit point les supporter; il doit se séparer d'avec eux, ou du moins il ne doit les souffrir que quand il ne peut faire autrement.

Les préjugés des peuples & la conduite des Gouvernement envers les citoyens qui different de la Religion dominante, se mesurent toujours sur le crédit plus ou moins grand dont le Clergé jouit dans un pays. Toutes les fois que le sacerdoce a du credit, il tourmente, il persécute, il fait périr quiconque ne pense point comme lui; la politique forcée de se prêter à ses cruelles fantaisies n'a que le soin d'égorger pour lui. Partout où le Prêtre domine, l'*orthodoxie*, c'est-à-dire la déférence aveugle pour ses décisions est la chose la plus importante, l'omission de ses pratiques est une faute impardonnable; l'hérésie, ou la liberté de penser sont des crimes d'Etat; une palroe indiscrette contre la Religion, on le refus de se conformer à ses rites;

ſont des forfaits dignes de mort. Nourri dans ces idées le peuple ne voit un hérétique qu'avec horreur ; il le regarde comme un monſtre, il contemple ſes tourmens avec curioſité, & pouſſe ſa ferocité dévote juſqu'à voir ſa mort avec édification ; il applaudit à ſes bourreaux. En Eſpagne & en Portugal le jour deſtiné aux ſacrifices humains que l'Etat offre à ſon Dieu ou à ſes Prêtres, eſt un jour ſolemnel qui nourrit la dévotion d'un peuple empreſſé de prendre part à une fête ſi ſainte.

Il eſt très-difficile qu'une même Religion, profeſſée par des nations différentes, n'éprouve des altérations ; ſi les Princes & les Etats ſont rivaux en politique, les Prêtres ſont rivaux en ſuperſtition ; l'intérêt & l'orgueil perſuadent à chacun d'eux qu'il ſont les ſeuls dépoſitaires d'une foi pure, & chaque peuple eſt convaincu que ſes guides ſont les meilleurs. Toutes les ſectes modernes qui diviſent & l'Europe & l'Aſie nous montrent des exemples ſans nombre de l'inſociabilité religieuſe. Le Mahométan ſectateur d'Omar déteſte le Perſan qui ſuit la ſecte d'Aly. Un Anglois mépriſe un François parce que celui-ci eſt

attaché à bien des dogmes que le premier a jugés ridicules ; le François à son tour méprise l'Espagnol & le Portugais qui ne trouvent rien de plus naturel que de brûler tous ceux qui n'ont pas une foi aussi implicite que la leur. La Religion plus encore que les bornes des Etats sépare leurs habitans ; l'indifférence totale pour la Religion est un pas essentiel pour rendre les nations plus humaines & sociables.

Parmi les artifices dont la politique sacerdotale s'est de tout tems servie pour conserver son empire sur ses esclaves, le plus adroit fut de leur rendre odieux les sectateurs des autres Religions, de rompre toute communication sociale avec eux ; de leur interdire toute alliance, toute liaison avec des hommes qu'elle leur fit regarder comme des ennemis, des méchans, des proscrits. Le peuple se persuade même que son Dieu attache quelque signe de réprobation à quiconque ne le sert point à sa maniere ; il a de la peine à regarder un Hérétique, un Idolâtre, un Juif comme un homme ordinaire ; les Prêtres savent très-bien que la conversation familiere & le commerce de la vie pourroient désabuser

leurs disciples, & leur montreroient que cet homme, qu'ils regardent comme odieux, a pourtant souvent des vertus & mérite leur estime; ces découvertes seroient, sans doute, nuisibles au sacerdoce, dont l'intérêt fut toujours de séparer son troupeau de celui de ses rivaux, & d'élever entre ses esclaves & ceux des autres un mur de séparation. De-là toutes les déclamations contre la tolérance; de-là ces loix si barbares, ces usages si choquans que nous voyons établis dans un grand nombre de pays contre les infortunés que la Religion rejette. Le véritable intérêt du Prêtre est que l'on traite comme un animal immonde & nuisible, tout homme qui a le malheur de n'être pas de son avis; la Religion rendra toujours les hommes insociables. (6)

(6) Les Hébreux dans les tems les plus reculés n'admettoient à leur table que ceux qu'ils admettoient à leurs autels. *Voyez Genése ch. XLIII. vs. 32.* L'intolérance est fort ancienne dans le monde. St. Jérôme nous apprend que suivant les traditions Judaïques le Patriarche Abraham pensa être brûlé pour avoir refusé de reconnoître la Divinité du feu adoré par les Chaldéens, dont il avoit quitté le culte. *V. Hieronymi traditiones in Genesim 11, 28, 32.* Les Juifs appelloient le temple de Samarie, le *Temple du fumier*

L'intérêt du ſacerdoce veut que tous ceux qui ne lui ſont pas ſoumis ſoient comptés pour des ennemis de l'Etat; le peuple ignorant ne pourra jamais conſentir à montrer de l'amitié à des êtres que ſa Religion condamne; & le Gouvernement ne peut, ſans attirer ſur lui & ſur ſa nation le courroux céleſte, tolérer les ennemis du Dieu auquel il eſt ſoumis lui-même.

Cela ſuffit pour nous faire ſentir la futilité de la diſtinction que l'on fait de la *Tolérance religieuſe* & de la *Tolérance civile* ou *politique*; la premiere eſt impoſſible; elle ſeroit incompatible avec

mier & quelquefois *ſichar*, le menſonge. Les Samaritains de leur côté appelloient le temple de Jéruſalem *Domus ſtercoris*. Plus les ſectes ont de rapports & plus elles ſe haïſſent; ce ſont alors des parens qui ſe déteſtent. La grande haine des Chrétiens contre les Juifs vient, ſans doute, de ce qu'ils ont enlevé le Dieu de ces derniers, qui ſont le plus à portée de convaincre leur Religion de fauſſeté. Il eſt beaucoup de pays en Europe où l'on maltraite les Juifs & où on leur fait payer le même péage qu'à des pourceaux. Ces Juifs étoient ſi peu ſociables que Juvenal dit d'eux:

Non monſtrare viam eadem niſi ſacra colenti;
Quæſitum ad fontem ſolos deducere Verpos.

V. SATYR. XIV.

tout système religieux, que chacun n'admet que parce qu'il le suppose plus agréable à Dieu que tous les autres. Elle supposeroit que la Divinité n'a point fait connoître ses volontés aux hommes, & qu'elle voit d'un œil égal tous les cultes qu'on lui rend ; ce qui n'accommoderoit point la vanité du Clergé qui veut seul avoir rencontré juste. Enfin la Tolérance religieuse ne s'accorderoit point avec ses intérêts ; il veut que ses sujets spirituels pour être soumis & réunis ayent une même croyance ou la même crédulité & ne puissent jamais briser aucuns des chaînons qui les attachent à lui. L'unité d'aveuglement ou l'accord dans la démence sont nécessaires à une multitude que l'on veut asservir & retenir facilement sous le joug.

La Tolérance civile n'est guères plus possible. Quand bien même le sacerdoce consentiroit à s'y prêter (ce que l'on ne doit point espérer) le souverain n'est-il pas sous l'empire de son Dieu ? Lui seroit-il permis de temporiser avec ses ennemis ? Ne se rendroit-il pas coupable d'une indifférence criminelle s'il trahissoit les intérêts de sa Religion ? Ne

doit-il pas s'occuper du bonheur, du ſalut éternel de ſes ſujets ? Leur permettra-t-il de s'égarer & de ſe perdre à jamais ? Ne doit-il pas ſe ſervir de ſon autorité pour les forcer de rentrer dans la bonne voie, & de ſauver leurs ames bien plus importantes que leurs corps ? Ne doit-il pas uſer, s'il le faut d'une *cruauté ſalutaire* pour les obliger de ſe rendre dignes du plus grand des biens ? (7) Ainſi le Gouvernement, s'il eſt pénétré de l'amour de Dieu & des vérités de ſa Religion, ne peut jamais conſentir à tolérer l'héréſie, à conniver à l'impiété, à permettre que ſes ſujets ſe damnent. Auſſi voyons-nous par-tout que l'intolérance religieuſe entraîne néceſſairement l'intolérance civile : celui que la Religion proſcrit ne jouit nulle part de tous les avantages du citoyen.

(7) Les Gouvernemens qui tyranniſent les conſciences couvrent leur infamie du prétexte de *l'intérêt qu'ils prennent au ſalut des ames*. On pourroit leur dire de ne point s'inquiéter des *ames*, qui feront toujours très-bien, quand les *corps* feront contens. Les Princes ſont chargés du ſoin de rendre leurs ſujets heureux en ce monde, c'eſt l'affaire de chacun des citoyens de chercher les moyens d'être heureux dans l'autre.

Je le répéte donc, l'histoire religieuse du genre humain nous montre toujours un esprit d'intolérance & de persécution dans toutes les superstitions du monde. Dans l'antiquité la plus reculée nous voyons les partisans de différens Dieux ennemis les uns des autres. Sans nous arrêter à ces Hébreux dont les ordres exprès de leur Dieu jaloux ou de leurs Prophêtes firent des monstres de cruauté & des fléaux pour leurs voisins, nous voyons des guerres sacrées en Egypte entre les adorateurs des Dieux divers de cette contrée si fertile en superstition. (8) La Perse qui adoroit *Oromaze* sous l'emblême du feu sacré, fut l'ennemi des Dieux des Grecs & des Egyptiens, & détruisit par zéle tous les temples & les idoles des con-

(8) On prétend que Busiris, qui étoit un Tyran, dans la vue de diviser ses sujets & de les empêcher de se réunir contre lui, les rendit ennemis les uns des autres en leur donnant des Dieux différens ou différens emblêmes de la Divinité.

Inde furor vulgo quod Numina vicinorum
Odit uterque locus, cum solos credat habendos
Esse Deos quos ipse colit.

JUVENAL.

Un Chat tué par un Soldat Romain pensa causer une revolution en Egypte.

trées où il porta ses armes victorieuses. Si les Polythéistes n'eurent point pour l'ordinaire un zêle aussi amer que les adorateurs d'un seul Dieu, cependant la Religion mit quelquefois le trouble entre eux; le temple de Delphes pillé occasionna, comme on sçait, parmi les Grecs la guerre qui fut nommée *sacrée*. Si le désir de faire des prosélites ou d'acquérir de nouveaux sujets à son Dieu fut l'ame de quelques Religions, par une façon différente d'envisager les choses, quelques peuples furent jaloux de leurs Dieux & de leurs cultes, & ne voulurent point, ou du moins difficilement en faire part aux étrangers. Tel paroît avoir été l'esprit de la Religion des Romains mêmes, qui ne permirent jamais qu'à des peuples alliés, amis, favorisés, de faire des offrandes à Jupiter *Capitolin*. Nous retrouvons le même esprit exclusif dans les Bramines de l'Indostan; ceux-ci regardent les étrangers comme indignes d'adorer leurs Divinités ou de participer à leurs bienfaits. D'où l'on voit que la Religion rend au moins orgueilleux, jaloux & dédaigneux ceux qu'elle ne rend point intolérans & cruels.

Quoi qu'il en ſoit de ces diverſités, toute Religion, comme on l'a tant prouvé, eut toujours pour objet quelque Dieu cruel dont les Prêtres intéreſſés à faire trembler les mortels rendirent le culte effrayant, abominable; les Phéniciens, les Tyriens, les Carthaginois donnerent leurs propres enfans en repas à leur Dieu. Endurcies par la Religion, des femmes ſont parvenues à vaincre la tendreſſe maternelle; elles aſſiſtérent à ces cruels ſacrifices, qu'elles furent obligées de contempler d'un œil ſec; elles entendirent ſans émotion les cris de ces victimes arrachées de leurs mamelles. Nous voyons preſque par tous les affreux Miniſtres des autels transformés en bourreaux, s'armer du couteau ſacré & porter un œil curieux ſur les entrailles palpitantes de l'homme. Loin de déſabuſer les peuples de ces rites abominables, ils ſe crurent intéreſſés à les entretenir dans une férocité ſombre & à rendre la Religion terrible. Le culte de Diane, qui demandoit des victimes humaines, nous prouve que la Religion des Grecs, que l'on regarde communément comme remme remplie de gaieté, fut cruelle &

ſanguinaire, au moins dans ſon origine. (9) Nous trouvons que les Romains ont immolé des hommes dans les commencemens de la République. Chacun ſait que les combats des gladiateurs étoient des uſages ſacrés. Si ces nations ſe départirent par la ſuite de ces uſages déteſtables, c'eſt que peu-à-peu la raiſon força la Religion de prendre un ton plus doux. Les hommes, comme on l'a ſi ſouvent répété, puiſerent communément dans la ſein des malheurs leurs idées ſur la Divinité; il fallut des ſiecles de proſpérités ou le progrès très-lent de la raiſon humaine pour les rendre plus doux & moins religieux; mais de nouveaux malheurs renouvellerent ſouvent les

(9) C'eſt à l'occaſion de ces cruautés religieuſes que Lucrece s'écrie.

Tantum Relligio potuit ſuadere malorum!

Au moins eſt-il certain que l'on pratiquoit des cérémonies cruelles & abominables dans les myſteres du Paganiſme qui ſont appellés Φρικτὰ Μυστήρια des *Myſteres horribles.* Le Magiſtrat fut ſouvent obligé de les abolir. On remarquera que les myſteres furent des folies innocentes; tant que le Magiſtrat civil y préſida; mais ils devinrent cruels & déteſtables quand les Prêtres en eurent la direction.

idées noires qu'ils s'étoient formées de la Religion.

L'on ne peut présumer que des Religions souillés de pareilles abominations, fondées sur des Divinités si barbares, entretenues par des spectacles si révoltans, pussent être humaines, indulgentes, tolérantes : dès qu'on se suppose l'ouvrage d'un Dieu cruel, il faut lui ressembler, il faut le servir selon son goût, il faut lui immoler des hommes, il faut s'immoler soi-même. Les sacrifices d'Abraham, de Jephté & du Dieu des Chrétiens, & les horribles massacres des Nations de Canaan, supposent, comme on a dit, un Dieu aussi avide de sang, aussi cruel, aussi ennemi du genre humain, & peut être même plus atroce que les Dieux farouches des Grecs, des Phéniciens, & des Mexicains. Il n'est pas un Chrétien qui ne frémisse lorsqu'on lui parle du culte affreux de ces derniers, & qui ne s'efforce de disculper son Dieu des actions abominables qu'il a tant de fois ordonnées.

Toutes les fois qu'il s'agit de la Religion les hommes sont si aveugles que jamais ils ne s'appliquent à eux-

mêmes les jugemens qu'ils portent sur la conduite des autres. Un Chrétien condamne aujourd'hui les Dieux barbares de l'Antiquité Payenne, les sacrifices qu'on leur faisoit; il est saisi d'indignation contre ces Prêtres infames qui leur immoloient des hommes & qui entretenoient les peuples dans d'horribles superstitions dont la nature frémit; mais ne s'apperçoit-il pas que par la même raison il devroit condamner son Dieu, à qui des Prêtres, également odieux, immolent aujourd'hui des hérétiques, au nom duquel ces mêmes Prêtres prêchent la guerre & le carnage, & que les Princes croyent servir en tourmentant leurs sujets? Le même Chrétien qui a le front de blâmer le zèle destructeur du Musulman, qui voit le glaive & l'Alcoran à la main ravager & l'Asie & l'Afrique, a-t-il donc le courage de blâmer ce Moyse, ce Josué, ce Gédéon qui au nom de *Jeovah* vont piller & détruire des nations? Est-il un Dieu dans les Religions anciennes ou modernes à qui l'on ait sacrifié en tout tems un plus grand nombre de victimes humaines qu'au Dieu des Juifs & des Chré-

tiens? Le Dieu du Mexique lui-même fut-il jamais honoré de ſacrifices auſſi terribles que ceux qu'offrirent aux leurs les peuples de l'Europe, diviſés pendant des ſiecles par les démêlés ſuperſtitieux des Papes & des Empereurs? (10) Chaque homme pardonne à ſon Dieu où à ſes Miniſtres les actions les plus noires, & les ſuppoſe excluſivement en droit de commettre des crimes. Telles ſont les ſuites de l'aveuglement religieux, il ſuſpend dans les hommes l'uſage de leur jugement, il les empêche de voir dans leurs Reli-

(10) Combien de millions d'hommes ont été égorgés en Europe, même depuis la réformation! Combien l'Egliſe Romaine a-t-elle couté de ſang à la France! Les Français nos voiſins malgré leur légéreté naturelle & leur politeſſe ſi vantée, ne furent ni moins cruels ni moins opiniâtres que des bêtes féroces toutes les fois qu'il fut queſtion de la Religion. La façon dont ils en uſent avec les Proteſtans nous prouve qu'en fait de fanatiſme ils ſont encore les mêmes que du tems de leurs guerres de Religion. La fameuſe guerre de trente ans en Allemagne, terminée par la Paix de Weſtphalie, n'eut pour prétexte & pour cauſe que le zéle religieux ſervant de maſque à l'ambition de la Maiſon d'Autriche toujours unie d'intérêt avec les Prêtres & les Moines contre ſes propres ſujets & ceux de ſes Voiſins.

gions, dans leurs usages, dans les choses mêmes qui se passent sous leurs yeux, des infamies & des horreurs qui les révolteroient s'ils n'étoient pas les dupes de leurs préjugés.

Tel spectateur s'attendrit jusqu'aux larmes ou brûle d'indignation & de colere lorsqu'il voit au Théâtre la peinture des effets du fanatisme dans la Tragédie d'Iphigénie : il déteste l'imposteur Calchas, en voyant qu'il se sert du nom des Dieux pour forcer un pere tendre de consentir au sacrifice révoltant d'une fille chérie ce même spectateur méconnoît les mêmes crimes dans le sacrifice d'Isaac ordonné par son Dieu ; dans le sacrifice de Jésus-Christ exigé par ce même Dieu. Il ne fait point attention qu'il n'est point de tragédie qui présente des forfaits aussi grands que ceux que ses livres saints attribuent à un Moyse, un Josué, un Samuel, un David, une Judith, &c. Est-ce que la Religion change l'essence des choses ? Est-ce que des noms changés font disparoître le crime ? N'est-ce pas anéantir l'idée d'un Dieu que de supposer qu'il ait pu commander des infamies ?

Cependant tous les Dieux furent toujours peints ſous des traits abominables ; tous les cultes furent lugubres & inhumains ; toutes les Religions rendirent les hommes triſtes & inſociables ; tous les Prêtres ont régné par la terreur, la violence & le crime. Plus les Miniſtres du Ciel eurent de crédit & de pouvoir, plus les peuples furent ſtupides & déraiſonnables. Par-tout où le ſacerdoce eſt le maître, les peuples & les Souverains ſont intolérans ; la liberté de penſer eſt proſcrite, la raiſon eſt étouffée, la ſcience eſt bannie, la ſuperſtition triomphe des ſentimens de la nature & du bonheur des Etats. Les nations qui ſe flattent de jouir de la tendreſſe de leur Dieu & qui donnent le plus de pouvoir à ſes Prêtres ne ſont pour l'ordinaire ni les plus riches, ni les plus peuplées, ni les plus puiſſantes, ni les plus fortunées. Dans ces contrées où le Prêtre inſolent & le Cénobite inutile ſont ſeuls opulens, récompenſés, conſidérés ; le reſte des citoyens croupit dans l'inertie, dans l'engourdiſſement, dans la miſere, & languit dans un abrutiſſement léthargique qui lui ôte le ſentiment

même de ses maux. Un découragement total s'empare des esprits ; les talens, les arts, les sciences, enfans de la liberté, sont avilis & dégradés, ou n'ont de mobiles que ceux que la superstition leur donne. (11) L'agriculture, le

(11) Depuis quinze siecles nous ne voyons dans toute l'Europe d'autres monumens que des Eglises de mauvais goût, ornées de peintures hideuses & dégoûtantes ; des Monasteres richement dotés pour nourrir des Moines fainéans ; des Universités rendues opulentes pour faire pulluler des Prêtres & des superstitieux. Dans les tems où les peuples furent les plus pauvres on trouva le secret d'élever des Cathédrales & des temples très-couteux. L'entretien de la Divinité fut toujours l'article le plus considérable de la dépense des nations. Que de millions sont possédés en Italie, en Portugal, en Espagne, en France, en Allemagne par les plus inutiles & les plus méchans des hommes ! Notre Isle elle-même n'est-elle pas dévorée par ces sauterelles ? combien les nations seroient-elles florissantes, si elles eussent employé en aqueducs, en canaux, à l'agriculture, au perfectionnement des arts utiles, les sommes quelles ont inutilement dépensées à nourrir des hommes oisifs, à bâtir des Eglises somptueuses, à payer des Théologiens, à enrichir des Prêtres & des Moines ! On assure que l'Eglise Cathédrale de Tolede possede un trésor estimé cinq cens mille livres sterlings. Notre-Dame de Lorette est, dit-on, plus riche encore.

commerce, l'induſtrie reçoivent des entraves continuelles. L'Etat eſt plongé dans une ſtagnation fatale; le peuple dévotement ſe livre à la pareſſe, & ſe croit aſſez heureux d'avoir une foi pure & la faveur de ſon Dieu. Le Souverain lui-même eſt pauvre & débile, & le guerrier qui prodigue ſon ſang dans les combats, a la douleur de voir que le Prêtre qui leve ſes mains au ciel, ou que le fanatique qui trouble la ſociété, ſont mieux récompenſés qu'il ne l'eſt pour avoir défendu la patrie.

C'eſt ainſi que par les ſuites néceſſaires de l'intolérance, des perſécutions & du deſpotiſme temporel & ſpirituel, nous voyons des nations, autrefois reſpectables & floriſſantes, preſque totalement anéanties, dépeuplées, engourdies. Les contrées de l'Europe, pour leſquelles la nature ſembloit avoir épuiſé ſes bienfaits, ſont incultes & languiſſantes, croupiſſent dans la miſere, gémiſſent ſous un double deſpotiſme, & chériſſent lâchement le joug d'une Religion qui les dévore. C'eſt elle en effet qui a, pour ainſi dire, anéanti le Midi de l'Europe, plus ſuperſ-

titieux que le Septentrion; les descendans avilis des Romains & des fiers Ibériens, sont aujourd'hui des esclaves sans courage, sans activité, sans mœurs. Par-tout où le sacerdoce commande, les terres & les esprits demeurent sans culture, la vraie morale est ignorée, la liberté & la science sont bannies, l'industrie est gênée, le nerf des Etats s'affoiblit, & la nation tombe en décadence; tout est forcé de céder à la superstition victorieuse, à l'ignorance enracinée, à des préjugés invincibles, au despotisme destructeur, à la paresse érigée en vertu.

Indépendamment de la ligue toujours subsistante que nous avons montrée entre le despotisme & la superstition, la Tyrannie politique est nécessaire à la Tyrannie religieuse; la premiere détruit le bien-être des peuples & les force d'être superstitieux; des nations heureuses, abondantes, libres, instruites, éclairées négligeroient les Prêtres & leurs pratiques pour s'occuper d'objets utiles. Ce'st sur un peuple malheureux que la Religion a le plus de pouvoir; le sacerdoce est toujours sûr que l'infortune & les calami-

tés rameneront à ses pieds des esclaves que le bien-être rendroit audacieux & rebelles à ses ordres. C'est ainsi que le despotisme & la superstition se prêtent réciproquement les mains ; ils s'unissent pour tout détruire ; l'intolérance leur est nécessaire ; & la félicité des peuples ne peut résister à leurs efforts réunis.

Ce qui vient d'être dit suffit pour faire voir que toute Religion est essentiellement intolérante par ses principes & pour ses intérêts ; ainsi tant que l'on regardera le culte comme la chose la plus importante, il faudra tout lui sacrifier jusqu'à la prospérité, à la puissance & au repos des Etats ; le zêle ou l'attachement pour la Religion l'emportera sur les régles de la politique & de la raison. Quand les peuples seront paisibles & tolérans, il ne devront leur tranquillité momentanée qu'à une heureuse inconséquence, ou à des intérêts présens, qui leur feront perdre de vue des principes naturellement propres à les rendre féroces & cruels. Les intérêts de ce monde triompheront alors pour un tems de l'atrocité des Dieux ; leurs Ministres seront forcés de se contenir, ou de ne point débiter des maximes con-

traires au bien public ; l'Etat pourra jouir d'un repos passager jusqu'à-ce que le fanatisme, renaissant de ses cendres, reprenne de nouvelles forces, ou que favorisé par des circonstances imprévues, il produise de nouveaux embrasemens. Le Prêtre n'est indulgent que quand il ne lui est point permis de persécuter ; dès qu'il se sent en forces la cruauté ne lui coute rien, & il trouve que le crime est nécessaire pour soutenir l'imposture. (12).

Voilà les funestes avantages que la

(12) Plusieurs de nos Théologiens se sont depuis peu hautement déclarés pour la tolérance dans leurs écrits. Je ne les accuse point de manquer de sincérité, ou de chercher à faire leur cour, mais je les accuse d'inconséquence. Un Chrétien tolérant est un homme qui renonce à ses principes ; un Prêtre tolérant est un homme qui renonce à ses intérêts & qui trahit son corps. Pour se convaincre de cette vérité, l'on n'a qu'à faire attention aux clameurs que les écrits du sçavant Docteur Hoadley ont excitées parmi ses confréres du Clergé. S. Augustin s'étoit déclaré pour la tolérance, mais il changea bientôt d'avis. La liberté de l'examen est un article fondamental de la Religion Protestante ; mais nos Prêtres Protestans persécuteroient & brûleroient très-volontiers tous ceux qui d'après leur examen ne pensent pas comme eux.

Religion a procurés & procurera toujours aux Gouvernemens & aux mœurs qu'elle se vante de soutenir ; utile pour un tems aux seuls Tyrans, elle nuit aux bons Princes & aux nations ; inquiette & turbulente elle produit continuellement des querelles ; arrogante & présomptueuse elle se feroit un crime de céder à la raison. Toujours en délire, ses sectateurs seront toujours disposés à se battre sans sçavoir pourquoi : toujours en contradiction avec eux-mêmes, ses Prêtres, suivant leurs intérêts présens, prêcheront la tolérance ou la persécution, l'obéissance ou la révolte, la douceur ou les assassinats ; mais ses principes mêmes sont destructeurs ; ils ne sont propres qu'à mettre en fermentation les esprits & à causer des troubles ; la Religion sera toujours implacable, elle ne peut sincérement pardonner à ses ennemis ; si elle fait une trève avec eux, elle se fera un devoir de la rompre toutes les fois qu'elle en aura l'occasion, & la Divinité justifiera toujours ses infractions & ses crimes.

Que la raison, que la saine politique jugent après cela de la réalité des avantages qui peuvent résulter des systêmes reli-

religieux. Est-il bien vrai que la Religion ou que les préjugés sacrés soient nécessaires au gouvernement des peuples ? Est-il si avantageux de les tromper, de les aveugler, de leur cacher la vérité ? Est-il dangereux de les désabuser de ces chimeres qui sont pour eux une source de crimes, de combats & de fureurs ? Seront-ils donc bien malheureux d'être délivrés des fers de ces Prêtres qui les asservissent à deux jougs également onéreux ?

Les personnes de bonne foi reconnoîtront, sans doute, la vérité du tableau qui vient d'être tracé ; elles avoueront que toutes les Religions imaginées jusqu'à présent & subsistantes aujourd'hui sont inutiles & dangereuses. Mais on nous demandera, peut-être, si la Religion, ayant une influence si marquée sur les hommes & se trouvant si propre à les pervertir, ne pourroit pas entre des mains habiles devenir un mobile très puissant pour les porter à la vertu. On demandera si un Législateur plus honnête & plus éclairé que ceux qui jusqu'ici ont apporté des cultes aux nations, ne pourroit pas introduire un Dieu formé sur le modele d'un homme

vraiment bon, équitable, rempli de sagesse. En un mot on demandera s'il ne seroit pas possible de présenter aux mortels une Religion vraiment utile, capable de les rendre bienfaisans, équitables, paisibles & vertueux?

Nous avons déjà en partie répondu à cette question. (13) Nous avons fait voir qu'en supposant qu'un Dieu colere est l'auteur de toutes choses, il étoit impossible de lui attribuer une bienfaisance, une sagesse, une équité, une prévoyance qui ne se démentent jamais. Ainsi ce Dieu ne sera jamais un modele à proposer aux hommes.

Nous ajouterons encore à cette réponse que toute Religion est nécessairement fondée sur un Dieu qui s'irrite & qui s'appaise; en effet s'il n'étoit tantôt courroucé & tantôt favorable, quels rapports pourroit-on supposer entre les hommes & lui? A quoi serviroient les prieres, les cultes, les sacrifices, les Prêtres, dans une Religion qui supposeroit un Dieu constamment propice? Il faut donc nécessairement un Dieu colere dans toute Religion; il faut

(13) V. chapitre I.

qu'on puiſſe l'appaiſer pour le ramener à la bonté. Cela poſé, ſa ſévérité n'en impoſera jamais qu'à l'homme de bien, dont ſouvent elle troublera le cerveau, tandis que ſa bonté raſſurera le méchant, qui comptera toujours pouvoir facilement l'appaiſer. La Religion étant l'ouvrage de l'imagination, ne peut jamais avoir de principes aſſurés, elle détruira toujours d'une main ce qu'elle établira de l'autre; les expiations anéantiront dans les cœurs les effets de la crainte que pourroit y faire naître l'idée d'un Dieu ſévére.

D'ailleurs l'ignorance où les hommes ſeront toujours ſur l'Eſſence divine, fera de la Divinité un vrai Protée, que chaque homme ſera forcé de voir diverſement, & de compoſer à ſa maniere; cet être arbitraire fera néceſſairement éclore des querelles & des animoſités entre ceux qui s'en occuperont, ſurtout à cauſe de l'importance qu'ils attacheront à leurs opinions. Ceux mêmes qui annoncent ce Dieu aux hommes & qui ſe donnent pour les interprêtes de ſes volontés céleſtes seront-ils jamais d'accord entre eux? Ne voyons-nous pas que leurs importantes rêveries ne

ſont que les diviſer ? Les nations ne ſont-elles pas aſſez folles pour prendre parti dans leurs querelles ſans même y rien comprendre ? Les Miniſtres de la Divinité ne ſont-ils pas en tout pays en droit d'inquiéter les conſciences & de tout mettre en combuſtion ? Dès qu'on ſuppoſe un Dieu très-irraſcible, il faut un culte, il faut des expiations, il faut des Prêtres, il faut des penſeurs qui s'en occupent, qui en raiſonnent, qui en parlent aux autres ; & comme les hommes ſont toujours des hommes, ils ſe tromperont eux-mêmes, ou ils tromperont les autres ; ils auront des paſſions, des intérêts, des extravagances, & ceux qui les prendront pour guides, en croyant plaire à leur Dieu, ne feront que les inſtrumens des folies ou des impoſtures de ſes Prêtres.

Enfin toute Religion fondée ſur une révélation ſera toujours fondée ſur le menſonge, & ne ſe ſoutiendra que par le menſonge & la force. Ceux qui trompent les hommes, toujours méchans eux-mêmes, ne feront jamais diſpoſés à les rendre bons, honnêtes & vertueux ; le plus grand intérêt des impoſteurs eſt de les rendre ſouples & dérai-

ſonnables; il n'y a que la raiſon & la vérité qui puiſſent rendre les hommes ſolidement heureux; ſi le menſonge leur eſt utile, ce ne peut être que pour des momens paſſagers; *ceux qui ſement du vent finiront tôt ou tard par recueillir des tempêtes.* (14.)

Si l'on nous parle de la *Religion naturelle*, dont bien des gens ventent l'utilité, nous dirons qu'il n'exiſte point de Religion naturelle; que la nature ne nous apprend rien ni ſur les rapports qui ſubſiſtent entre elle & les êtres de l'eſpéce humaine, ni ſur les moyens de lui plaire. En un mot la nature ne peut point nous découvrir aucun ſyſtême religieux, l'expérience & la raiſon ne peuvent point en produire; toute Religion eſt, par ſon eſſence, toujours en contradiction & avec la nature & avec elle-même.

(14) V. Oſée chap. VIII. vs. 7.

CHAPITRE X.

De l'influence de la Religion sur la Morale ; la Religion ne peut en être la base.

SI, comme on vient de le prouver, la Religion par ses principes mêmes & par les conséquences nécessaires que l'on en tire, ne peut être que nuisible à la saine politique, & tend à détruire tôt ou tard la tranquillité des États, il est évident que c'est faussement qu'on nous vante les avantages qu'elle procure à la morale, dont on prétend qu'elle est l'appui le plus solide. Ce qui nuit à la société ne peut être avantageux aux membres qui la composent, ce qui est contraire aux vues de tout bon Gouvernement ne peut être utile à des sujets qu'il doit protéger & faire vivre paisibles entre eux ; ce qui bannit la concorde des nations ; ce qui rend l'homme ennemi de son semblable ; ce qui a semé si souvent la discorde entre le Souverain & les sujets ; ce qui met sans

cesse les citoyens aux prises ; ce qui se modifie diversement dans les esprits de tous les hommes, ne peut jamais servir de base à la morale, dont le but invariable doit être de rapprocher les mortels, de confondre leurs intérêts, de leur inspirer la justice & l'humanité, de réunir leurs volontés & de les faire travailler de concert à leur bien-être réciproque, toujours lié à celui de la société.

Tels sont les motifs & les devoirs que la morale annonce aux hommes ; si la Religion les fortifioit & les rendoit plus sacrés, quelqu'incompréhensibles que ses dogmes pussent paroître d'ailleurs, on ne devroit point la rejetter pour cela ; il y auroit de la frénésie à vouloir l'attaquer si elle contribuoit réellement à rendre les hommes meilleurs, chercher à l'anéantir ce seroit conspirer contre la société. Mais doit-on des ménagemens à des systêmes d'erreurs & de préjugés dont les principes primitifs sont d'interdire l'usage de la raison, de fermer ses yeux à la vérité, de se haïr soi-même, de détester tous ceux qui ne voyent pas des chimeres des mêmes yeux, d'enivrer les mortels d'espérances frivoles &

de craintes déſeſpérantes ſans les rendre plus vertueux ? Tout homme qui s'intéreſſe au bonheur de ſes ſemblables & qui ſent ce qu'il doit au genre humain, n'eſt-il pas autoriſé à combattre des phantômes qui depuis tant de ſiecles ſervent de prétextes aux paſſions & aux fureurs des tyrans, des impoſteurs, des extravagans, des orgueilleux, des avares & des fanatiques, qui prétendent guider les nations, & qui ſe croient intéreſſés à tromper, à diviſer, à rendre leurs eſclaves méchans & malheureux ? Détromper ſes concitoyens de ce fatal ſyſtême, en montrer la fauſſeté, faire ſentir le danger de ſes principes & leurs conſéquences pernicieuſes ; lui ſubſtituer des vérités, qui en éclairant les hommes les rendront toujours plus humains & plus ſenſés, ne peut être regardé comme un attentat que par ceux qui recueillent les fruits des égaremens du genre humain.

Quand même, comme on vient de voir, on ſuppoſeroit la poſſibilité d'imaginer une Religion conforme à l'intérêt des hommes, comme cette Religion ſeroit toujours néceſſairement fondée ſur des chimeres & des fauſſetés,

il faudra néceſſairement qu'elle dégénere en abus, en diſputes, en fureurs, & qu'elle produiſe tôt ou tard des excès & des folies, proportionnés à l'importance que les peuples y attacheroient. Quand même dans l'origine le corps ſacerdotal ſeroit composé d'hommes les plus vertueux & les mieux intentionnés, il faudra néceſſairement que ce corps, en poſſeſſion de commander à la crédulité, ſe ſerve de la Religion & de la Divinité pour autoriſer ſes paſſions, pour augmenter ſon pouvoir, pour multiplier ſes richeſſes, pour favoriſer ſes vues intéreſſées. Peu à peu les Prêtres perſuaderont à leurs diſciples que rien n'eſt plus eſſentiel pour eux que de ſe ſoumettre aveuglément, d'immoler leur raiſon & leur propre nature à la Divinité, qui jamais ne parlera que ſuivant les intérêts de ceux qui la feront parler. Après les avoir ainſi rendus déraiſonnables il ſera facile aux Prêtres de les pouſſer aux plus grands crimes ou de leur faire violer les devoirs les plus ſacrés de l'homme, ſous prétexte de ſe conformer aux volontés de Dieu. Ainſi toute Religion qui prétendra ſoumettre l'hom-

me à l'empire d'un Dieu, le soumettra réellement à des Prêtres. Toute Religion qui lui proposera pour régle de sa conduite la volonté divine, ne lui proposera réellement pour régle que les volontés de l'ordre sacerdotal, seul en possession d'interprêter & d'annoncer les décrets de la Divinité. Ainsi des hommes intéressés deviendront les arbitres des mœurs & de la conduite des peuples, & les rendront injustes & malfaisans quand leurs vils intérêts l'exigeront. Une morale religieuse ne sera jamais qu'une morale accommodée aux vues du sacerdoce, celui-ci ne trouvera rien de plus important que d'aveugler les peuples afin de les faire sans cesse travailler à sa propre grandeur en leur persuadant qu'ils rempliront par-là tous leurs devoirs envers Dieu.

Voyons d'abord si nous pouvons fonder notre morale & régler nos devoirs sur le caractere moral de la Divinité que l'on nous propose pour modele. Dira-t-on que Dieu est bon? Mais il ne l'est point relativement à la race humaine lorsqu'il l'afflige par des calamités; sa bonté se dément donc & n'est point

immuable ; ainsi Dieu est capricieux & changeant, il détruit souvent cette harmonie, ce bel ordre que l'on admire dans l'univers. Nous appellons bonté dans un homme la disposition constante où il est de faire du bien à ses semblables : dès que cette disposition change en lui ou dès qu'il fait du mal, nous lui retirons notre estime & nous l'appellons méchant. Dira-t on que Dieu est juste ? Mais cette justice se dément pareillement, si, comme on est forcé de l'avouer, l'innocence & la vertu sont souvent dans l'infortune, & si dans le monde que nous habitons les personnes les plus honnêtes sont souvent les plus malheureuses. Nous disons qu'un homme est juste lorsqu'il est dans une volonté permanente de rendre à ses semblables ce qui leur appartient & de les traiter suivant leurs mérites ; ainsi dès que la vertu souffre sous un Dieu tout-puissant, nous sommes forcés de l'accuser d'injustice, & il ne peut être le modele de la vertu que nous appellons Equité. Si l'on nous dit que Dieu ne doit rien à ses créatures, on détruit aussitôt son caractere moral, il n'est plus un modele

de justice, il n'est plus qu'un Tyran fantasque & déraisonnable. (15).

Si les spéculations Théologiques influoient constamment sur la conduite des hommes, rien ne seroit plus propre à détruire en eux toute idée de vertu que les qualités dangereuses que toutes les Religions de la terre ont assignées à leurs Divinités. Les mortels accoutumés à supposer que leur Dieu est un être parfait, dont il n'est point permis de blâmer la conduite, qu'il faut imiter & suivre de loin, doivent chercher à lui plaire en agissant comme lui : qu'en peut-il résulter? Si l'on m'assure que le Dieu que j'adore est jaloux, vindicatif, prompt à s'irriter, de quel droit pourra-t-on me dire que je ne dois pas être

(15) On fait consister la vertu à ressembler à la Divinité. Un Payen qui se seroit proposé *Jupiter* pour modele, eût-il été bien vertueux? Un Juif ou un Chrétien qui voudroient imiter le *Dieu* de la Bible, auroient-ils une morale bien pure? Cependant il est évident que le *Jupiter* des Payens étoit un Dieu moins méchant que le Dieu des Chrétiens; si la conduite du premier invitoit à la débauche, la conduite du second invite à commettre des assassinats. Les Européens n'ont point gagné à changer les Dieux de leurs ancêtres.

envieux, que je dois m'abſtenir de la vengeance, qu'il faut mettre un frein à ma colere, qu'il convient d'étouffer la jalouſie dans mon cœur? Si l'on me montre des ambitieux, des zélés féroces, des aſſaſſins, des rebelles, des conquérans, des voleurs, des parricides, des adulteres, comme des perſonnages agréables à ce Dieu, comme des êtres inſpirés par lui, comme des hommes ſelon ſon cœur; comment peut-on me dire enſuite qu'il faut s'abſtenir du bien des autres, qu'il faut aimer ſa patrie, qu'il faut obſerver le Droit des Gens? Si l'on me perſuade que la Divinité, ſenſible aux préſens, exige une portion de mes biens eſt l'eſclave d'un intérêt ſordide, comment pourra-t-on me prouver que le déſintéreſſement eſt louable? De quel droit le Paganiſme, adorateur d'un *Saturne* qui détrône ſon pere; d'un *Jupiter* qui mutile le ſien & qui remplit le monde de ſes adulteres & de ſes débauches; de quel droit, dis-je, une telle Religion pouvoit-elle recommander la piété filiale & la décence dans les mœurs? Si l'on prétend que le Dieu perfide & ſéducteur que le Chrétien adore ſe plaît à tendre des em-

bûches à ses foibles créatures, ne doit-il pas en conclure que la trahison, la fourberie sont permises, & que la fausseté est approuvée par la Divinité ? Si l'on assure que ce Dieu, d'un caractere si dangereux, s'offense des pensées, des paroles, des actions & des omissions des hommes, ne doit-il pas conclure que rien ne peut le dispenser de partager ses sentimens, & que pour lui plaire il doit plonger le couteau dans le sein de tout homme qui l'outrage ? D'après ces funestes idées chaque mortel devient nécessairement ennemi de son semblable : chaque nation doit détruire, combattre & troubler celle qui déplaît à son Dieu : la société du genre humain, l'union des familles seront troublées ; les liens de la patrie, du sang, de l'amitié doivent à chaque instant se relâcher & se briser.

C'est aux idées odieuses, absurdes, informes & contradictoires que les différentes Religions du monde ont données de la Divinité, que l'on peut attribuer l'ignorance & l'incertitude continuelle où la plupart des hommes sont sur les devoirs de la morale. En fondant cette morale sur des Puissances invisi-

bles, dont souvent le genre humain éprouvoit les injustices, en l'établissant sur des révélations incroyables, sur des oracles inintelligibles, sur des préceptes divins perpétuellement contradictoires, & souvent destructeurs des sociétés, nos guides spirituels ont plutôt sappé que fortifié les fondemens de toute morale. Le superstitieux ne sait jamais à quoi s'en tenir : un Dieu, qu'on lui représente comme le plus cruel des Tyrans, comme un être captieux, comme un despote insensé, lui ordonne d'être bon, d'être humain & sincere: le même Dieu qui lui défend de voler, lui ordonne de dépouiller l'Egyptien par la fraude, & de s'emparer du pays de ses voisins : le même Dieu qui lui prescrit la douceur, lui inspire le zele, le fanatisme & la fureur.

Si nous voulons remonter à la source véritable de la dépravation des mœurs chez un grand nombre de peuples, nous verrons que c'est aux notions affreuses que la Religion leur a données de leurs Divinités qu'ils en furent redevables. Si dans une nation nous trouvons quelque usage inhumain, abominable, révoltant, nous nous tromperons rarement en présumant que c'est la supersti-

tion qui l'a fait adopter dans l'origine. C'eſt pour plaire à ſon Dieu que le Phénicien dénaturé lui ſacrifioit ſes enfans ; c'eſt pour contenter la jalouſie de ſon Dieu que le Juif zêlé portoit le fer & la flamme chez ſes voiſins ; c'eſt pour ſatisfaire la paſſion de ſon Dieu lubrique que la femme de Babylone alloit ſe proſtituer dans ſon temple ; c'eſt dans l'idée de ſervir l'humeur vindicative & jalouſe de ſon Dieu, que le Chrétien depuis tant de ſiecles ſe fait un devoir de tourmenter, de gêner, de vexer & de brûler ceux qu'il ſuppoſe ſes ennemis. C'eſt pour appaiſer la faim de ſon impitoyable idole que le Mexicain lui immoloit à la fois les habitans d'une Province entiere.

Les uſages les plus étranges, les plus choquans, les plus oppoſés à la nature ont communément la Religion pour principe ; elle ſeule a le pouvoir d'étouffer dans les cœurs d'une nation entiere les ſentimens les plus ordinaires, de transformer les hommes en des bêtes féroces & inſenſées. (16) Une morale

(16) Dans l'Iſle de Formoſe la Religion ordonne aux femmes, qui avant un certain âge ſont enceintes ; de ſe faire fouler aux pieds de la

qui ne peut avoir que le bien des humains, que la justice, que la sociabilité pour objet, est forcée de disparoître devant un Dieu cruel, supérieur à la nature & à la raison, dont les ordres ne peuvent être discutés. Il faut être inhumain, injuste, fourbe & de mauvaise foi sous une Divinité à qui l'on attribue ces indignes dispositions; toute morale est incompatible avec une Religion qui le proposera pour modele. S'il existe des vertus parmi des hommes imbus de ces horribles notions, c'est que l'intérêt de leur nature les force à chaque instant de perdre de vue leur odieux modele, & triomphe en eux de l'atrocité de leur Dieu. Si ce Dieu changeant ordonne tantôt le crime & tantôt la vertu, sa

la Prêtresse. La Religion chez les *Jagas*, peuple d'Afrique, vouloit que les guerriers pour se rendre invincibles se frotassent le corps avec la graisse de leurs enfans pilés dans un mortier. Dans presque tout l'Indostan la Religion exige que les femmes se brûlent sur les cadavres de leurs maris. Sur la côte de Coromandel la Religion veut que les filles soient déflorées par une Idole. Dans les Pays Catholiques-Romains la Religion prétend que des filles malheureuses gémissent toute leur vie dans le chagrin & dans les fers.

morale devient incertaine pour ses adorateurs ; chacun d'eux se fera un systême de conduite dans lequel il ne suivra d'autre régle que son propre tempérament. En conséquence il sera paisible ou turbulent, humain ou malfaisant, dévot fougueux ou dévot pacifique, juste ou injuste, sincere ou dissimulé ; il trouvera dans son Dieu changeant & dans ses ordres discordans des raisons également fortes pour justifier une conduite, quelconque. En bonne foi, quelle seroit donc une morale qui dépendroit du caprice & de l'intérêt de chaque homme, & qui n'auroit d'autre régle que son tempérament ou son organisation particuliere, que le mouvement plus ou moins rapide de son sang, que les idées vraies ou fausses qu'on lui auroit inspirées ?

Une morale pour être vraie doit être la même pour tous les individus & pour toutes les nations : elle doit se fonder sur la nature, les besoins, les intérêts des êtres de l'espece humaine vivans en société. Les hommes, peu d'accord sur leurs Dieux, sur les qualités qu'ils leur donnent, sur les cultes qu'ils leur rendent, sont forcés de s'accorder sur les

principes généraux de la morale. Si dans leur conduite ils dérogent quelquefois à ces principes, cela vient de leurs erreurs, de leurs préjugés, de leurs passions, de la perversité de leurs institutions religieuses & politiques qui les obligent à devenir sourds au cri de la nature, & qui les empêchent de connoître ce que la raison exige d'eux. L'ignorance dans laquelle les gouvernemens, d'accord avec les Prêtres, plongent les nations, est le plus grand obstacle que la morale ait à vaincre; les hommes ne sont si vicieux & si méchans que parce qu'ils sont ignorans; ils ne sont ignorans & dominés par des passions dangereuses que parce que leurs Dieux, leurs Souverains, leurs guides spirituels & temporels, leurs instituteurs, aveugles ou méchans eux-mêmes, ne songent point à les éclairer sur leurs devoirs, à leur développer la raison, à leur inspirer le goût de la vertu, à leur montrer les rapports qui les lient à leurs semblables, à leur faire connoître & leur tracer la vraie route du bonheur.

S'il étoit possible de se figurer un Dieu constamment favorable à l'espece humai-

ne, c'eſt-à-dire, dont la bonté, l'équi-té, la ſageſſe ne ſe démentiſſent jamais; dont les volontés toujours d'accord avec elles-mêmes ne preſcriviſſent jamais à ſes adorateurs que des actions honnêtes ou utiles à la ſociété; dont les interprêtes parlaſſent toujours le langage de la raiſon; dont les Repréſentans ſur la terre ne fiſſent que fortifier les ordonnances par l'autorité des loix; un tel Dieu pourroit ſervir de baſe à la morale, ſon culte ſeroit cher & précieux aux hommes, ſes oracles ne ſeroient que les loix de la nature rendues plus autentiques & plus ſacrées; la Religion n'en ſeroit que la promulgation, ſes inſtructions les retraceroient perpétuellement au peuple, & le gouvernement les inviteroit ou les forceroit de s'y conformer: mais un Dieu, vu diverſement par chaque homme ou par chaque peuple, ne peut être la meſure des devoirs de tout le genre humain; ſes volontés exprimées ſi diverſement dans différentes contrées, & ſi contradictoires dans la même Religion, ne peuvent fournir des régles invariables; enfin ni les préceptes de ſes interprêtes, continuellement en diſputes, ni les loix des Sou-

verains, presque toujours injustes & partiales, ni les usages, souvent insensés des peuples ignorans & mal gouvernés, ne peuvent être les vraies régles des mœurs, ne peuvent s'accorder avec les intérêts communs des habitans de la terre.

Si je parcours la terre en demandant à chacun de ses habitans ce qu'il pense de la bonté, de la justice, de la douceur, de la sociabilité, de l'humanité, de la bonne foi, de la sincérité, de la fidélité dans ses engagemens, de la reconnoissance, de la piété filiale, &c., sa réponse ne sera point équivoque, chacun approuvera ces qualités, il les jugera nécessaires, il en parlera avec éloge: mais si je lui demande ce qu'il pense de son Dieu, ce que prescrivent ses ordonnances, ce qu'enseignent ses Prêtres, ce que disent ses loix & ses Souverains, ce que ses usages demandent de lui, jamais nous ne pourrons nous entendre, jamais nous ne tomberons d'accord sur rien. Si je m'adresse aux enfans d'Israël, ils me diront qu'il faut voler & exterminer des Idolâtres réprouvés par leur Dieu; le Chrétien zélé me dira que tout ce que son Dieu comman-

de ne peut être que juste, que ses ordres ne sont faits pour être examinés, & qu'il faut adorer ses décrets lors même qu'il commande le crime. Un peuple féroce & conquérant me dira qu'on peut sans scrupule piller & ravager ses voisins; un peuple commerçant m'assurera que tout est légitime pour la prospérité de l'Etat; le Sauvage prétendra que la vengeance est permise, & doit être cruelle; le Citoyen policé prétendra qu'elle est un mal. L'Indien ou le François me diront que l'adultere n'est rien; l'Espagnol & l'Arabe me diront que c'est un crime affreux; le Tartare vagabond prétendra que l'on peut tuer son pere lorsqu'il n'est plus bon à rien; le Spartiate assurera que le bien de l'Etat exige que l'on tue ses enfans contrefaits. Si je consulte les sujets d'un Despote, ils me diront que sa volonté fait la loi, que ce qu'il ordonne est toujours juste, & que lui obéïr ne peut jamais être un crime. Enfin si je consulte la raison j'apprends à quoi m'en tenir sur toutes ces décisions si discordantes; elle me dit que tout ce qui est constamment utile au genre humain est un bien, & que tout ce qui par soi-même ou par

ſes conſéquences néceſſaires devient nuiſible à la ſociété eſt un mal très-réel ; c'eſt là-deſſus que j'établis une morale, & d'après les idées ſi différentes que je trouve répandues parmi les hommes, je m'apperçois que ni les Dieux, ni les Prêtres, ni les Gouvernemens, ni des Loix informes ne peuvent nous preſcrire des devoirs contraires à la nature, à l'eſſence du genre humain, au bien des ſociétés, j'en conclus que leurs oracles, dictés ſouvent par la paſſion, par l'inexpérience & le délire, ne peuvent être les régles immuables de la conduite de l'homme.

C'eſt donc ſur la nature que la morale doit ſe fonder. Tant que l'homme ſera un être ſenſible capable de penſer, il ſera forcé d'aimer la vertu & de haïr le crime ; il ne ſe trompera dans ſes jugemens que lorſque l'ignorance, la paſſion, la précipitation l'empêcheront de juger ſainement. Toutes les fois que nous verrons l'homme méchant, nous trouverons en remontant à la ſource de ſes diſpoſitions, qu'elles ſont dues à ſes préjugés politiques & religieux, à ſon éducation, à ſes habitudes vicieuſes, à des opinions fauſſes dont ſon eſprit s'eſt im-

bu ; le méchant eſt un homme ou mal organiſé, ou dépravé par ſes préjugés.

L'enthouſiaſme & l'impoſture ont inventé les Religions ; les préjugés de chaque peuple ont fait naître ſon culte, les beſoins & les circonſtances de chaque nation ont produit & modifié ſon gouvernement, ſes uſages & ſes loix ; mais c'eſt l'expérience de l'homme, aidée par des réflexions ſur ſa propre nature, ce ſont les beſoins invariables & conſtans de l'eſpece humaine qui fixent pour toujours ſa morale.

C'eſt, comme on l'a dit tant de fois, dans l'ignorance forcée où les hommes ſont retenus, dans les préjugés qu'on les oblige de regarder comme ſacrés, dans les vices de leurs gouvernemens & de leurs Religions que nous devons chercher l'origine de cette dépravation générale que nous trouvons dans les mœurs ; il faudroit les éclairer, leur montrer la vérité, leur apprendre à faire uſage de la raiſon, les gouverner avec équité, les élever dans de bons principes, leur faire ſentir leurs véritables intérêts, les contenir par de bonnes loix ; alors on ne ſeroit point dans la néceſſité

de

de les tromper. Les hommes ſont partout traités comme des enfans, on les effraye par des phantômes ou on les appaiſe par des chimeres, qui jamais ne peuvent tenir lieu d'un bonheur préſent & réel. Souverains des nations, voulez-vous des ſujets vertueux, éclairez-les, faites-les inſtruire, invitez-les à bien faire, mais ſur-tout rendez-les heureux: l'erreur ne peut être d'une utilité paſſagere & trompeuſe que pour ceux qui ſont incapables de leur procurer un bien-être véritable ou qui n'en ont point la volonté.

Vainement en effet s'eſt-on promis juſqu'ici de remédier à la perverſité de l'homme en combinant la Morale avec la Religion; on s'eſt fauſſement imaginé que c'étoit un chef-d'œuvre de politique de réunir le pouvoir des Dieux à celui de la raiſon; cette alliance monſtrueuſe n'étoit pas faite pour durer; par cette aſſociation trop inégale, la Raiſon, fille de la Nature & de la Vérité, fut accablée ou éclypſée par la Religion, fille du Merveilleux & de Puiſſances inviſibles à qui la nature eſt elle-même ſubordonnée. Par-tout où la morale fut unie a la ſuperſti-

tion, celle-ci prit l'ascendant sur elle & finit toujours par l'asservir à son caprice; elle ne put marcher sur la même ligne qu'une compagne enorgueillie de son origine céleste; elle fut forcée de plier sous elle & de se prêter à ses merveilles, à ses impostures. Ainsi la morale avilie par la Religion, devint un fanatisme pur, qui uniquement enivré de ses notions abstraites n'eut plus l'homme pour objet. Le Moraliste religieux perdit de vue la terre, son esprit ne fut occupé que des rapports fictifs qu'il supposa entre les foibles mortels & la Divinité dont il n'eut point d'idées. Guidé par les leçons du Prêtre l'homme ne connut point ce qu'il devoit à ses semblables, ne s'occupa point de la société, se négligea lui-même, ne regarda la terre que comme un passage, fut absorbé dans ses rêveries inutiles, & se plongea dans une apathie dangereuse; ou bien lorsqu'il eut de la chaleur dans le sang & de l'enthousiasme, il ne devint actif que pour tourmenter ses associés ou pour se nuire à lui-même; ses yeux perpétuellement fixés sur un point éblouissant ne virent rien autour de lui,

toute sa morale se borna à ne point détourner un instant ses regards des phantômes qui l'aveugloient. Ainsi la morale religieuse ne fit jamais que des hommes engourdis, des frénétiques, des visionnaires sans jamais faire des êtres raisonnables ni de vrais citoyens.

Un homme instruit par la raison, formé par une éducation honnête, retenu par de bonnes loix, est saisi d'horreur à la vue ou au récit de toute action criminelle & nuisible; celui qui est guidé par la Religion, ayant eu dès l'enfance l'esprit corrompu par des préjugés, ne suppose jamais de mal que dans ce qu'on lui dit de contraire aux ordonnances de sa Religion, & de nuisible à ses intérêts; il ne voit rien au delà. Des pratiques négligées, des cérémonies omises, de pieuses minuties, des fautes imaginaires, lui font bien plus de peur & lui donnent plus de scrupules que des fautes réelles, que des crimes avérés. Persuadé que toute offense contre sa Religion est le plus grand des attentats, il se fait des monstres des omissions les plus légeres, il éprouve des remords pour des transgressions puéri-

les, & se pardonne aisément les choses les plus graves. Le dévot stupidement effrayé des menaces de ses Prêtres, ne voit rien de plus important que leurs ordres; ébloui de leurs promesses tout le reste lui devient indifférent; il est sûr par leurs secours de se remettre en grace avec la Divinité, qu'il suppose plus facile sur le mal qu'on fait à ses créatures que sur le mépris de ses prétendues Loix. Fier de ses petitesses, qui le mettent bien avec son Dieu, il méprise la terre & se croit un modele de vertus, même en se permettant des injustices, des vices, & souvent des forfaits.

C'est ainsi que la Religion, subrogée trop souvent à la morale, l'anéantit tout-à-fait & ne produit que des dévots sans vertus. Les hommes les plus religieux sont rarement les plus honnêtes & les plus sociables; quant au plus grand nombre des hommes, la Religion les laisse tels qu'ils sont, ils persistent malgré elle dans les habitudes qu'elle condamne; elle ne peut rien contre les passions violentes & habituelles; elle est moins forte que

l'usage, que l'opinion, que l'intérêt présent (17); & quand les intérêts des hommes les échauffent elle ne peut résister au torrent qui les entraîne; dès que la Religion leur paroît incommode, ils la rejettent, ils la méprisent, ils se débarrassent de son joug, sans suivre pour cela les régles de la morale, sans recourir à la raison qui les gêneroit encore bien plus que la Religion; alors à la tyrannie religieuse succede quelquefois la licence la plus complette; accoutumé à voir la morale uniquement fondée sur la Religion,

(17) La même Religion qui permettoit & approuvoit autrefois les combats singuliers, les défend aujourd'hui, sous peine de damnation éternelle; cependant dans les pays les plus superstitieux nous voyons des duels, parce que l'opinion publique, plus forte que la Religion, fait regarder ceux qui refusent de se venger d'une injure, comme des lâches & comme des personnes déshonorées: d'où nous devons conclure que l'idée de l'opinion publique est plus forte que la Religion. Les Courtisans sont communément les plus corrompus des hommes & les plus disposés à sacrifier leur honneur & leur conscience à leur avancement; ils disent, comme les grands du Royaume d'Achem: *Dieu est bien loin, mais le Roi est tout près.*

le méchant se flatte que celle-ci une fois bannie, il n'existera plus de frein pour lui, & qu'il pourra se livrer impunément au torrent de ses desirs; il a discuté bien ou mal, mais toujours avec partialité, le systême qui le gêne; & après avoir entrevu que sa Religion n'est qu'une sottise, il en conclut fort imprudemment que la morale n'est pas mieux fondée qu'elle.

D'autres incapables de discuter ne peuvent bannir de leur esprit les idées religieuses dont ils ont été nourris dès leur enfance, ils font alors un pacte avec la superstition, ils la concilient avec leurs déréglemens; s'ils se séparent d'elle pour quelque tems, c'est en se promettant néanmoins tôt ou tard de s'en rapprocher par la suite, & de recourir aux moyens qu'elle est toujours prête à fournir aux transfuges qui lui reviennent. C'est ainsi que la plupart des hommes, quoique persuadés que la rapine, l'injustice, la violence, la débauche déplaisent à leur Dieu, ne laissent pas de s'y livrer dans la ferme confiance qu'ils pourront un jour se réconcilier avec le ciel qu'ils outragent.

sciemment : (18) ou bien dans les intervalles de raison que les passions, la dissipation & les plaisirs leur laissent, ils demandent pardon à la Divinité des fautes qu'ils ont commises ; & qu'ils commettront de nouveau toutes les fois qu'ils y seront sollicités. Les nations sont remplies d'hommes vicieux qui savent allier la superstition avec le crime, qui périodiquement offensent & appaisent le ciel, ou qui se promettent d'expier dans la vieillesse ou à la mort les forfaits d'une vie remplie d'iniquités. Ils se flattent que leur attachement peu raisonné pour la Religion, pour ses dogmes étonnans, pour ses pratiques puériles, leur tiendra lieu de ce qu'ils doivent aux hommes, & leur rendra toujours la Divinité propice.

(18) Le Christ dit dans l'Evangile : *faites-vous des amis dans le ciel avec les richesses injustement acquises.* Ces paroles ne sont-elles pas bien consolantes pour tous ceux qui pillent les peuples, & qui sont assurés d'obtenir le pardon de leurs vols en faisant des largesses aux pauvres ? C'est peut-être en conséquence de ce principe que l'on voit tant de voleurs publics & particuliers chez les Chrétiens. Les Princes pillent les peuples, occupés à se piller les uns les autres. Les marchands les plus dévots se permettent des fraudes & des supercheries,

Ainsi la Morale n'a qu'à perdre lorsqu'elle est associée avec la Religion; celle-ci fut toujours prête à pardonner, à expier les outrages qu'on faisoit à cette morale: d'ailleurs la Religion veut occuper l'homme sans partage; elle montre de l'indulgence pour les crimes qui ne regardent que les hommes, mais elle exagere & traite avec rigueur les fautes qu'elle invente, les moindres violations de ses régles, les omissions de ses pratiques, en un mot l'infraction des devoirs fictifs qu'elle impose. Quand le Prêtre tient la balance pour peser les actions humaines, il la fait toujours pencher du côté de son propre intérêt; il trouve que les crimes les plus affreux, les plus dignes du courroux céleste & des châtimens des hommes, sont ceux qui nuisent à son propre empire; il change en fautes impardonnables des actions totalement indifférentes à la société; il accoutume ses disciples à regarder avec horreur les personnes peu soumises à ses dogmes, réfractaires à ses caprices, dédaigneux pour ses mysteres & ses leçons, peu pénétrés d'un saint respect & pour ses rêveries & pour les objets qu'il propose à la vénération; les

peuples nourris dans ces préjugés sont bien plus révoltés d'une foule de crimes imaginaires que de ceux qui sont réellement pernicieux ou qui portent le désordre dans la société ; les mots vagues de *profanation*, d'*héréſie*, d'*impiété*, de *ſacrilége*, font sur les esprits une impression bien plus forte que l'assassinat, la trahison, l'injustice, le vol, l'adultere. (19) Le vulgaire imbécille s'accoutume à regarder un homme qui n'a pas la même croyance que son Prêtre, ou qui n'est pas soumis à ses décisions, comme bien plus criminel que celui qui outrage la nature & la raison ou qui fait un tort évident à ses semblables. Si ces préjugés sont avantageux à la Religion & à ses Ministres, ils sont propres à

(19) Quand on vient à examiner de près les sens des mots terribles sous lesquel les peuples croient communément désigner les crimes les plus affreux, on trouve que réellement ces mots ne désignent que des choses déplaisantes pour les Prêtres, & très-peu intéressantes pour le reste des hommes. *L'héréſie* n'est qu'une façon de penser différente de celle du Clergé ; il en est de même de l'*impiété*, des *blaſphêmes* des *ſacrilèges* qui n'ont jamais pour objet que des choses que l'intérêt du Clergé voudroit faire passer pour venérables & saintes.

éteindre dans les peuples toute idée de morale : par-là les nations deviennent superstitieuses sans avoir la moindre idée de vertu.

D'après de semblables principes il ne faut point être surpris si nous trouvons une ignorance profonde de la morale, une honteuse dépravation dans la conduite, un oubli total des loix les plus simples de la raison & de l'humanité dans les pays les plus soumis à la superstition & à ses Ministres ; là les devoirs prétendus de la Religion absorbent tous les autres ; les actions les plus atroces trouvent de l'indulgence & de la faveur dans les Prêtres ; les temples sont ouverts aux meurtriers, aux voleurs, aux scélérats ; ils y trouvent des asyles contre la sévérité des loix; ainsi le sacerdoce rend son Dieu le protecteur & le complice du crime, tandis que pour des opinions, souvent cachées, il a le front de faire égorger ou brûler des citoyens vertueux.

Quelles peuvent être les idées de morale d'un Espagnol, d'un Portugais ou d'un Italien, qui voit la puissance temporelle & spirituelle se réunir pour faire souffrir les tourmens les plus recherchés à un malheureux Hérétique, à un Juif,

à un homme qui par légéreté aura tenu quelques discours un peu libres sur la Religion, ou qui aura violé quelque ordonnance de l'Eglise, tandis quil voit le temple de son Dieu fournir une retraite sûre à un assassin dont les mains fument encore du sang de son semblable ? A la vue de cette conduite si favorable à l'ennemi réel de la société, & si cruelle pour celui qui a péché contre la Religion, l'homme qui en est le témoin ne doit-il pas se convaincre que le meurtre, le vol, la trahison sont des fautes très-légeres en comparaison de celles que la Religion punit avec tant de rigueur ? (20) D'un autre côté dans les pays où l'ordre sacerdotal jouit d'un grand pouvoir, d'une autorité non disputée, d'une entiere impunité ; où la Puissance temporelle n'a point le droit de réprimer les excès des Prêtres, où

(20) En Espagne & en Portugal le peuple fait, dit-on, des efforts pour soustraire un meurtrier aux poursuites de la justice ; il favorise son évasion & sa retraite dans une Eglise ou dans un couvent. D'un autre côté lorsque l'Inquisition poursuit quelqu'un, chacun s'empresse de prêter main forte & de le faire saisir : le Pere est forcé de livrer son fils, le Mari de livrer sa femme, sous peine d'être punis comme fauteurs d'hérétiques.

ceux-ci nagent dans l'opulence & vivent dans une honteuſe oiſiveté, leurs mœurs ne tardent point à ſe corrompre; le vice impuni devient bientôt effronté; le ſacerdoce inſolent de ſes forces renonce à toute pudeur, il ſe permet toutes ſortes d'attentats, & le peuple accoutumé à ne point critiquer la conduite de ſes guides, à les imiter, à les juſtifier, ſe corrompt d'après leur exemples; des Prêtres ignorans, étrangers à la morale, diſſolus & criminels eux-mêmes, le laiſſent croupir dans une ignorance complette de ſes vrais devoirs, lui montrerent de l'indulgence pour les vices dont ils ſont eux-mêmes ſouillés ſe prêtent facilement à remettre des fautes dont ils ſont eux-mêmes coupables, & dont l'expiation devient toujours très-lucrative pour eux. (21)

(21) Tout le monde ſait à quel point la débauche, la diſſolution & la lubricité ſont portées par les Prêtres & les Moines Eſpagnols & Portugais: ſouſtraits au pouvoir temporel, qui les craint & les reſpecte, ils ſe livrent impunément à leurs vices & à leurs paſſions criminelles; l'Antorité ſéculiere ne peut les punir même pour les crimes les plus noirs que de concert avec la Puiſſance Eccléſiaſtique, qui rarement conſent que l'on puniſſe ſes ſujets, dans la crainte ſans doute du ſcandale. L'on ſait d'un autre côté que

CHAPITRE XI.

Des prétendus devoirs, des pratiques & des fausses vertus de la Religion. Dangers des Expiations.

TEls sont les importans services que la superstition rend à la morale; voyons maintenant l'utilité que la science des mœurs peut retirer des devoirs & des pratiques que la Religion enseigne aux hommes; analysons ces vertus sublimes auxquelles le sacerdoce attache le plus haut prix, dont il fait dépendre la bienveillance du ciel, dont l'omission lui paroît le plus affreux des crimes.

Si les idées que les prétendus interprêtes de la Divinité se formérent &

ces nations les plus dévotes de l'Europe sont les plus dissolues, les plus vindicatives, & celles où les assassinats sont les plus fréquens, où la vraie morale est la plus ignorée, où le peuple est le plus malheureux & le Clergé le plus puissant. Il est de l'intérêt des Prêtres que le peuple soit sans mœurs, ils ont alors l'occasion de faire des expiations plus fréquentes.

donnerent de l'Etre ſuprême ne purent être que fâcheuſes & contradictoires ; ſi leurs ſyſtêmes théologiques & leurs ſpéculations myſtiques ne furent jamais que des amas d'abſurdités, les cultes qu'ils preſcrivirent & les devoirs qu'ils impoſérent ne furent ni moins inconcevables ni moins déraiſonnables que les Divinités qui les enſeignoient. Rien de plus étrange que les caprices de la ſuperſtition ; rien de plus incompréhenſible & de plus ridicule que les actions qu'elle ordonne ; rien de plus extravagant & de plus inutiles que les vertus deſquelles ſes Miniſtres font dépendre la faveur du Très-Haut. La raiſon eſt forcée de rougir dès qu'elle entend les préceptes bizarres qui ſortent de la bouche de ces légiſlateurs inſpirés par le ciel. L'un crie à ſon peuple de retrancher le prépuce de ſes enfans, de ſe laver fréquemment, de s'abſtenir de certaines chairs abominables aux yeux du Seigneur, de renoncer à tout travail en certains jours, d'offrir de fréquens ſacrifices, d'obſerver avec le dernier ſcrupule quelques cérémonies futiles. Un autre preſcrit comme une choſe importante au ſalut éternel que l'enfant, coupable avant

même de naître, soit lavé & régénéré dans les eaux, qu'il s'abstienne de viande à des jours marqués; qu'il s'acquitte fidélement des cérémonies mystiques auxquelles les graces d'en-haut sont attachées, qu'il se soumette périodiquement à des rites sacrés devenus les canaux des graces de son Dieu; que par des génuflexions & des mouvemens fréquens & du corps & des lèvres, par des formules invariables, il fasse descendre les faveurs du Tout-Puissant. Le Bramine dit à ses disciples de se laver dans les eaux du Gange; il leur persuade que cette eau possede la faculté merveilleuse de purifier les ames de leurs souillures; il leur recommande sur-tout de respecter la vie de tout animal ou insecte, dont la mort attireroit infailliblement le courroux céleste sur lui.

On ne finiroit point si l'on vouloit rapporter toutes les pratiques & les inventions puériles auxquelles la Religion a dans différens pays attaché la complaisance ou la colere des Dieux. Le bon sens est dérouté en voyant les devoirs ridicules que la superstition capricieuse imposa toujours aux hommes; l'esprit ne peut point deviner les motifs des bi-

zarreries que le ſacerdoce a inventées pour appaiſer le ciel ou pour mériter ſes bontés. La Religion ſe plut toujours à mettre la raiſon en défaut; elle ſe crut intéreſſée à ne montrer au vulgaire que des ſymboles, des emblêmes, des énigmes, des myſteres, des cérémonies qu'il adopta ſans examen, auxquels ſa crédulité le ſoumit, avec leſquels l'habitude le familiariſa, dont il ne ſentit jamais le ridicule, & qu'il retint avec opiniâtreté parce que leur obſcurité même les lui rendit plus chers. Les peuples ne furent jamais que des enfans qui ſe laiſſerent guider par leurs Prêtres; ceux-ci les tinrent pour toujours en tutelle au moyen de l'averſion qu'ils leur inſpirérent de bonne heure contre la raiſon. Il fut évidemment de l'intérêt de ceux qui voulurent aſſervir les hommes de les jetter dans des embarras continuels; de mettre très-ſouvent leur obéiſſance à l'épreuve, de les habituer à plier ſous leurs caprices afin de les façonner au joug; de multiplier leurs fautes, leurs ſcrupules & leurs expiations. Voilà ſans doute pourquoi les Miniſtres de la Divinité ſont parvenus en tout pays à lier preſque toutes les actions de la vie au

ſyſtême religieux ; ils augmentent par là leur influence & leur pouvoir, ils ſe rendent néceſſaires, ils trouvent dans la crédulité des peuples une ſource intariſſable de richeſſes. (22).

Les pratiques & les devoirs prétendus que la ſuperſtition preſcrit aux hommes ſeroient indifférens en eux-mêmes s'ils n'avoient par tout pris la place des vrais devoirs que la nature leur impoſe; mais le ſuperſtitieux pénétré de l'impor-

(22) Dans le Papiſme le Prêtre ne perd pas ſon diſciple un inſtant de vue. Il le baptiſe, il l'éleve, il le marie, il le réconcilie, il le guérit de ſes ſcrupules, il appaiſe ſes remords; la mort même ne le garantit pas de la tyrannie & des exactions des Prêtres; dans quelques ſectes Chrétiennes le Clergé tire un plus grand parti de ſes Eſclaves morts que de ſes Eſclaves vivans. Un habitant de l'Indoſtan n'eſt pas moins que le Chrétien infeſté par ſes Prêtres ; ceux-ci ſont perpétuellement occupés à le purifier de ſes fautes & à lui tirer ſon argent. Pour peu que l'on réfléchiſſe on demeurera convaincu que ce que l'on nomme le culte de Dieu n'eſt au vrai que le culte des Prêtres, qui n'ont imaginé des Religions en tout pays que pour leur propre utilité. Le ſeul malheur qui réſulteroit pour un Etat de la ſuppreſſion du culte & des ſyſtêmes Théologiques, ſeroit de forcer une foule d'hommes oiſifs & méchans à chercher une façon de ſubſiſter plus honnête que l'impoſture.

tance de sa Religion, persuadé que rien de ce qu'elle ordonne ne peut être inutile ou méprisable, convaincu que rien n'est plus essentiel que de se conformer aux ordres de son Dieu, s'imagine avoir rempli tous ses devoirs en suivant servilement les régles établies par ses Prêtres, en montrant une exactitude scrupuleuse dans les pratiques futiles dont jamais il ne pénétra les motifs; il crut avoir des vertus & être quitte envers la terre en adhérant aux dogmes inintelligibles qu'on lui annonçoit, en faisant plier sa raison sous l'autorité, en n'omettant jamais la moindre chose dans les loix sacerdotales que le préjugé lui montroit comme sacrées. Les expiations, les ablutions, les sacrifices, les cérémonies religieuses de toute espèce ne sont que des inventions funestes, par lesquelles l'homme substitue des mouvemens physiques de son corps à des mouvemens honnêtes & réglés de son cœur, à des habitudes utiles à la société. Toute Religion où l'on expie, invite à se rendre criminel. Or toute Religion suppose des moyens corporels & faciles d'appaiser la Divinité, d'où il suit que toute Religion est une source féconde de dépravations,

dont le Clergé tout ſeul peut recueillir les fruits.

Si la Religion & ſes Prêtres eurent tout à gagner en repréſentant la Divinité comme intéreſſée, comme envieuſe des biens des hommes, comme avide de la chair des animaux, comme flattée de la fumée des ſacrifices, la morale eut tout à perdre par l'indigne trafic qui s'établit entre le ciel & la terre (23). Les expiations, comme on a vu, doivent enhardir au crime, le méchant devient plus téméraire dès qu'il ſe perſuade qu'il exiſte des moyens d'appaiſer ſon Dieu: jouit-il de l'opulence, il ſe tient aſſuré de pouvoir acheter de lui le droit de nuire à ſes ſemblables; il entre en compoſition avec lui, il ſe conduit à ſon égard comme ſes Miniſtres des Ty-

(23) Lucien obſerve que les ſacrifices ſuppoſent les Dieux gourmands, avides, intéreſſés & ſemblables à des mouches, toujours prêts à dévorer les pauvres animaux & à ſucer leur ſang. *V. Lucian. Jupit. Tragic. V. dans Platon le Dialogue d'Eutyphon.* Le même Platon dans ſa *République Livre II.* ne veut pas que les riches ayent dans leurs maiſons des chapelles particulieres, il exige qu'ils ſacrifient en public, afin de leur ôter la faculté d'expier en ſecret leurs crimes avec trop de facilité.

rans de l'Asie, qui achetent de leurs avides Maîtres la permission d'opprimer & de piller impunément leurs sujets, ou qui à force d'argent obtiennent d'eux le pardon des injustices, des vexations & des rapines qu'ils leur font éprouver. Socrate observe avec raison que *celui qui donne à ceux qui n'ont besoin de rien, entend bien peu l'art de donner*; & Platon demande *ce que les Dieux doivent penser des présens des méchans, puisqu'un homme honnête rougiroit de recevoir les dons d'un scélérat.*

Mais les passions des hommes, leurs habitudes vicieuses, leurs penchans déréglés, leurs fantaisies criminelles & momentanées, font qu'ils sont bien plus disposés à écouter la superstition facile que la sagesse austere ou que la saine morale. Celle-ci condamne avec rigueur les actions déshonnêtes, & montre au méchant toute l'horreur de sa conduite; l'autre le console par l'espoir de se réconcilier avec le ciel, & calme ainsi ses craintes & ses remords. L'homme vicieux & criminel trouve dans la Religion des ressources infinies contre les reproches de sa conscience: il lui est bien plus aisé d'acquiescer du bout des lévres

à des dogmes qu'il n'entend point ; d'adhérer à des systêmes qu'il ne se donne point la peine d'examiner, que de consulter une morale gênante, il préfére sans peine des pratiques qui le dispensent de changer de conduite, de combattre ses penchans, de renoncer à ses habitudes : disposé à se tromper lui-même & de moitié avec son Prêtre, il se promet que des prieres, des mouvemens du corps, des sacrifices, des offrandes, quelques regrets stériles & passagers le remettront en faveur avec son Dieu, qui, touché de ses présens & de ses bassesses, lui pardonnera les outrages qu'il a faits à ses semblables : il trouve bien plus commode d'égorger des agneaux, de bâtir des temples, de faire des largesses aux Prêtres, de leur confesser ses crimes, de répéter quelques prieres, de se mettre dans une posture humiliante, que de sacrifier son ambition, son avarice, que de résister à des habitudes criminelles, que de briser les liens qui l'attachent au vice. Si frappé des instructions & des menaces de sa Religion l'homme corrompu renonce pour quelque tems à sa conduite déréglée, il ne tarde point à le re-

prendre, assuré que cette Religion le recevra toujours à bras ouverts; que son Dieu intéressé & fléchi par ses soumissions lui pardonnera ses écarts, & que son Prêtre lui fournira des moyens de se débarrasser du fardeau des remords. Une pente facile conduit au crime; on n'oppose qu'une foible résistance à ses désirs dès qu'on se promet de pouvoir à volonté se réconcilier avec son Dieu. „ Vas au Temple, dit la superstition; „ immole des victimes; humilie-toi en „ présence de la Divinité; adresse lui „ tes prieres; accuse-toi devant ses Prê„ tres, & tes péchés te sont remis". Ainsi par la lâche complaisance de la Religion la vie du criminel devient un cercle de crimes & d'expiations; un Dieu sévére céde aux instances de ses Ministres & leur donne le pouvoir de remettre en son nom les outrages que l'on a faits, & que l'on continuera de faire à ses créatures. Un repentir qui n'aura point de suites suffit pour calmer la conscience, & le méchant est pardonné tandis que son cœur est toujours le même. (24) C'est ainsi que quelques

(24) Philippe II. Roi d'Espagne fut, ainsi que Louis XIV. Roi de France, un débauché &

formules, quelques regrets périodiques & passagers, quelques prieres suffisent pour rétablir la paix dans l'ame injuste d'un Prince, dont la vie est marquée par des oppressions continuelles; d'un courtisan avide, vindicatif & fourbe; d'un Concussionnaire qui s'engraisse de la substance du pauvre, de la veuve, de l'orphelin; d'un juge qui tient une balance inégale; d'une femme infidelle qui souille la couche de son mari.

Cessons donc d'être surpris si les hommes les plus pervers, les plus livrés à la débauche, à des habitudes criminelles, à des vices honteux, sont souvent attachés à la Religion qu'ils outragent par leur conduite; ils la regardent comme une ressource; ils sont surs qu'elle les recevra lors qu'ils voudront recourir

& un Tyran très-dévot. Jovien, qui succéda à l'Empereur Julien, tout crapuleux qu'il étoit, préféroit sa foi à l'Empire, qu'il ne voulut accepter qu'à condition de ne point régner sur des Payens. Louis XI. demandoit à la Vierge Marie la permission de commettre ses assassinats, qu'il expioit ensuite par des présens à l'Eglise, des confessions & des communions. La confession chez les Papistes est un grand encouragement au crime; si elle retient quelques hommes, l'*absolution* qu'elle procure en pervertit bien d'autres.

à elle, ils savent qu'indulgente elle sera toujours prête à les laver de leurs iniquités; ils croient que leur Dieu facile ne peut manquer de leur pardonner lorsqu'ils fléchiront le genou devant ses Ministres. Voilà pourquoi nous trouvons du zèle dans ceux mêmes que leurs mœurs corrompues sembleroient devoir rendre les ennemis de la Religion; ils ne peuvent souffrir qu'on leur ôte la perspective des ressources dont ils espérent tôt ou tard se servir; ils craignent qu'on ne les prive des moyens commodes qui, sans gêner leurs passions, en diminuent les remords. Que le méchant qui refuse obstinément de renoncer à ses déréglemens, à ses crimes, soit dévoré de honte & de remords, qu'il en soit déchiré; c'est trahir la société que de le soulager; qu'il ne trouve du repos que dans une conduite honnête; qu'il ne se pardonne à lui-même que lorsqu'il aura reparé le mal qu'il aura commis, & que des Prêtres impudens ne s'arrogent point le droit de remetre au nom des Dieux des fautes dont les hommes sont les victimes.

Les Prêtres en tout pays ont réduit en tarif les délits des mortels. Ainsi les

Mi-

Ministres du Très-Haut ont prétendu mesurer jusqu'à quel point il étoit permis de l'outrager ! La vraie morale n'a qu'une mesure invariable pour fixer la grandeur des fautes ; les plus nuisibles à la société sont les plus grandes à ses yeux ; elle nous ordonne de ne point agir tant que nous sommes dans l'incertitude sur les effets de nos actions ; elle blâme indistinctement tout ce qui par soi-même ou par ses conséquences éloignées produit sur nous-mêmes & sur les autres des effets destructeurs ; elle ne trouve permis que ce que la raison approuve ; & la raison n'approuve que ce qui est conforme à notre nature propre & à l'intérêt de la société où nous vivons. Quelles que soient les décisions de la Religion, de la loi, de l'usage, de l'opinion, la saine morale ne peut regarder comme vertueuses que les actions vraiment utiles, & comme criminelles que les actions nuisibles au genre humain ; enfin elle décidera sans hésiter que tout ce qui nous nuit à nous-mêmes est une folie, & que tout ce qui tend à troubler la paix des hommes, à les opprimer, à les rendre malheureux, est un crime, que l'autorité du ciel

& de la terre ne peut jamais justifier.

Sur quoi tombent pour l'ordinaire les scrupules & les remords que la Religion fait naître ? Quels sont les crimes que ses Ministres reprochent avec le plus d'aigreur ? Quelles sont ces transgressions qui, selon eux, allument toute la colere divine ? Hélas ! les fautes que la Religion condamne avec le plus de sévérité ont, comme on a vu, rarement le bien public pour objet ; elle nous apprend à frémir devant des mots, à éviter avec horreur des crimes fictifs, par lesquels elle prétend qu'un Dieu impassible est vivement offensé. Ainsi des actions indifférentes, des paroles peu considérées, des opinions involontaires, irritent le Tout-Puissant contre ses foibles créatures. Aux yeux de la droite raison, l'injustice, la rapine, la médisance, la calomnie, la fraude, l'ingratitude, la dureté, sont des crimes plus réels & plus graves que ces fautes prétendues qui ont pour objet un Dieu, à la gloire ou à la puissance duquel on devroit supposer que l'homme est incapable de nuire, d'après les idées mêmes que la Religion s'efforce de nous en donner. Les fautes que la superstition

nous exagere, & que suivant ses idées les hommes punissent avec le plus de rigueur, sont communément des choses qui n'intéressent aucunement le repos de la société.

Est-il rien de plus propre à confondre nos idées sur la morale que le droit que le sacerdoce s'arroge de forger des crimes & des vertus ? Quelles sont en effet ces vertus si vantées auxquelles la superstition attache exclusivement la complaisance du ciel ? La premiere de ces vertus consiste dans une soumission aveugle aux dogmes & aux opinions que le sacerdoce nous propose, vertu à laquelle on met un si haut prix que quelques Docteurs ont eu le front d'enseigner qu'elle suffiroit pour sauver les hommes sans les œuvres. Il faut convenir en effet que cette prétendue vertu est la plus utile à la Religion & à ses Ministres ; elle doit être bien chere aux méchans, qui, en acquiesçant sur parole aux systêmes qu'on leur prescrit, ou en se dispensant de l'embarras de les examiner, se trouvent assurés des bontés de leur Dieu, même sans rien changer à leur conduite criminelle, ou sans montrer aucune vertu aux êtres de leur espèce.

Cette foi, ce pieux aveuglement, ce renoncement total à la raison est une disposition si nécessaire dans les principes de la Religion moderne des Européens qu'elle a le front de proscrire les vertus les plus avantageuses au genre humain, dans ceux qui d'ailleurs ne sont pas soumis à ses décisions, à son culte, à ses Mysteres; elle traite insolemment de vertus *fausses* toutes celles qui n'ont point sa croyance pour base. (25) Est-il donc rien de plus destructeur pour la morale que de faire mépriser ou de montrer comme des crimes les actions les plus honnêtes, les plus héroïques, les plus nécessaires à la race humaine? La modération d'un Aristide; la sagesse d'un Socrate; l'infléxible équité d'un Caton; les rares vertus d'un Antonin ne sont donc que des péchés aux yeux des hommes qui prétendent enseigner la morale! La tempérance, la bienfaisance, l'humanité, l'équité, la modération d'un Infidéle, d'un Ido-

(25) *Séneque de vitâ beatâ cap. III.* dit: *verum natura assentior: ab illâ non de errare, ad illius legem exemplumque formari, sapientia est.* Il dit ailleurs (chap. II.) *Habeo melius certiusque lumen quo à falsis vera dijudicem: animi bonum animus inveniat.*

lâtre, d'un Philoſophe, ſont-elles donc des qualités moins eſtimables que l'injuſtice, la férocité, la barbarie d'un dévot ou d'un Prêtre? Gardons-nous de le penſer; la vertu ne dépend ni du caprice, ni des rêveries théologiques; l'homme qui eſt bon & vertueux à Pékin ne peut être un méchant ni à Rome, ni à Paris, ni à Londres. Il n'y a que la ſuperſtition qui puiſſe faſciner l'eſprit au point de croire qu'un homme ne puiſſe être honnête ſans ajouter foi à ſes fictions abſurdes.

Cependant l'intérêt du Clergé voulut que des opinions ſi ridicules s'établiſſent; tous ceux qui lui réſiſtent lui déviennent inutiles, & pour les rendre odieux à la ſociété, il les défére comme des hommes ſans mœurs & ſans vertus; en conſéquence le dévot ſe figure que ceux qui ne ſont point ſoumis à ſa Religion ſont de mauvais citoyens, & qu'il n'eſt de vertus réelles que celles que preſcrit le caprice de ſon Prêtre: celui-ci ne régle la morale que ſur ſon intérêt. Les eſpérances que le ſacerdoce donne pour une autre vie ne ſont deſtinées que pour ceux qui lui auront été bien ſoumis dans la vie préſente, qui lui auront humble-

ment ſacrifié leur raiſon, qui auront aveuglément adhéré à ſes dogmes, qui auront été ſoigneux à remplir les devoirs qu'il a fixés, qui lui auront fait des largeſſes, qui ſe feront montrés zélés pour ſes intérêts, qui auront marqué beaucoup d'amour à une Divinité; que dans toutes les Religions du monde ſes Miniſtres ont repréſentée ſous les traits les plus propres à repouſſer les cœurs. Comment en effet aimer ſincérement un être inconnu par ſa nature, mais que ſes Prêtres pour leur intérêt ne laiſſent pas de peindre en tout pays comme le plus terrible & le plus malin des Tyrans? Par quelle fatalité la raiſon eſt-elle forcée de méconnoître les vertus que la théologie nous recommande? Par quel délire la ſuperſtition proſcrit elle les vertus que la raiſon approuve? Nous offenſons les Dieux lorſque nous refuſons de regarder comme des vertus le zéle farouche, la cruauté, la perſécution qui ſont des ſuites de l'amour divin; nous offenſons la nature & la raiſon & nous devenons très-nuiſibles à nous-mêmes & à nos ſemblables dès que nous tendons aux perfections fanatiques que la Religion nous propoſe,

La nature nous dit de nous conserver, de jouir, de travailler à notre bonheur, de rendre notre existence agréable : la raison nous apprend que pour faire partager aux autres les sentimens de l'amour que nous avons pour nous-mêmes, pour obtenir leur estime, leur reconnoissance & leurs secours, nous devons leur faire du bien ou leur montrer des vertus : quels motifs aurons-nous pour faire le bien si la Religion nous ordonne de nous haïr nous-mêmes, de fuir l'estime des autres, de nous avilir à nos propres yeux, de n'agir qu'en vue d'un Dieu que nous ne connoissons point, de renoncer pour lui plaire aux douceurs que la nature nous présente, de nous détacher des objets nécessaires à notre félicité ? En nous vantant cette abjection d'ame qu'elle nomme *humilité*, la Religion ne brise t-elle pas l'unique mobile qui dans ce monde pervers pousse l'homme à bien faire, la seule récompense qui reste à la vertu ? Comment veut-on que celui qui s'est rendu insensible à l'estime de lui-même, ou à qui l'on fait un crime de s'aimer, soit jaloux de mériter la tendresse & l'es-

time de ceux avec lesquels le Destin le fait vivre ? (26)

CHAPITRE XII.

Continuation du même sujet. Des perfections fanatiques de la superstition.

REnoncer à la raison, s'aveugler volontairement, fermer obstinément l'oreille à la vérité, s'occuper uniquement de chimeres effrayantes, sans jamais les concevoir ; immoler à des rêveries les penchans les plus légitimes de son cœur ; combattre avec zêle & détruire avec fureur ceux qui refusent de rêver comme nous ; sacrifier aux caprices de nos Prêtres notre bien-être & le repos de la société ; vivre dans les soupirs & les larmes ; renoncer aux bienfaits que l'on croit néanmoins partir des

(26) Les Prêtres disent toujours que c'est l'orgueil qui fait des incrédules, & que c'est aux humbles que Dieu se fait connoître. L'*humilité* n'est tant recommandée par les Prêtres Chrétiens que parce qu'ils sentent le besoin qu'ils ont de disciples bien stupides qui ferment volontairement les yeux à toutes leurs absurdités.

mains de la Divinité ; mortifier ses sens, se rendre la vie insupportable ; défendre avec chaleur des préjugés que l'on n'a point examinés ; sceller, s'il le faut, son opiniâtreté de son sang ; telles sont les vertus étranges que la Religion appelle surnaturelles & divines, sans doute parce qu'elles sont contraires à la nature, parce que la raison n'en devine pas les motifs, ou seroit forcée, si elle les pesoit, de les désapprouver. Ce sont ces vertus qu'elle préfére à celles que par dédain elle nomme *humaines* ou *fausses*, parce qu'elles sont fondées sur l'essence de l'homme, utiles à son bonheur, nécessaires au soutien des sociétés. (27)

(27) Rien de plus désavantageux à la Religion Chrétienne que le parallele qu'on pourroit faire des Saints, des Héros, des Demi-Dieux, des grands Hommes, des Sages du Paganisme, avec les Saints & les Sages du Christianisme. Dans les premiers nous voyons des hommes courageux, remplis de grandeur d'ame, de bienfaisance, d'équité, & toujours occupés à rendre des services au genre humain. Dans les grands personnages que l'on propose aux Chrétiens pour modeles on ne voit que des Solitaires & des Moines abjects, des Martyrs enthousiastes, des Prêtres fanatiques & séditieux, des Docteurs embrouillés, des Pénitens inutiles au monde,

Elle fait bien plus de cas de ces vertus fictives que de l'humanité, de la justice, de la concorde, de la grandeur d'ame, de l'activité. Sois cruel, méchant, inhumain, mais crédule, nous crie la superstition; sois doux, bienfaisant, modéré, & pense comme tu voudras, nous dit la vraie sagesse. Vis inutile sur la terre, rends-toi volontairement malheureux dans ce monde périssable, ne songe qu'à l'avenir, nous dit l'une; sois magnanime, actif, laborieux, nous dit l'autre; travaille à ton bonheur présent, rends-toi cher à tes concitoyens, mérite leur estime par tes services & tes vertus.

Depuis un grand nombre de siecles,

monde. Quelle comparaison entre Socrate & St. Dunstan; Ciceron & St. Augustin; entre Caton & Thomas Becket; entre Marc-Aurele & David! Un Saint, chez les Payens, étoit un Citoyen plein de courage & d'énergie. Un Saint chez les Chrétiens est ou un lâche sans ame, ou un scélérat turbulent, ou un persécuteur inhumain, ou un Martyr frénétique, ou un Théologien en délire. Pour peu que l'on considere les principes de la morale Chrétienne, on sera forcé d'avouer qu'elle ne tend qu'à séparer les hommes les uns des autres ou bien à les mettre aux prises par le saint zêle qu'elle leur inspire.

il semble que la politique complice de la superstition n'ait cherché qu'à détruire dans les cœurs des hommes les seuls mobiles qui pouvoient les rendre vertueux en les rendant utiles à l'Etat. Les gouvernemens ont abandonné la morale aux ministres de la Religion, dont l'intérêt ne fut jamais que de faire des rêveurs inutiles, des citoyens abjects, des fanatiques dangereux disposés à les servir aveuglément. La théologie indifférente sur les mœurs réelles ne s'est occupée que de subtilités, d'hypothêses gratuites, de commentaires sur les oracles de son Dieu ; la soumission à ses décisions lui fut bien plus avantageuse que la raison, que la recherche de la vérité, que la vraie science, que la morale ; les gouvernemens persuadés que la Religion leur suffisoit pour conduire les peuples & les rendre soumis, & pour leur inspirer le goût de la vertu, ou, peut-être, contens de commander à des ames avilies, ignorantes, vicieuses & sans mœurs, se bornérent à les forcer d'être orthodoxes & religieux, sans jamais songer à les faire instruire de leurs véritables devoirs. La théologie polémique infecta & désola le monde ; on

n'entretint les mortels que de dogmes, de mysteres, de mythologies, de commentaires sur des livres obscurs ; on obligea les sujets à croire ce qu'ils n'entendirent jamais, à se conformer à des cérémonies, à s'asservir à des usages arbitraires ; les Souverains ne penserent ni à faire de bonnes loix, ni à récompenser la vertu & les talens, ni à punir & décourager le vice & l'incapacité ; la façon de penser en matiere de Religion fut seule consultée ; à ce prix il fut permis d'être sans mœurs & sans vertus. Plus nous considérerons la Religion & plus nous verrons qu'elle détruit la morale & qu'elle détourne l'homme des objets vraiment dignes de l'occuper.

Quels sont les importans avantages que les Nations recueillent des hommes que la Religion leur forme ? Le dévot croit il avoir rempli tous ses devoirs, croit il être bon Citoyen, bon Epoux, bon Pere ; en un mot croit-il être bien utile, parce qu'il a mis dans sa mémoire des dogmes qu'il n'entend pas ; parce qu'il fréquente les temples assiduement ; parce qu'il répete mille fois de vaines formules de prieres ; parce qu'il assiste fidélement aux céré-

monies de son culte, parce qu'il écoute attentivement les instructions de ses Prêtres; parce qu'il s'abstient avec scrupule de certains alimens, parce qu'il fuit le monde & vit dans la retraite où il se repaît de spéculations stériles; parce qu'il partage son bien avec des Prêtres & des Moines, & leur rend ce qu'il a pris à la société? Est-ce être citoyen que de ne rien faire pour son pays? Est-ce être un bon Père que de négliger sa fortune! Est-ce être bien utile que de perdre tout son tems en priéres! Cependant quiconque se conduit de la sorte paroît un homme réglé & de bonnes mœurs aux yeux de la Religion, tandis que la société n'en retire aucun fruit. (28).

Elle en retire encore bien moins de ces perfections prétendues que nous pro-

(28) Des Docteurs ont enseigné qu'un Chrétien ne pouvoit être ni Magistrat, ni Soldat; ni Marchand. Les Prêtres de l'Eglise Romaine attachent une très grande vertu au célibat: cette perfection sublime a du moins l'avantage de les détacher de la société. Nous voyons dans notre histoire que l'idée de perfection attachée à la continence fut cause de l'extinction successive de toutes les maisons royales de l'*Eptarchie*.

posent des Religions, qui se vantent pourtant d'êtres utiles & nécessaires au genre humain. En effet en quoi consistent ces perfections merveilleuses? Ceux qui veulent y parvenir se vouent à un célibat volontare qui dépeuple la société, qui brise les liens du citoyen avec sa patrie, qui anéantit la tendresse pour ses proches, qui fait souffrir la nature forcée de reclamer contre un enthousiasme dont elle est affligée. D'autres se refusent aux plaisirs les plus légitimes, ils croiroient irriter leur Dieu s'ils jouissoient de ses bienfaits; ils s'imaginent plaire à l'auteur en détestant ses ouvrages; ils pleurent, ils gémissent, ils se tourmentent, ils se mortifient, enfin ils se croient parvenus au comble de la perfection en se détachant de tout ce qui les entoure, en se haïssant eux-mêmes, en remplissant leurs jours d'amertumes & de douleurs, en détruisant peu-à-peu l'éxistence que la nature leur ordonne de chérir & de conserver. C'est ainsi que presque toutes les Religions de la terre nous montrent une foule d'insensés qui dans leur folie regardent comme des vertus la haine & le mépris de soi,

l'esclavage volontaire, la mélancolie, l'oisiveté, les soupirs, la crauauté contre soi-même; en un mot des outrages perpétuels faits à la nature, sans profit réel ni pour la société, ni pour soi.

C'est néanmoins sur ces idées absurdes que se fonde la conduite étrange de tant de pieux forcenés que la superstition nous montre par-tout comme des modeles achevés de la perfection. Quelles vertus réelles le bon sens peut-il démêler dans ces malheureux pénitens, pour avoir inventé mille manieres de se tourmenter en cette vie afin de mériter les joyes ineffables de l'autre? Quel mérite un homme sensé peut-il trouver dans ces enthousiastes qui croyant soutenir les intérêts d'un Dieu dont ils n'ont point eu d'idées certaines & d'une Religion qu'ils avoient adoptée sur parole, ont souffert la mort avec un courage digne d'une meilleure cause, ont affronté mille dangers pour répandre leurs préjugés merveilleux, on crut se rendre chers à la Divinité en montrant une opiniâtreté plus forte que les Tyrans, les supplices & les bourreaux? Dans toutes les Religions du monde il s'est trouvé

des hommes d'une imagination embrafée, d'un entêtement invincible, d'un courage à toute épreuve, qui ont cru que leur Dieu demandoit le facrifice de la vie qu'ils avoient reçue de lui & qui par leur conftance dans les tourmens ont donné des fpectacles mémorables dont l'humanité gémit, dont la raifon rougit, mais dans lefquels la Religion trouve des preuves de fa bonté.

Elle ne s'enorgueillit pas moins de ces Pénitens fameux qui femblent s'être difputés à qui découvriroit les façons les plus rares de fe tourmenter euxmêmes. Quels avantages les fociétés ont elles recueillis de tant de Solitaires, d'inutiles Anachoretes, de Cénobites aufteres, de Fakirs frénétiques, de Talapoins infenfés que la crédulité révere par-tout & que la fuperftition admire comme des chefs-d'œuvres de vertu ? Que verrons-nous dans ces défefpéres & dans leur conduite étrange, finon une profonde mélancolie nourrie par l'idée d'un Dieu barbare, & peut-être une vanité flattée de l'idée de fe diftinguer du commun des mortels & d'arracher leur admiration?

Pénitens insensés ? est-ce donc un Dieu bon que vous croyez servir en devenant les ennemis de vous-mêmes ? Avouez votre démence, c'est un mauvais génie, c'est un Démon que vous adorez ; c'est d'un Pere bizarre qui se plaît à voir ses enfans affamés & dans les pleurs que vous êtes les enfans : c'est d'un Tyran furieux qui aime à voir régner la désolation autour de lui que vous croyez dépendre. Si votre Religion n'étoit pas à tout moment en contradiction avec elle-même, ne vous diroit-elle pas qu'un Dieu bon ne peut être flatté de vos tourmens ; qu'un Dieu qui sçait tout, connoit ce qu'il vous faut sans que vous le fatiguiez par d'éternelles demandes ? Ne sentiriez-vous pas vous-mêmes que jouir de ses bienfaits c'est entrer dans ses vues, c'est lui rendre vos hommages ? S'il chérit ses créatures, n'est-ce pas le servir que de leur être utile ? Aimer les ouvrages de ses mains n'est-ce pas l'aimer lui-même ? En jouir n'est-ce pas s'exciter à la reconnoissance envers lui ?

Mais sous un Dieu que l'on croit bien moins l'ami que l'ennemi du genre humain, les esprits sont forcés de s'égarer

à force d'idées lugubres ; & par une conséquence nécessaire c'est par la tristesse & les gémissemens que l'on s'imagine le servir & désarmer sa colere. Ce fut là, sans doute, le point de vue qui frappa une foule d'extravagans ; par un maintien grave, par une conduite austere, par de la misantropie, par de la mauvaise humeur, par des privations cruelles & par mille supplices étudiés, ils n'ont paru vouloir annoncer aux hommes que le méchant caractere du maître qu'ils servoient. Un Dieu plein de rigueur doit faire disparoitre la gayeté : il faut se conformer à son humeur sombre & sauvage : voilà pourquoi le superstitieux en tout pays se crut obligé de vivre séquestré, de faire divorce avec les plaisirs, de se séparer des objets qui pouvoient le détourner de ses sombres idées.

L'orgueil, comme on l'a fait entendre, eut, sans doute, beaucoup de part à l'étrange conduite de ces personnages dont la Religion fait ses héros. (29) La singularité attire les regards du

(29) On peut appliquer aux Pénitens & aux Cyniques de toutes les Religions ce que Quintilien disoit aux Cyniques de son tems. *Vos verò, novo genere ambitûs, adorationem miseriâ captatis.*

vulgaire; un genre de vie pénible lui en imposé; les tours de force l'éblouissent, il finit par regarder comme des favoris du ciel, comme des hommes divins & surnaturels, ceux qui paroissent avoir triomphé de la nature, & s'être mis au dessus de ses besoins. Si nous regardons sans prévention les motifs de la conduite de la plupart des enthousiastes que la superstition admire, nous trouverons qu'une imagination impétueuse ou bien une mélancolie profonde leur font entreprendre leur genre de vie pénible, des espérances vagues, & plus souvent encore l'orgueil, les y soutiennent; la vénération des peuples les paye avec usure des maux volontaires qu'ils se font: ceux-ci s'imaginent follement que leur Dieu ne peut sans injustice se dispenser de récompenser & de chérir des mortels qui ont eu le courage de souffrir, de renoncer aux plaisirs, de tout quitter pour lui; ils le croient obligé de faire part de sa gloire à des fous qui lui font ces inutiles sacrifices; ils ne doutent pas que ces hypocondriaques sacrés n'ayent du crédit à sa Cour, & que leurs prieres ne soient très-efficaces auprès de lui. Enfin le Pénitent se per-

ſuade à lui même qu'il a bien mérité de ſon Dieu, qu'il eſt obligé de lui ſavoir gré & de l'eſtimer de ſa puſillanimité, de ſa mélancolie, de ſon fanatiſme, & même de ſa vanité puérile.

Nous avons déjà parlé plus d'une fois de cette vertu inquiette & turbulente, de cette fiévre ſacrée que la Religion a nommée zêle; elle eſt fondée ſur un attachement aveugle à la cauſe prétendue de ſon Dieu & ſur la néceſſité d'étendre ſon empire. Cette vertu ſi vantée & ſouvent ſi deſtructive non ſeulement porte le déſordre dans une nation, mais encore ceux qui la poſſédent ſont pouſſés à des entrepriſes hazardeuſes dont ils deviennent communément les premieres victimes: c'eſt au zêle que pluſieurs ſectes ſont redevables de ces enthouſiaſtes infatigables qu'on voit aller au bout du monde porter les oracles & le culte de leur Dieu: ils ſe figurent que, ſemblable aux Souverains ambitieux de la terre, il aime à voir augmenter ſon Domaine; en conſéquence ils traverſent les déſerts & les mers pour lui former des Colonies; ils vont aux dépens de leur ſang lui acquérir de nouveau ſujets. Cependant leur zêle eſt ſou-

vent mal récompensé dans ce monde; les Dieux qu'une possession antérieure a rendu maîtres du pays punissent les téméraires qui viennent les y troubler.

De toutes les passions il n'en est point que la Religion flatte & rende plus indomptable que la vanité; c'est un sang bouillant, une bile très-âcre, un tempérament colere qui forment les zêlés: joignez à ces dispositions beaucoup d'ignorance, d'orgueil & de présomption, ce zêle deviendra d'une opiniâtreté invincible. Rien n'est plus opiniâtre qu'un homme dont la Religion a dépravé la conscience: rien de plus inflexible qu'un ignorant qui se croit instruit & se flatte d'avoir son Dieu pour lui, de combattre pour sa cause, de l'avoir pour témoin de son courage & de son zêle. Lors même que les hommes le blâment, il n'en devient que plus obstiné dans son délire; son orgueil le soutient contre tout l'univers, il regarde son entêtement comme l'effet des secours divins, il ne lui vient aucun doute sur la bonté de son jugement, il abonde dans son propre sens, il n'examine rien, il regarde son aveuglement comme sacré, & sans envisager les conséquences il se

jette tête baissée dans les plus grands dangers. Le fanatique ignorant & de bonne foi est souvent plus à craindre que l'imposteur & l'hypocrite. Ce sont des personnages de cette trempe que nous uoyons dans ces champions qui portent souvent le trouble au sein des nations, & qui pénétrés de la bonté de leur cause ne cédent jamais à des considérations humaines. Il n'est point de désordres que l'on u'excite sans scrupule dès qu'on se persuade que l'on défend son Dieu, tandis que l'on ne défend que sa vanité propre, son ignorance présomptueuse, ses préjugés imbécilles; l'univers dût-il en périr on riroit au milieu de ses ruines; l'opiniâtreté religieuse sera toujours capable d'ébranler les Etats. (30).

(30) Un grand zêle suppose toujours très-peu de lumieres & de jugement. Les Juifs, parmi les quatre choses, qui suivant leurs Rabbins détruiront l'univers ou ameneront le Jugement universel, comptent *un homme bien religieux & bien sot.* L'Eglise Chrétienne a eu beaucoup d'hommes de cette trempe: les plus grands Héros du Christianisme ont été ou des ambitieux intrigans & turbulens, ou des imbéciles fortement attachés à leurs préjugés, & qui les soutenoient avec opiniâtreté S. Athanase. S. Cyrille & notre Thomas Becket de Canterbury &c, ont été visiblement des séditieux, ou des

fous ;

Tels sont les hauts faits & les vertus fatales des différens héros dont la Religion orne ses fastes ; telles sont les qualités merveilleuses auxquelles elle décerne des palmes & des triomphes, ce sont là les perfections vers lesquelles le fanatisme ordonne à ses victimes de tendre sans relâche. La contemplation, la priere, la retraite, l'oisiveté, le renoncement au monde & à ses plaisirs, le mépris de la raison, de l'expérience, de la science, les austérités, des tours de force,* enfin le courage d'affronter la mort en troublant la société ; telles sont les éminentes vertus par lesquelles les fondateurs & les soutiens d'un grand nombre de sectes se sont distingués aux yeux du vulgaire.

Les peuples imbécilles demeurent stupéfaits à la vue de ces personnages inimitables ; mais leur admiration n'est point stérile ; on comble bientôt de richesses, d'honneurs & de présens ces favoris des Dieux : le renoncement aux choses de la terre leur vaut peu à peu la

fous, que l'intérêt ou la sottise animoient à troubler l'Etat pour l'acquit de leur conscience. L'ignorance est la mere de la dévotion ; l'ignorance obstinée & bouillante est la mere du zèle.

plus grande opulence. Les nations séduites par l'humilité fastueuse de ces grands personnages se dépouillent pour enrichir ceux qui s'étoient d'abord voués à la pauvreté ; elles s'empressent d'élever & de distinguer des hommes qui font gloire de mépriser les grandeurs ; on fait nager dans le luxe ceux qui s'étoient d'abord refusés le nécessaire. Ce fut ainsi que les successeurs des enthousiastes indigens qui fondérent la Religion Chrétienne, sont devenus peu à peu des Princes puissans qui marchérent égaux aux Rois & qui souvent les forcérent de leur céder le pas (31). Un respect héréditaire les rendit vénérables aux yeux des

(31) En Angleterre, sous nos Rois Saxons l'on expioit un meurtre par une amende. Une Loi d'Alfred fixoit un prix à la vie du Roi même ; mais la composition pour la vie de l'Archevêque-Primat, étoit plus forte que pour celle du Souverain. Dans le Droit Canonique de l'Eglise Romaine le Pape est comparé au Soleil & l'Empereur à la Lune : celui-ci doit être soumis au Pape, qui ne l'est à personne. Le Pape a deux glaives, l'un *spirituel* & l'autre *matériel* ; ce dernier est entre les mains des Rois, mais doit être emploié sous le bon plaisir du Pontife. L'Empereur est une *Lime* qui ne peut agir si le Pape ne la tient dans la main. *V. les Décrets de Gratien.*

des peuples prévenus lors même qu'on ne trouva plus en eux la moindre trace des vertus ridicules qui faisoient admirer leurs prédécesseurs.

La vertu, on ne peut trop le répéter, est l'utilité du genre humain; l'oisiveté ne peut être utile; la contemplation, la priere, la retraite ne peuvent être avantageuses; des macérations, des tourmens gratuits, la misantropie, la bile, le fanatisme & l'opiniâtreté ne peuvent être mis au nombre des vertus. Ainsi la superstition par ses fausses vertus, par la supériorité qu'elle leur donne sur les véritables, par les devoirs extravagans qu'elle substitue à celles-ci, loin d'être l'appui de la morale ne paroit inventée que pour l'affoiblir ou la détruire. Enfin les dogmes & les principes fondamentaux d'une Religion qui sert un Dieu revêtu de qualités, sont incompatibles avec la droite raison. Les principes deviendront incertains & chancelans, même en supposant un Dieu bon, dès que l'on prétendra que ce modele de nos devoirs n'est point astreint aux régles ordinaires, ou qu'il a pu se départir un instant de l'équité, de la bienfaisance & de la bonté. Comment

allier une morale assurée avec une Religion dont le premier dogme est que la Divinité a pu permettre que l'homme la plus chérie de ses créatures succombât à une tentation qu'elle avoit elle-même placée sur son chemin, & s'est prévalu de sa faute pour le punir & envelopper dans sa disgrace toute sa race innocente? Est-il bien possible de concilier la morale avec une Religion qui nous apprend qu'un Dieu, ayant trompé les hommes, les punit injustement, & en fait les jouets de ses cruelles fantaisies? Si l'on vouloit combiner une Religion si monstrueuse avec la saine morale, celle-ci subordonnée à la première, ou seroit renversée, ou ne seroit jamais sûre de rien.

CHAPITRE XIII.

La superstition contredit, confond & détruit les vraies idées de la vertu. Principes naturels de la Morale.

DE la contradiction si palpable qui se trouve très-souvent entre les

dogmes fondamentaux que toute Religion nous enseigne & les vrais principes de la morale, il en résulte des inconvéniens marqués pour la derniere; la morale est toujours combattue par le dogme, & par ce choc elle est presque toujours affoiblie ou anéantie. Le dogme vient du ciel, il sert de base à la Religion, par conséquent il doit l'emporter sur la morale, qui vient des hommes, & qui n'a que le genre humain pour objet. La dogme ne peut changer, la foi est invariable; les faits que l'on raconte de la Divinité étant supposés indubitables par l'homme religieux, doivent régler sa conduite, il doit imiter son Dieu, & si ce Dieu a commis souvent les actions les plus atroces & les plus noires, c'est en vain que la raison voudra l'en détourner, le dogme le plus respectable qu'elle, lui apprendra ce qu'il doit faire. Dans une Religion qui enseigne que la Divinité a pu être dans mille occasions l'auteur ou le fauteur du crime, du massacre, de l'injustice, de la persécution, de l'intolérance, on ne voit pas de quel droit la morale s'ingéreroit de dire aux hommes de s'abstenir de la violence, de vivre en paix, de

ſuivre invariablement les régles de la juſtice & de l'humanité. Si l'on nous réplique que ce même Dieu a donné des preuves de ſa bonté, il en réſultera que celui qui l'adore & l'imite peut être bon & méchant, ſuivant que ſon tempérament & les circonſtances l'exigeront.

Ainſi la morale enſeignée par toute Religion, qui ſuppoſe néceſſairement un Dieu changeant, ne ſera jamais que douteuſe; elle dépendra de l'intérêt & du caprice de chaque ſuperſtitieux, & du point de vue ſous lequel il enviſagera ſon céleſte modele, qui tantôt ſe montre à lui ſous les traits de la bonté & tantôt ſous ceux de la méchanceté; c'eſt à lui de choiſir à quel Dieu il lui convient de reſſembler. Demandez à la Religion Chrétienne ſi l'humanité, la concorde & l'amour du prochain ſont des vertus; elle vous répondra ſans héſiter que ſon fondateur recommande ces diſpoſitions comme les plus eſſentielles pour plaire à la Divinité : demandez aux Miniſtres de cette même Religion ſi le féroce Moyſe, ſi le barbare David, ſi tant de Rois ſanguinaires & zêlés qui ont égorgé, perſécuté, tourmenté des hérétiques, ont été agréables à leur

Dieu ? Ils vous diront qu'ils ont été dévorés d'un saint zèle qui doit l'emporter sur l'humanité, la douceur & l'amour du prochain.

L'on ne peut cependant disconvenir que la Religion ne soit quelquefois d'accord avec la raison. Pour bien tromper les mortels, il est important d'allier le mensonge avec la vérité; il faut leur persuader qu'on veut les rendre heureux; il faut les séduire & les éblouir; ils seroient infailliblement révoltés d'une Religion visiblement contraire en tout point aux intérêts de leur nature, & qui leur déclareroit qu'elle vient anéantir la morale. Ainsi la Religion est forcée d'emprunter le langage de cette raison, qu'elle défend néanmoins de consulter & d'exercer; elle est obligée de se servir de la morale pour attirer les mortels; ses Apôtres & ses Missionaires les séduisent par une conduite modérée, par des vertus, au moins apparentes, par des mœurs rigides, par une conduite réglée, par des leçons utiles dont ils entremêlent leurs folies. Ainsi la morale est un marche-pied dont la Religion s'est quelquefois servie pour s'élever sur le Trône; dès qu'elle y est parvenue el-

le la méprise, elle la néglige, elle la force de céder le premier rang à cette morale fictive qui n'a que l'imagination pour base, & l'intérêt des Prêtres pour objet. Alors les vertus fondées sur les rapports subsistans entre les chétives créatures, sont des vertus secondaires ; la Religion ne souffre point qu'on les compare avec celles qu'elle fonde sur des rapports imaginaires. Par tout où le systême religieux domine, les intérêts de la terre doivent être nécessairement subordonnés à ceux du ciel ; & si Dieu nous commande d'être cruels, fanatiques & rebelles, c'est en vain que la morale & la politique nous diront d'être humains, indulgens & soumis. Dès que la superstition est la plus forte, la raison est forcée de se taire ; la morale devient sa servante, elle n'est écoutée qu'autant qu'elle parle conformément aux vues de sa maîtresse impérieuse, & presque toujours en délire. La Religion a seule l'oreille du maître de toutes choses ; elle est seule dépositaire de ses intentions cachées ; elle jouit exclusivement du pouvoir d'attirer ou de désarmer son courroux ; ainsi c'est elle seule qu'il faut suivre, & ses préceptes tien-

nent lieu de tout aux yeux de ses sectateurs.

Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour reconnoître l'inefficacité des notions religieuses pour rendre les hommes meilleurs ; les idées d'un Dieu vengeur & rémunérateur ne peuvent rien contre les passions de ceux qui en paroissent le plus fortement convaincus ; les Tyrans & les Prêtres même qui fondent tous leurs droits sur la Religion, n'en sont ni plus justes, ni plus réglés dans leurs mœurs, ni plus vertueux : que dis-je ! nous avons montré que les nations les plus religieuses & les plus orthodoxes sont communément les plus plongées dans l'ignorance de la saine morale ; n'en soyons point surpris ; la Religion persuade aux hommes qu'elle leur suffit ; elle leur fait une morale accommodée aux intérêts de ses Ministres ; elle expie tous les forfaits, elle calme tous les remords, elle réconcilie avec Dieu ; par son crédit puissant, elle procure les récompenses éternelles à ceux mêmes qui les ont le moins méritées ; ces avantages peuvent-ils être mis dans la balance avec ceux que la morale procure ? D'ailleurs rien de plus aisé que d'être religieux,

tandis que, dans la présente constitution des choses, rien de plus difficile que d'être vertueux. L'univers est rempli d'hommes religieux; il est des nations entiéres chez lesquelles personne n'a jamais douté des dogmes qu'on leur annonce, la vertu y est-elle plus commune pour cela? Les sociétés en sont-elles plus heureuses de ce que les Tyrans qui les oppriment observent scrupuleusement des pratiques religieuses? Une nation en est elle moins vexée parce que son Despote dévot, accompagné d'une foule de courtisans hypocrites, va au temple implorer la clémence du ciel sur un peuple que ses oppressions, ses injustices & ses folies retiennent dans la misere? Il semble que la Religion ne soit faite que pour jouer les hommes, ou pour leur donner le change sur les auteurs de leurs maux. Qu'importe-t-il aux nations que ceux qui les gouvernent soient religieux ou impies? Un Tyran crédule est-il moins un Tyran que celui qui ne croit point à la Religion? Un Ministre, un Courtisan, un Prêtre, qui pillent, qui trompent, qui oppriment les peuples, en sont-ils donc des hommes moins nuisibles parce

qu'ils allient l'ignorance & la crédulité à tous leurs crimes ? La Religion, loin de rendre les hommes plus vertueux, leur fournit des moyens de se dispenser de l'être ; elle sanctifie les fraudes du sacerdoce ; elle justifie, elle expie les crimes de la Tyrannie ; elle réconcilie avec Dieu tous ceux qui ont outragé & offensé ses malheureuses créatures. Ainsi, loin de rendre la morale plus respectable, elle invite à violer ses régles, elle émousse les aiguillons de la conscience ; mais jamais d'un scélérat elle ne parvient à faire un homme honnête & vertueux.

Que l'on ne nous parle point de ces changemens merveilleux que la Religion opére sur les cœurs des hommes ; de ces *conversions* éclatantes, qui, de l'aveu même de ceux qui les vantent, sont si rares qu'on les regarde comme des effets surnaturels de la grace divine. En bonne foi la vraie morale gagne-t-elle beaucoup à ces prodigieux changemens, à ces révolutions subites qui se font dans le tempérament ou la conduite de quelques hommes, touchés par la Religion ? La société est-elle bien dédommagée des vices & des crimes dont

elle a longtems souffert, parce que ceux qui les ont commis ont tout d'un coup pris le parti de fréquenter les Temples, de multiplier leurs prieres, de pratiquer des jeûnes & des austérités, de vivre dans la retraite, de fuir le grand monde, de renoncer à ses plaisirs, sans songer à réparer tous les maux qu'ils ont faits? La Religion osera-t-elle se vanter de rectifier ces penchans habituels qui enchaînent l'homme à ses vices? Fera-t-elle d'un Conquérant, incommode à ses sujets & à ses voisins, un Monarque paisiblement occupé du soin de rendre ses Etats heureux? Amollira-t-elle le cœur inaccessible d'un avare qui toute sa vie ne fait que thésauriser? Déterminera-t-elle un Courtisan hautain, un Ministre injuste, à renoncer à leurs vexations, à leur orgueil dédaigneux? Engagera-t-elle un voleur public à restituer ses biens à la société ou à s'abstenir de ses rapines? Non, sans doute; la Religion opére rarement de pareils miracles. Que résulte-t-il donc de ces importans changemens, qu'on lui attribue & qu'elle nous montre comme capables de réjouir la Divinité & toute sa cour céleste? Chacun dans les remé-

des que sa Religion lui propose, consulte son propre tempérament, il fait choix de ceux qui sont les plus analogues à ses passions & à ses intérêts & qui lui coûtent le moins. Ainsi l'homme colere, impérieux & d'un sang échauffé, déviendra zêlé, persécuteur, intolérant; l'homme d'une imagination forte deviendra fanatique, l'homme bilieux & mélancolique ira dans la retraite nourrir sa misantropie; l'avare consentira à faire de fréquentes abstinences; le prodigue versera son bien dans le sein des pauvres; la femme, jadis dissolue, ennuyée de ses galanteries, aimera son Dieu d'après la vivacité de son tempérament, & deviendra peut-être une dévote inspirée.

Ainsi chacun de ceux que la Religion a touchés ne fera que donner un nouveau cours à ses passions habituelles, & croira plaire à son Dieu en se livrant, en vue de lui, à leurs impulsions. Les changemens merveilleux que la Religion opére consistent toujours à tourner vers des chimeres les passions qui avoient antérieurement d'autres objets; ses guérisons se bornent à appliquer des remédes idéaux à côté d'un mal réel.

La société ne peut rien gagner à une dévotion, si souvent incommode, à des prieres & des jeûnes inutiles, à des austérités insensées, à ces visions extatiques, qui succédent à des vices dans ceux qui l'ont troublée. Une nation longtems tyrannisée, dépouillée, réduite à la mendicité, se trouvera-t-elle bien dédommagée par les regrets tardifs d'un Monarque pusillanime qui, au lit de la mort & dans l'impuissance de lui nuire désormais, demandera pardon à son Dieu du mal qu'il lui a fait pendant toute sa vie? Si quelqu'un méritoit de mourir dans l désespoir, ce seroit, sans doute, ces hommes de sang, dont la vie n'a été qu'un tissu de crimes & d'injustices? La Religion ne devroit point écarter de leur couche les torches des furies; leurs exemples effrayeroient au moins le crime audacieux & puissant; leur supplice & leurs remords en imposeroient, peut-être, à ces monstres cruels qui se font un jeu du malheur, des soupirs & des larmes des peuples.

En supposant les changemens que les idées religieuses produisent dans les cœurs des hommes, plus utiles, plus réels ou plus fréquens qu'ils ne sont,

nous trouverons toujours, en prenant la balance, que les biens que la superstition fait aux hommes ne peuvent se comparer aux maux continuels & sans nombre qui en sont les suites immédiates & nécessaires. Si ses terreurs & ses menaces influent quelquefois sur les mœurs de quelques individus, mettent un frein à des passions peu fortes, contiennent quelques hommes timides, que le tempérament, que l'éducation, l'opinion publique & la crainte des loix auroient déjà suffisamment contenus, ces foibles avantages peuvent-ils donc dédommager la race humaine des plaies réitérées que le fanatisme lui fait en tout tems? Les désordres & les calamités que la Religion produit sont vastes & journaliers, ils se font sentir à chaque instant à des nations entiéres; les biens qu'elle peut faire, s'ils existent, sont rares, sont personnels & particuliers, se bornent à quelques individus que leur tempérament n'invite point fortement au mal. Pour un bras que la crainte des Dieux arrête, il en est cent mille qu'elle arme pour la destruction. Les fureurs religieuses sont des épidémies; lorsqu'elles sont allumées, ni la raison, ni

les loix, ni la puissance souveraine ne peuvent plus les arrêter.

En un mot si nous pesons les avantages & les désavantages de la Religion, nous verrons que les maux qu'elle a faits sont immenses comme l'océan, & que les biens qu'elle peut faire sont comme une goutte d'eau. Comparons en effet les guerres, les persécutions, les tyrannies, les troubles, les assassinats, les violences que le nom de Dieu a fait commettre sur notre globe, avec le bien qui a pu résulter dans chaque siécle de la bonne conduite de quelques hommes qui, même sans Religion, eussent été d'honnêtes gens. Un remede, justement décrié pour avoir empoisonné des Nations entiéres, seroit-il donc avantageux parce qu'il auroit guéri deux ou trois citoyens, ou parce qu'il n'auroit pas fait périr quelques individus d'un tempérament plus sain & plus robuste que les autres? Il est sans doute des poisons capables de procurer quelquefois une guérison, ou plutôt des soulagemens momentanés, à des hommes bien constitués, mais ils finissent par détruire & par donner la mort au plus grand nombre de ceux qui les emploient.

Plus nous considérons les choses & plus nous aurons lieu de nous convaincre que la Religion fut en tout tems un flambeau dont la lumiere trompeuse ne servit qu'à égarer les mortels & embraser leur séjour. Ce flambeau secoué par le fanatisme, l'imposture & la Tyrannie, ne fit qu'allumer des passions cruelles, des fureurs inextinguibles, des discordes fatales, & produire des révolutions sanglantes. Par les disputes religieuses, toujours suites nécessaires de systêmes qui n'ont de fondement que dans l'imagination des enthousiastes ou l'intérêt des fourbes, qui n'ont que l'ignorance opiniâtre & présomptueuse pour garant, que l'autorité & la violence pour preuves, l'homme fut presque toujours séparé de l'homme; son cœur fut déchiré par des haines immortelles, ses notions superstitieuses ne le rendirent actif que pour se nuire à lui-même, & incommode aux êtres que la nature devoit lui rendre chers. Loin de lui inspirer des vertus, la Religion le rendit essentiellement injuste, inhumain, emporté, malfaisant; ou si elle le rendit paisible, elle ne fit que le plonger dans le chagrin, la langueur, l'apathie & l'inaction.

Cette Religion qui se vante de fortifier la morale en sappe donc réellement les véritables fondemens ; elle en fait un édifice flottant en l'air, en l'établissant sur des Dieux incompréhensibles, sur des révélations incroyables, sur des préceptes absurdes & contradictoires, sur des oracles qui si souvent combattent la nature, la raison, les intérêts de l'espece humaine : les vertus qu'elle recommande & les devoirs qu'elle impose sont non seulement puériles & inutiles, mais souvent encore sont détestables aux yeux de la sagesse. Enfin tout nous prouve que l'homme religieux ne peut être humain, tolérant, bienfaisant, s'il n'est inconséquent, ou s'il ne renonce dans la pratique aux principes destructeurs de sa Religion, qui veut qu'il sacrifie les intérêts les plus évidens, ceux de la vertu & de la raison même, dès qu'il s'agira des intérêts cachés de la Divinité.

Ainsi distinguons pour toujours la morale, d'une Religion qui ne s'identifie avec elle que pour la détruire : ne confondons plus cette morale évidente avec un amas de chimeres, qui depuis tant de siecles la défigurent au point de la rendre totalement méconnoissable ;

ſéparons la vérité de l'alliage impur du menſonge & de l'impoſture ; montrons ſon éclat aux hommes ; que ſa lumiere les éclaire, & les faſſe marcher d'un pas ſûr vers l'utilité, vers la vertu réelle, d'où dépend leur bonheur ſur la terre. Eteignons les noirs flambeaux de la ſuperſtition, qui après avoir obſcurci nos yeux ne nous font marcher qu'à tâtons, nous font chanceller à chaque pas, & qui ſous prétexte de nous conduire à un bonheur loin-tain que l'imagination nous montre dans les cieux, ne nous permettent point de regarder à nos pieds, & de jouir de celui que la raiſon nous préſente. Au lieu d'une morale myſtique, ténébreuſe, ſurnaturelle, donnons aux hommes une morale claire, ſociable, naturelle ; la Religion eſt fondée ſur l'enthouſiaſme & le merveilleux ; la Morale a pour objet les intérêts de l'homme ; la Religion a pour objet les intérêts des ennemis des hommes ; la Morale a l'expérience, la raiſon, la vérité pour ſes garans ; la Religion n'a pour garant que l'ignorance, l'impoſture & la tyrannie. La Morale éleve le cœur de l'homme, lui montre ſa dignité, lui enſeigne ſes droits, lui inſpire

de l'activité, de l'énergie, du courage; la Religion l'épouvante, le dégrade, ne l'occupe que de sa bassesse, comprime le ressort de son ame, le met au désespoir & finit communément par le rendre furieux. La Morale dit à l'homme de travailler à son bonheur; la Religion lui prescrit de se priver de tous les objets propres à le rendre heureux, sous peine d'encourir la colere d'un Dieu, dont le plaisir est de voir gémir ses créatures infortunées. La Morale dit à l'homme de chérir les êtres qui l'entourent; la Religion lui dit d'aimer par dessus toutes choses un Tyran odieux, qui lui feroit un crime de sa tendresse pour de viles créatures. La Morale lui dit d'être doux, humain, pacifique, indulgent; la Religion lui fait un devoir d'être zélé, persécuteur, haineux, séditieux, toutes les fois qu'il s'agira de la cause de son Dieu, ou de ses Prêtres. La Morale lui dit d'être raisonnable; la Religion lui fait un crime d'écouter sa raison. Des bornes immobiles doivent donc à jamais séparer l'empire de la Morale & celui de la Religion; ils ne sont point faits pour s'unir, leurs intérêts ne peuvent se confondre; leurs

ſujets ne peuvent s'allier ; ceux de l'une ne peuvent être les amis de ceux de l'autre, ils ne peuvent combattre ſous les mêmes étendarts.

Que l'on ne nous diſe donc plus que la Morale ſans le ſecours de la Religion ſeroit inſuffiſante pour rendre les hommes bons & vertueux, Seroit-il donc plus difficile d'inculquer dès l'enfance à des êtres raiſonnables des vérités utiles & palpables, que des rêveries nuiſibles & dépourvues de vraiſemblance, que des contradictions ſenſibles, que des fables révoltantes pour le bon ſens ? Eſt-il plus aiſé de leur faire comprendre ce que c'eſt qu'un Dieu voilé de nuages, que de leur faire connoître l'homme & ſa véritable nature ? Trouve-t on plus d'embarras à leur faire ſentir leurs devoirs véritables, la conduite qu'ils doivent tenir par intérêt pour eux-mêmes, qu'à leur remplir l'eſprit d'hypothèſes inintelligibles, de dogmes merveilleux, ou qu'à les ſoumettre à des cérémonies futiles, à des pratiques gênantes, à des rites dont le bon ſens ne peut deviner l'utilité ? L'homme ſeroit-il donc plus diſpoſé par ſa nature à prendre des opinions fauſſes & aviliſſantes, que des

vérités propres à élever son ame, à l'ennoblir à ses propres yeux, à le consoler, à lui donner du ressort ? Est-il plus difficile de le convaincre qu'il doit s'aimer & s'estimer lui-même, qu'il est fait pour travailler à son propre bonheur, que de lui persuader de se haïr, de se nuire, de s'affliger ? Trouve-t-on plus de facilité à l'anéantir, à en faire un esclave, à l'abrutir, qu'à lui montrer ses droits ? En un mot peut-on de bonne foi prétendre qu'un être doué de sens eût plus de peine à placer dans sa mémoire les leçons si simples, si claires, si évidentes de la vraie morale, que les préceptes inintelligibles, que les fables bizarres, que les dogmes absurdes, que les mysteres & les a ticles de foi de la Religion ? La théorie ou la pratique des vrais devoirs de l'homme sont-el es plus difficiles à saisir que les élémens d'un art quelconque, que les principes d'une science, ou même que les connoissances, souvent très-compliquées, qu'exige le mêtier d'un Artisan ?

C'est à la Théologie & à ses vains sophismes qu'il faut s'en prendre, si la morale est devenue une science obscure,

remplie d'énigmes & de contradictions, dont l'ensemble fût impossible à saisir même par les penseurs les plus profonds. Par son moyen la science des mœurs, fondée sur des principes immuables, fut soumise aux caprices des Dieux, ou plutôt de ceux qui les firent parler. (32) Nous avons fait voir dans tout le cours de cet ouvrage les conséquences fâcheuses qu'eurent les notions affligeantes qu'on inspira aux mortels sur la Divinité, toujours modifiée par l'enthousiasme, l'imposture & l'intérêt; toujours despotique, injuste & peu morale; toujours proposée comme modele, malgré les traits hideux sous lesquels on se complut à la peindre; cette Divinité devint le germe fécond de tous les égaremens du genre humain; la nature disparut auprès d'elle, la raison ne fut plus consultée; l'homme n'eut plus d'autre morale que celle qui lui fut pres-

(32) Il est aisé de voir que Platon & Pythagore ont puisé leur morale mystique chez les Prêtres Egyptiens. La morale est de toutes les sciences la plus claire, la plus simple; c'est la rendre inutile que de la rendre mystérieuse; c'est la rendre inconcevable que de la combiner avec la Religion, qui n'est jamais qu'un tissu de fables, d'allégories & de mysteres.

crite par une Théologie effrayante, inconcevable & peu d'accord avec elle-même; la Religion fut l'unique objet de l'attention des hommes; ils crurent avoir des mœurs, posséder des vertus, remplir tous leurs devoirs en accomplissant fidélement les ordonnances inutiles & souvent criminelles qu'on faisoit descendre du ciel. En vain la nature & la vérité leur croient elles de songer à la terre, de s'occuper de leur bonheur présent, de chercher les moyens de l'obtenir, de cultiver la raison qui leur disoit d'être bons, justes, indulgens & paisibles; ils voulurent du merveilleux, il leur fallut des oracles divins, surnaturels, énigmatiques; & ces oracles sublimes les rendirent inquiets, insociables, malheureux, ou les empêchérent de sçavoir à quoi s'en tenir.

En un mot la morale de la nature fut écrasée sous l'autorité de la Religion qui lui fut préférée; la raison simple fut obligée de céder au merveilleux; sa voix ne fut point écoutée dès qu'on crut entendre la voix redoutable de l'être à qui tout est soumis: la morale devint une science compliquée, obscurcie par la théologie & qui lui fut toujours sou-

mise. Elle fut incertaine & flottante, elle n'eut point de principes assurés, elle heurta souvent de front les loix de la nature; l'utilité générale, le bien des sociétés furent obligés de céder au fanatisme, ou bien il fallut recourir à des subtilités infinies pour les concilier avec les ordres bizarres & déraisonnables de ce Monarque invisible, qui s'étoit réservé le droit de gouverner la terre par ses Ministres & ses affreux Représentans. L'amour si naturel que l'homme a pour lui-même, le désir de se conserver & de rendre son existence heureuse, les sentimens d'affection qu'il doit à ses semblables, les intérêts de l'Etat, sa prospérité, son repos furent traversés par des ordres formels de la Divinité qui vouloit que l'homme s'étudiât sans relâche à se rendre malheureux dans un monde qu'on ne lui montra que comme un passage pour arriver dans un autre.

Les fondemens de la morale ne furent pas moins ébranlés par les Princes que la superstition a par-tout déifiés. Leurs caprices, leurs passions, leurs délires passérent pour décrets du ciel; les peuples furent obligés de s'y soumet-

tre, & les inſtitutions les plus contraires à la ſaine morale, les préjugés les plus dangereux, les Loix les plus iniques réglérent ſouvent la conduite des ſujets; ils n'eurent aucune idée ni du bien ni du mal, ils ſe crurent autoriſés à mal faire dès que le ſouverain, l'opinion ou l'uſage le permirent. C'eſt ainſi que la guerre, le carnage, l'uſurpation, la conquête, la rapine, la mauvaiſe foi, la fourberie politique parurent des choſes honnêtes, légitimes & néceſſaires lorſqu'elles furent ordonnées par le Prince, par les prétendus intérêts de l'Etat, dès qu'elles eurent des exemples pour elles. En conſéquence il n'y eut plus de juſtice ſur la terre, la vertu en fut bannie; c'eſt ainſi que le vol ceſſa d'être un crime dès que le Prince y trouva ſon intérêt. Les outrages les plus ſanglans faits à la nature humaine, paſſérent dans l'eſprit des peuples pour des actions louables, dès qu'ils furent approuvés ou ordonnés par des Souverains que l'on crut en droit de tout rendre licite, & aux volontés deſquels la morale fut par conſéquent ſubordonnée comme à celles des Dieux.

A ces cauſes ſi puiſſantes qui corrompirent

pirent la morale & qui la rendirent incertaine & chancelante, joignons encore ces usages souvent nuisibles & criminels, ces préjugés fatals qui constituérent l'opinion publique, qui influérent sans cesse sur la conduite & les idées des Citoyens & qui autorisérent ou du moins justifiérent par-tout les actions les plus contraires à la vertu & aux intérêts du genre humain. Par une suite de ces notions dépravées les vertus les plus réelles furent quelquefois regardées avec mépris, elles devinrent les objets du ridicule, elles attirérent des châtimens & l'ignominie à ceux qui en dépit des opinions reçues osérent les pratiquer. C'est ainsi que dans des nations accoutumées à la guerre & à mettre le plus haut prix au carnage, la douceur, la patience, l'oubli des injures furent regardés comme des lâchetés, & ceux qui les exercérent furent notés d'infamie. C'est ainsi que dans des nations soumises de longue main à des gouvernemens dépravés, l'amour du bien public fut traité de folie, & l'ami de sa nation fut regardé comme un séditieux punissable. C'est ainsi que chez des peuples corrompus, les vices les plus hon-

teux furent ſouvent approuvés ou juſtifiés par l'exemple & conduiſirent aux honneurs ; la fidélité conjugale, la pudeur, l'innocence des mœurs furent traitées de foibleſſes & chargées de ridicules.

Telles ſont les vraies cauſes qui ont anéanti la morale ou qui du moins en ont fait une ſcience conjecturale, remplie d'incertitudes, dont les vrais principes ſont devenus ſi difficiles à démêler. La Religion en fit une ſcience romaneſque par les fondemens imaginaires qu'elle prétendit lui donner ; elle la détruiſit par ſes contradictions, & par les vertus fanatiques & meurtrieres qu'elle preſcrivit aux hommes ; elle la rendit obſcure par ſes ſubtilités, par les efforts qu'elle fit pour la concilier avec ſes rêveries informes, & par les idées révoltantes qu'elle donna de ſon Dieu. Enfin elle confondit les idées de la morale en faiſant regarder des opinions abſurdes, des expiations, des cérémonies arbitraires comme des choſes plus importantes que la vertu. La politique ne fut pas moins ennemie de la morale par les loix & les uſages qu'elle enfanta, par les crimes qu'elle autoriſa, par la cor-

ruption des mœurs que les souverains introduisirent, par les exemples qu'ils donnerent, par les vices que des Cours dépravées propagérent dans les nations. Enfin tout conspira à rendre les hommes ignorans & méchans, & à confondre leurs idées sur la morale.

Il n'est donc pas surprenant si cette science ainsi défigurée devint méconnoissable, & fut un sujet de recherches profondes & de disputes interminables pour ceux qui l'étudiérent. Tout en elle devint problématique, dès le premier pas on fut embarrassé de savoir sur quoi l'établir. Les Prêtres la fondérent sur la volonté des Dieux, qui ne furent jamais les mêmes pour les habitans de la terre & dont les oracles prétendus furent aussi diversifiés que les idées ou les intérêts de ceux qui les firent parler. D'autres fondérent la justice sur les loix discordantes admises par les nations, qui ne sont communément que les expressions des passions, des délires & de l'impéritie des chefs, ou des notions absurdes, des préjugés ridicules, des intérêts momentanés, des saillies imprudentes des différens peuples du monde. Par-là l'on vit souvent les crimes

les plus atroces, les actions les plus noires, les vices les plus honteux autorisés & légitimés dans un pays & détestés dans un autre; la morale des peuples fut soumise aux bornes politiques de la convention; ce qui fut horrible au delà d'une riviere ou d'une montagne, fut une chose honnête & approuvée en deçà; les Dieux, les Souverains & les Loix d'un Etat autoriserent d'un côté ce que les Dieux, les Souverains & les Loix proscrivirent & punirent de l'autre. Le Tartare fut parricide, le Spartiate fit périr ses enfans, le Juifs fut un brigand, le Chrétien un monstre de cruauté; le Romain fut le fléau des nations; (33) l'Indien fut dissolu; l'Espagnol fut cruel & intolérant. Cependant chacun de ces peuples se crut autorisé dans sa conduite abominable, soit par ses Dieux, soit par l'intérêt de la Patrie, soit par ses usages révérés. Belle morale, sans doute, qui

(33) Il est évident que ce fut la Religion qui rendit les Romains conquérans, c'est-à-dire injustes & sanguinaires: des oracles divins leur avoient, comme aux *Juifs*, promis l'Empire du monde. *Virtus*, chez les Romains, signifioit le courage & la férocité nécessaire à des brigands déterminés à tout envahir.

n'a pour base que les idées peu raisonnées des peuples égarés par leurs guides religieux & politiques ! étranges mœurs que celles qui autorisent les crimes les plus affreux, les déréglemens les plus infâmes, les actions les plus révoltantes pour l'humanité !

Un seul soleil luit pour tous les habitans de notre globe, une seule morale doit les guider. Malgré la diversité de leurs opinions, de leurs institutions, de leurs loix, de leurs usages ; malgré la variété presque infinie que le climat & le tempérament mettent entre eux, leur nature est par tout la même ; ils ont les mêmes sens, les mêmes besoins, les mêmes désirs ; ils sont forcés d'employer les mêmes moyens pour les satisfaire. Tous les hommes naissent, se nourrissent, se conservent, se détruisent de la même maniere ; tous sont épris d'eux-mêmes, tous désirent le bonheur, tous pour y parvenir ont besoin d'assistance, tous cherchent ce qui leur paroit desirable, tous fuyent ce qui leur semble nuisible ; tous sont susceptibles d'expériences, de réflexions, de plus ou de moins de raison ; ainsi

tous ſont capables de connoître le prix de la vertu & le danger du vice.

Voilà les ſeuls principes ſur leſquels on doit établir la morale univerſelle, faite pour tous les individus de l'eſpece humaine ; il faut la fonder ſur l'eſſence commune à tous les hommes, ſur leur nature, ſur leurs beſoins conſtans ; il faut que l'expérience la confirme ſans ceſſe & qu'elle ne ſoit jamais ni contredite ni démentie ; il faut qu'en tous lieux & en tout tems elle procure le bonheur, qui fait l'objet de nos deſirs ; enfin il faut que deſtinée pour tous elle ſoit ſentie par tous. Une morale fondée ſur ces principes immuables eſt la ſeule qui convienne à des hommes, elle eſt la ſeule Religion néceſſaire au genre humain. (34).

Qu'il nous ſuffiſe donc de ſavoir que la vertu eſt ce qui eſt conſtamment avantageux & le vice ce qui eſt nuiſible à des êtres, qui ſentent, qui deſirent le plai-

(34) Ciceron dit avec raiſon : *Naturâ du e errari nullo modo poteſt.* Tertullien, tout fanatique qu'il étoit, convient que la Loi divine eſt inutile à la morale. *Quæres igitur*, dit-il, *Dei Legem, habens communem iſtam in publico mundi, in naturalibus tabulis.*

Vide Tertull. de Coronâ milit.

ſir & qui fuyent la douleur. La vertu eſt le plaiſir, le vice eſt la douleur, cauſés par les actes des volontés humaines. Pour régler nos actions il ſuffit d'être convaincus que tous les hommes, ainſi que nous-mêmes, cherchent leur propre bien-être, & par conſéquent n'aiment que ceux qui ſecondent leurs deſirs & ſont forcés de haïr ceux qui les contrarient. La réflexion nous montra chaque jour que ſeuls & privés de ſecours nous ne pouvons efficacement travailler à notre félicité propre; que l'aſſociation nous eſt utile, & que pour qu'elle nous ſoit vraiment avantageuſe, il faut que nos aſſociés conſpirent à nous aider: l'expérience nous apprendra les moyens de nous conſerver; elle nous prouvera la néceſſité d'exciter par notre conduite la bienveillance des êtres capables de concourir à notre propre bonheur.

C'eſt à des principes ſi ſimples que ſe réduit le code de la nature. Les leçons de la morale ne ſont donc point abſtraites ou réſervées à des penſeurs profonds; elles ſont toujours proportionnées à l'entendement de l'homme, que dis-je! de l'enfant même. La morale doit parler

une même langue à tous les hommes ; elle se fera toujours entendre d'eux quand elle s'expliquera clairement, ou lorsque le préjugé ne leur bouchera point les oreilles. Est il donc si difficile de prouver à tout homme qu'il ne peut être heureux tout seul, qu'il a besoin pour cela de l'assistance des autres, & que ces secours ne s'accordent qu'au bien qu'on leur procure ? Faut-il des lumieres bien étendues pour sentir qu'en nuisant à ceux qui nous entourent nous anéantissons notre propre félicité ? Faut-il un grand effort de génie pour s'appercevoir qu'un être qui s'aime lui-même & qui s'estime, doit tâcher par sa conduite de faire partager aux autres les sentimens qu'il éprouve ?

Il est vrai que ces préceptes si clairs deviennent obscurs & compliqués lorsqu'ils sont contredits par des systêmes imposans qui nous défendent de nous aimer nous-mêmes, de nous occuper de notre bonheur, de nous attacher aux Créatures, de perdre de vue le ciel qu'on nous montre souvent irrité du bien même que nous faisons, de l'affection que nous avons pour les êtres qui nous entourent, de l'indulgence que nous leur montrons. Ces mêmes préceptes

sont pareillement anéantis par des gouvernemens qui semblent prendre à tâche de rendre l'homme ennemi de ses associés & qui le forcent de haïr une patrie dont il n'éprouve que des mépris, des injustices & des riguers, si pour se rendre heureux lui-même il ne s'occupe à faire des malheureux.

Les hommes n'auront jamais de principes sûrs en morale tant qu'ils la feront dépendre d'une Religion dont les ordres feront plus respectés que ceux de la nature; dont les oracles seront plus écoutés que ceux de la raison, dont les caprices seront l'unique régle du juste & de l'injuste, dont des loix seront préférées à celles de la vertu, dont les prétendus intérêts deviendront bien plus chers que les vrais intérêts de la Société, dont les Ministres avides expieront les forfaits, dont les interprétes, tantôt flatteurs pour les Souverains les diviniseront & les convertiront en Tyrans, & tantôt seditieux, les feront égorger par leurs sujets fanatiques.

Enfin, l'on ne peut trop le répeter, il n'y aura point de morale pour les hommes tant qu'on leur proposera pour modele un Dieu rempli de vice & d'imper-

fections. Un Dieu capricieux & changeant, un Dieu dont la conduite est toujours entourée de nuages, tel que celui que toutes les Religions adorent & prescrivent d'imiter, un Dieu sans cesse irrité contre l'homme, un Dieu despotique qui a le droit d'être injuste, parce qu'il est tout-puissant, ne peut servir de base à la morale ni être proposé à des hommes comme un modele de la vertu. (35).

La morale ne sera qu'une science chimérique & ses leçons seront constamment méprisées tant qu'elle sera contredite par des Gouvernemens corrompus aussi despotiques, aussi peu vertueux, aussi fantasques & déraisonnables que les Dieux de la superstition. Elle parlera inutilement aux sujets tant que leurs maîtres abuseront de leurs droits divins pour les empêcher de s'éclairer, pour

(35) Les Théologiens nous disent *que la Justice de Dieu n'est pas la même que la Justice des hommes*. Mais dans ce cas qu'entendent-ils eux-mêmes par la *Justice divine* ? Il nous est impossible de nous faire une autre idée de la Justice que celle que nous voyons reconnue parmi les hommes : si Dieu n'est point juste à leur maniere, il leur est impossible de sçavoir s'il l'est ou comment il peut l'être.

les rendre vicieux, pour les forcer d'être malheureux, s'ils ne consentent à partager & à servir leurs passions & leurs frénésies.

Cependant la morale est faite pour régler sans partage le sort des hommes; la vertu est la chose la plus importante pour eux; elle doit commander aux Princes, régler les Gouvernemens, diriger la Législation, maintenir la Société, fixer le droit des Gens, être la vraie boussole des Nations & des individus. Elle suffit pour les rendre heureux, elle a donc seule droit à leurs hommages, à leur culte, à leur obéissance, à leurs respects. Tous ceux qui la contredisent sont de séducteurs, des rebelles, des impies que l'on ne peut écouter sans danger. En un mot, je le répete, la morale est la seule Religion nécessaire à l'homme; il est religieux dès qu'il est raisonnable, dès qu'il se rend utile, dès qu'il est vertueux; il jouit de la raison lorsqu'il suit les impulsions de sa propre nature, conciliée avec celle des êtres parmi lesquels le Destin l'a placé.

Telle est la Religion que la nature a destinée pour tout le genre humain.

Tout homme connoîtra ses dogmes ; quand il voudra rentrer dans le fond de son cœur ; en consultant son être, en examinant ce qu'il est, ce qu'il veut, ce qu'il desire, il saura ce qu'il se doit à lui-même & ce qu'il doit aux autres. Il n'a donc pas besoin de recourir à la Religion, ni aux oracles de ses Ministres pour savoir ce qu'il doit faire ; il n'a pas besoin de porter ses vues au delà de son existence actuelle pour trouver des motifs puissans de travailler à son bien-être présent ; il se voit dans ce monde ; il s'y trouve entouré d'êtres semblables à lui, disposés à l'aider s'il leur montre des sentimens qu'ils approuvent, & à le détester dès qu'il contrarie la tendance générale. Il n'a besoin ni des récompenses ni des manaces d'un autre vie pour faire le bien en celle-ci ; l'expérience lui prouve à tout instant, que le méchant est un être haïssable & méprisable, que l'homme de bien est chéri & respecté de ceux-mêmes dont la conduite est opposée. Pour peu qu'il ouvre les yeux il voit que les sociétés ainsi que les membres qui les composent ne sont si misérables que parce que les vices des hommes le punissent toujours eux-mêmes.

Il voit le Gouvernement puni, par l'indigence & la foiblesse, des maux qu'il fait à sa nation, dont son ambition, ses caprices, son avidité, sa corruption, ont épuisé les ressources, anéanti le courage, détruit l'activité. Une expérience journaliere lui prouve invinciblement qu'il ne se permet pas à lui-même un vice, un excès sans en éprouver des remords, sans s'exposer au repentir, sans endommager son bien être.

Cette Religion si simple & si pure parle un langage uniforme à toutes les nations, elle est intelligible pour tout être sensible; elle n'est point l'ouvrage de l'imagination, elle est faite par la nature humaine, qui nous est assez connue pour savoir ses vues, sa tendance invariable, ses mobiles & ses ressorts. Elle n'est point environnée des ombres du mystere, elle ne se couvre point du masque des fictions & des allégories. Elle ne se vante point d'être émanée des régions célestes, elle avoue qu'elle est humaine & destinée pour la terre. Elle n'est point réservée par une Divinité partiale à quelques hommes privilégiés, à quelques élus choisis; elle est la Religion commune de tous les êtres

raisonnables; la nature en leur donnant le jour la destine à tous ses enfans, elle la seme dans tous les cœurs, elle l'y grave en caracteres ineffaçables; elle fonde l'authenticité de ses preuves sur le consentement de tous les hommes, sur le témoignage unanime de tous les peuples de la terre, sur l'amour raisonné que tout mortel a pour lui-même, sur le besoin constant qu'il a de ses semblables. Ses décrets, a couvert des révolutions de la terre, des injures du tems, des caprices de lusage, ne peuvent être changés ni abrogés. Le culte qu'elle prescrit n'est point une pompe stérile qui ne parle qu'aux yeux; ses dogmes ne sont point des spéculations vagues & sujettes à dispute; il parle au cœur; ses préceptes sont d'agir en consultant la raison; leur utilité se prouve à chaque instant. Egalement éloignée d'un enthousiasme insensé ou d'une yvresse sublime qui ravit l'homme au dessus de sa sphere, ou de cet état d'avilissement où la superstition le précipite, cette Religion, conforme à la nature de l'homme, ne prétend pas le dénaturer; elle lui laisse ses passions, elle les dirige & les approuve quand elle le rendent véritablement heureux, elle

les nomme des vertus quand elles sont utiles à ses semblables, elle les admire quand elles procurent l'avantage de la société. Tout homme vertueux en est le Prêtre, les erreurs & les vices sont ses victimes, l'univers est son Temple, la vertu est sa Divinité.

CHAPITRE XIV.

De l'influence de la Religion sur le bonheur des individus; elle les rend très-malheureux.

NOus avons examiné jusqu'ici les effets généraux de la Religion sur la politique & sur la morale; il nous reste encore à examiner la façon dont elle opere sur les individus les plus soumis à ses loix, ou sur ceux qui se piquent de lui être le plus inviolablement attachés. Voyons donc si dans chaque société les hommes les plus religieux sont les plus heureux; assurons-nous si les personnes les plus favorisées du ciel, les plus dignes de la complaisance du Très-Haut, jouissent de quelques pré-

rogatives qui les distinguent des autres. Toutes les Religions du monde ont eu pour objet de leur culte quelque Divinité terrible & malfaisante ; si la crainte enfanta les Dieux & leurs cultes au sein des malheurs, ce fut la crainte qui fit durer leur Empire & ce furent des calamités qui ramenerent aux pieds de leurs autels les hommes que le bien-être en avoit éloignés. Une épidémie, une famine, un tremblement de terre, des succès malheureux ont toujour suffi pour replonger les nations dans la superstition ; une maladie, des traverses, la melancolie ramenent souvent à la Religion les personnes mêmes qui sembloient s'en être détrompées pour toujours.

Cela posé, il est aisé de deviner pourquoi la Religion, qui n'est faite que pour réveiller des idées fâcheuses dans les esprits, & qui parle toujours sur un ton lugubre des tristes objets qu'elle annonce, déplaît communément aux personnes enjouées, ne trouve point de prise sur celles qui se livrent à la dissipation & aux plaisirs, ne rencontre que des sourds dans celles qu'emportent des passions fougueuses ou que lient des habitudes invétérées ; elle ne fait des im-

pressions profondes que sur des mélancoliques mécontens, & malheureux, que le chagrin a mis au ton de ses leçons; sur des infirmes & des lâches toujours prêts à trembler, & que la raison ne peut point rassurer; sur des Enthousiastes dont l'imagination trop active se plait à s'égarer; enfin sur des ignorans, dont l'esprit faux ne se laisse point redresser par le jugement, & que l'inhabitude de penser par eux-mêmes rend susceptibles de recevoir les passions qu'on veut leur inspirer. Beaucoup de gens d'esprit peuvent être les dupes de la Religion, mais à coup sûr ils manquent de jugement au moins sur cet article. (36).

(36) On est tout surpris de voir un grand nombre de personnes très sensées sur toute autre chose, raisonner très-mal ou plutôt ne point raisonner du tout dès qu'il s'agit de la Religion: on les voit même pour l'ordinaire refuser d'écouter les raisons qu'on veut leur proposer. Cependant ce phénomene s'explique par la force de l'éducation, de l'habitude & du préjugé. Comment veut-on que des gens à qui l'on a dit dès l'enfance que la Religion est *au dessus de la raison*, qu'elle n'est point de son ressort, que c'est un crime d'en douter ou de la citer au tribunal d'une raison que l'on prétend *corrompue*; comment, dis-je, veut-on qu'ils se servent de la raison en

matiere

La terreur étant la base de toute superstition, nous devons en retrouver les symptômes dans tous ceux qui sont infectés de cette dangereuse épidémie : nous voyons qu'elle remplit leur imagination de chimeres effrayantes, dont ils sont poursuivis sans relâche, & qui empoisonnent tous leurs plaisirs : nous les trouvons agités de vains scrupules & tourmentés de remords pour les actions les plus indifférentes, dont souvent la Religion leur fait des crimes impardonnables. En un mot le superstitieux peut être comparé à ces hypocondriaques, continuellement allarmés de leurs maux imaginaires, & qui, sans cesse inquiets d'une santé que rien ne semble menacer, voyent du danger par-tout, craignent de rencontrer la mort à chaque pas, & finissent par se rendre véritablement malades à force d'inquiétudes, de mélancolie & de remedes.

De tout tems le superstitieux fut à peu près le même : les Dieux ont changé leurs cultes se sont diversifiés, mais tou-

matiere de Religion ? Le sçavant homme qui parmi nous a fait le *Christianisme raisonnable*, a été forcé de le dénaturer ; le délire & la raison ne sont pas fait pour s'acorder.

jours le superstitieux a tremblé, toujours il fut ingénieux à se tourmenter, toujours il fit des efforts pour se rendre malheureux dans l'idée de plaire aux Puissances invisibles qu'il voulut honorer. » Celui, dit Plutarque, qui craint » les Dieux, craint toutes choses; il » craint la terre, la mer, l'air, le ciel, » les ténèbres & la lumiere, le bruit » & le silence, les songes, &c: les » esclaves, quand ils dorment, ou- » blient la dureté de leurs maîtres; le » sommeil soulage les chagrins & les » ennemis de ceux qui sont dans les » prisons & dans les fers; les plaies » les plus envenimées, les ulceres les » plus malins qui dévorent cruellement » les membres donnent quelque relâche » à ceux qui souffrent pendant qu'ils » sont endormis .... la superstition » ne permet point aux superstitieux de » respirer; elle seule ne fait point de » trêve avec le sommeil; elle ne per- » met à l'ame de prendre aucun repos, » ni de se rassûrer en se débarrassant des » idées funestes qu'elle a conçues de » son Dieu. Bien plus, comme si le » sommeil des superstitieux étoit un en- » fer & le séjour des damnés, il leur

» suscite des imaginations horribles, des » visions effrayantes & monstrueuses; » il leur montre des Démons & des » Furies qui tourmentent leurs ames in- » fortunées & les privent de leur repos » par leurs propres songes, dont le su- » perstitieux n'a point le courage de se » moquer, même quand il est éveil- » lé........ la mort, dit-il plus loin, » est la fin de la vie pour tous les hom- » mes, mais elle ne met point fin à la » superstition : elle étend son empire » au delà même du trépas; ses craintes » sont plus longues que la vie, puis- » qu'elle attache à la mort l'idée de mal- » heurs éternels .... les supersti- » tieux craignent les Dieux, & néan- » moins ils recourent à eux; il les flat- » tent & les accusent, ils les prient & » les outragent........ d'où il suit qu'ils » les haïssent; ils ne peuvent avoir » d'autres sentimens pour ces Dieux, » vû qu'ils se persuadent qu'ils leur sont » redevables des plus grands maux qu'ils » aient enduré déjà, ou qu'ils s'atten- » dent à souffrir dans la suite. (37)

(37) *V. Plutarch. de superstitions.* Les Grecs nommoient la superstition *Δεισιδαιμονία* ou *crainte des génies mal faisans.* Les hommes tant qu'ils sont heureux ne se livrent gueres à la supersti- tion.

L'on ne peut rien ajouter aux traits vigoureux sous lesquels un des plus grands peintres de l'antiquité nous montre le superstitieux; nous y retrouvons ceux des superstitieux de notre tems, ou de toutes ces malheureuses victimes de l'enthousiasme, de l'ignorance & de la crainte, que la Religion rend les ennemis d'eux-mêmes. Lorsqu'ils ont une fois placé dans les cieux des êtres malfaisans, par lesquels ils supposent la nature gouvernée; dès qu'ils en font dépendre leurs destinée dans cette vie & dans une autre, il faut nécessairement que leur esprit se remplisse de troubles & de terreurs; il faut qu'ils s'occupent

tion. C'est le malheur qui les y dispose. Quinte-Curce remarque qu'Alexandre, depuis la défaite de Darius, ne consultoit plus les devins; mais quand il vit les Bactriens *révoltés*, les Scythes inondant ses Etats, & sa blessre qui le tenoit au lit, il dit à Aristander de faire des sacrifices. *V. Quint. Curt. Lib. VII.* Cléomene Roi de Sparte devint fort superstitieux à la suite d'une longue maladie, tandis que pendant toute sa vie il avoit négligé la Religion; quelqu'un lui en ayant montré sa surprise, *de quoi vous étonnez-vous?* lui dit-il, *je ne suis plus ce que j'étois alors, & n'étant plus le même, je ne suis plus du même avis.*

V. ERASMI APOPHTEGMATA.

ſans ceſſe de ces objets importans ; ils rechercheront continuellement leur propre conduite, ils ſe feront peur à eux-mêmes ; leur conſcience, allarmée ſans cauſe, leur formera des ſcrupules ; à leurs yeux prévenus les actions les plus naturelles & les plus innocentes ſe changeront en crimes, & leur imagination leur montrera le bûchers éternels déjà préparés pour les expier.

Ainſi le ſuperſtitieux, s'il eſt conſéquent à ſes principes religieux ou aux notions funeſtes qu'il s'eſt faites de la Divinité, doit vivre dans l'amertume & dans les larmes ; il ſaiſit avec tranſport les pratiques les plus inſenſées qu'on lui propoſe pour appaiſer ſon Dieu ; ſes triſtes jours ſe paſſent à expier des fautes ſouvent imaginaires ; uniquement abſorbé par ſes devoirs religieux, il ne peut vaquer à ce qu'il doit à ſes ſemblables, il ſe feroit un crime de perdre ſon Tyran un inſtant de vue. (38) Perpé-

(38) Un Empereur Chrétien ſe croyoit obligé de demander pardon à Dieu de tout le tems qu'il ôtoit à ſes prieres pour le donner au gouvernement de l'Etat. Une ſecte de Chrétiens appellés ΕΥΧΙΤΑΙ ou *Meſſaliens* faiſoit conſiſter la perfection à toujours prier. Les Prêtres & les Moines Papiſtes, Japonois, Chinois, Indiens, Mahomé-
tans

tuellement occupé d'un objet désagréable, non seulement il devient inutile, mais encore sa mélancolie habituelle le rend farouche, insociable : toujours mécontent de lui-même, comment seroit-il content des autres? Obligé par devoir de se refuser tous les plaisirs & les douceurs de la vie, comment s'occuperoit-il de procurer à ceux dont il est entouré des amusemens qui déplairoient à son Dieu? Enfin forcé de se haïr lui-même, auroit-il de l'affection, de l'indulgence, de la douceur pour ses semblables, & leur pardonneroit-il des fautes qui les rendent les objets de la colere divine? Non, le superstitieux toujours malheureux au dedans de lui-même, ne peut souffrir le spectacle du bien-être; les plaisirs l'importunent; la sérénité des autres doit elle-même l'offenser, & pour se rendre agréable à son Tyran céleste, il travaille sans relâche à se rendre insupportable à tous ceux qui l'approchent.

Tels sont communément, & tels devroient être toujours, les effets de la

tans ne font que prier, ce qui suppose un Dieu qui ne sçait pas ce qu'il leur faut, ou qui est assez malin pour ne point vouloir l'accorder facilement.

Religion ſur ceux qui, pénétré de ſes notions terribles, veulent être conſéquens à leurs principes. Il eſt impoſſible qu'un homme qui croit ſon Dieu ſuſceptible de colere, de vengeance & de jalouſie; qui l'a toujours préſent à l'eſprit; qui voit ſes yeux étincelans perpétuellement ouverts ſur ſa conduite; qui s'imagine que l'on peut l'offenſer, même à ſon inſçu & contre ſon intention; qui penſe que ce Dieu jaloux ne veut point que le cœur ſe partage entre lui & ſes créatures; il eſt, dis-je, impoſſible qu'un tel homme ſe livre à la gayeté, ſe permette d'aimer ceux qui l'entourent, & s'occupe d'autre choſe que du redoutable *Argus* aux regards duquel rien ne peut le ſouſtraire: tout plaiſir eſt interdit à un mortel, qui ne voit ce monde que comme un ſéjour d'épreuves, où il vit ſous les loix d'un Maître rigoureux, prêt à le rendre éternellement malheureux pour avoir tranſgreſſé ſes volontés captieuſes & ſouvent inintelligibles; ſe livrer à la joye en pareil cas, ſeroit le comble de la folie; le rire eſt inſenſé ſous un Dieu lugubre, chagrin, capricieux; il s'offenſeroit, ſans doute, de la gayeté de ſes eſcla-

yes,

ves, qu'il peut à chaque instant envoyer au supplice; un Dieu triste & un Dévot gai sont des choses incompatibles. (39).

Il ne faut donc point être surpris de l'extérieur sombre & févere, ni de l'humeur atrabilaire que nous trouvons dans la plupart des hommes profondément infectés du venin de la superstition; une Religion affligeante est faite pour anéantir la paix de l'ame & pour déclarer la guerre aux plaisirs; il faut gémir, souffrir & prier sous un Dieu qui lui-même a donné l'exemple des souffrances. De

(39) Les Chrétiens les plus dévots sont ordinairement chagrins & mélancoliques; tout doit continuellement les ramener à la tristesse. Est-il permis d'être gai quand on adore un Dieu flagellé, couronné d'épines, crucifié? Apulée reproche aux Egytiens leurs chants & leurs cérémonies lugubres; leur *Osiris* fut, comme le Christ, un Dieu trèsmalheureux & qui avoit essuyé bien des traverses. L'*Adonis* des Syriens fut encore un Dieu malheureux; dont les tristes adorateurs se mutiloient & se déchiroient comme les Prêtres de Cybele ou comme les Joghis Indiens; ou comme les Moines Chrétiens du Papisme.

L'idée de Dieu doit perpétuellement affliger celui qui le médite; ce Dieu est pour lui un *Lutin Domestique*, (*Oikeion Daimonion*) dont il ne peut se débarrasser.

quel droit en effet la créature coupable se dispenseroit-elle de souffrir quand son Dieu innocent a consenti à s'immoler lui-même ? C'est, sans doute, d'après ces principes que tous ceux qui se sont servis de la Religion pour prendre de l'ascendant sur les peuples, ont communément affecté une grande sévérité & beaucoup de mauvaise humeur, que l'on regarda toujours comme une véritable perfection. Plus une Secte est rigide, plus une superstition est triste, plus elles en imposent au vulgaire, qui les juge, avec raison, plus conformes aux intentions de son Dieu. Un enthousiaste, dont tout l'extérieur annonce l'austérité, dont le visage pâle & décharné porte l'empreinte de la pénitence, dont les yeux creusés paroissent mouillés de larmes, dont la voix plaintive fait retentir sourdement les voûtes d'un temple obscur, est très-propre à remuer les esprits ; sa présence seule vaut un discours éloquent. (40).

(40) Les fanatiques qui ont causé les plus grands ravages sur la terre, en ont communément imposé au vulgaire par une grande rigidité. Nos *Puritains* n'ont acquis tant de pouvoir dans le siecle passé que parce qu'ils affectoient des mœurs austeres & qu'ils prêchoient en par-

L'on ſe tromperoit néanmoins ſi l'on s'imaginoit que la Religion dût agir de la même maniere ſur tous ceux qu'elle ſoumet à ſon joug ; ſes effets ſont auſſi variés que les tempéramens des hommes ; une organiſation heureuſe l'empêche ſouvent de faire des impreſſions également profondes. D'ailleurs cette chimere ſe montre ſous différens aſpects, & chacun s'arrête à celui qu'il trouve le plus analogue à ſon propre caractere. C'eſt, ſans doute, un bonheur pour les nations ſuperſtitieuſes, qui ne raſſembleroient qu'un amas de citoyens inutiles, ſans énergie, haïſſables les uns pour les autres, ſi leurs ſpéculations religieuſes influoient ſur tous de la même façon. Quoique les mortels, pour la plupart, n'enviſagent la Divinité que du côté de la terreur & de la ſévérité, il en eſt, comme on a vu, qui ferment les yeux ſur ces qualités effrayantes pour ne fixer leurs regards que ſur ſa bonté,

lant du nez. A l'aide de ces fripons enthouſiaſtes ſe perſuadoient qu'ils étoient parfaits, & les Chrétiens parfaits ne ſont point diſpoſés à laiſſer en repos ceux qu'ils jugent moins parfaits qu'eux. Les plus grands libertins ſont moins à craindre pour un Etat que des ſaints.

ſa clémence, ſa douceur; tous les Dieux ſont des JANUS, ils nous montrent deux faces; ainſi chacun choiſit la face qui lui convient le mieux, & c'eſt toujours celle qu'il trouve la plus conforme à ſa propre façon d'être. Un homme ſenſible & tendre ne ſe perſuadera jamais que ſon Dieu ſoit inhumain; il l'aimera comme un pere, il ne le verra point régner avec un ſceptre de fer, ou muni d'un cœur d'airain; il ſentira pour cet être, qu'il ſe peint ſous des traits aimables, des accès de tendreſſe, de ferveur, de dévotion: ſi à ces diſpoſitions il joint une ame douce & honnête, ſes idées religieuſes ne le rendront point l'ennemi de ſes ſemblables; il aura de l'indulgence pour eux; en gémiſſant de leurs fautes, il ne ſe croira point en droit de les en punir ou de les reprendre avec aigreur. Un autre, pourvu d'une imagination vive, d'un tempérament échauffé & d'organes foibles, aura des extaſes, des viſions, des inſpirations d'en-haut; il croira de bonne foi aux chimeres produites par les mouvemens déréglés de ſon cerveau. Toutes ces différentes nuances font les dévots & les enthouſiaſtes. C'eſt ſur-tout chez les

femmes que la ferveur religieuse agit avec le plus de force; la foiblesse de leur organisation, leur timidité naturelle, leur peu d'expérience les disposent à la dévotion, & la vivacité d'une imagination que la réflexion refroidit rarement, les expose plus souvent que les hommes aux délires religieux: (41)

Si la Religion s'empare de l'esprit d'un homme ardent ou d'un sang bouil-

(41) C'est surtout parmi les femmes que l'on voit des Inspirées, des dévotes, des illuminées. Les révolutions fréquentes qu'éprouve leur machine les rend susceptibles d'extases: de visions, de mouvemens convulsifs que l'on prend pour surnaturels. C'étoit une femme qui rendoit les oracles à Delphes. *Velleda*, selon Tacite, régloit les entreprises des Germains, qui respectoient beaucoup les femmes, parce qu'ils leur supposoient le don de Prophêtie. Bien des Chrêtiens ont eu les mêmes idées: ils ont fait des Saintes & des Prophêtesses d'un grand nombre de femmes histériques, mélancoliques & visionnaires, qui souvent se sont crû des Inspirées, & l'ont fait croire à d'autres. Il est bon de remarquer que ce fut à l'instigation des femmes que presque tous les Rois du Nord & de l'Occident ont embrassé la Religion Chrètienne. Dans les querelles religieuses les femmes sont les plus âcres & les plus obstinées, parce que ce sont elles qui sont le moins au fait de la question.

lant, elle en fait un zélateur; si elle opére sur celui d'un homme bilieux, sombre, mélancolique, tels que sont pour l'ordinaire les méchans tourmentés de remords, elle le rendra lâche & cruel; la trahison & le crime ne lui couteront plus rien dès qu'on lui promettra l'expiation des forfaits dont l'idée l'importune, ou dès qu'on lui montrera sa grace écrite au ciel. Ce sont ces dispositions qui forment des fanatiques, des persécuteurs, des assassins; par de nouveaux crimes ils espérent obtenir le pardon de ceux dont le souvenir vient troubler leur repos.

La Religion n'a pas le même pouvoir sur les hommes d'un tempérament flegmatique, ceux-ci sont trop tiédes pour elle, il lui faut des sectateurs zêlés; ce n'est que sur des ames ardentes & susceptibles de passions fortes qu'elle agit fortement. Les détails de la superstition sont infiniment variés, le merveilleux qui lui sert de base fournit une pâture continuelle à l'imagination; voilà, sans doute, pourquoi la dévotion remplace si souvent les passions frustrées & malheureuses; elle s'empare pour l'ordinaire de tous ceux que leurs paſ-

ſions aſſouvies plongent dans le vuide, dans le chagrin, dans l'ennui; elle donne des protecteurs & des conſolateurs dans le ciel à ceux qui ſe ſont attiré des mépris, des diſgraces ſur la terre; les malheurs, les dégoûts, la honte, les remords, l'impuiſſance de jouir, la ſatiété, la vieilleſſe ramenent ſouvent les hommes aux pieds de la Religion; la dévotion dédommage leur imagination du rang, de la fortune, de la réputation, de l'amour même.

L'homme du peuple eſt communément attaché à ſa Religion parce qu'il eſt ignorant & malheureux; le pauvre croit y trouver de la conſolation à ſes peines, il l'aime parce qu'elle lui fait entrevoir un meilleur ſort; le riche s'y livre parce que ſouvent au milieu de ſon opulence il éprouve des chagrins qui le rendent miſérable; le ſoldat en eſt ſuſceptible parce qu'il vit au ſein des dangers; les Princes, les Grands, les Courtiſans la jugent utile, non ſeulement pour pouvoir opprimer impunément, mais encore parce qu'ils la trouvent toujours diſpoſée à calmer leurs remords. L'homme éclairé eſt quelquefois la dupe de la ſuperſtition parce qu'el-

le met son imagination en travail ; le sage a souvent de la peine à s'en défendre ; on le voit très-fréquemment céder à ses attaques lorsque le chagrin l'abbat & confond son jugement, ou lorsque la maladie, lui ôtant l'usage de ses facultés, le livre aux mains d'un Prêtre qui le sollicite, qui le trompe par des sophismes, & vient porter le trouble dans ses derniers momens. Voilà d'où viennent les triomphes si fréquens que la Religion remporte au lit de la mort sur ceux mêmes qui l'avoient méprisée ou négligée pendant toute leur vie. Cependant c'est l'homme sain & jouissant de sa raison qui seul est en état de juger ; (42) il n'y a que l'imposture qui puisse se prévaloir du témoignage d'un mourant.

(42) Le Docteur Burnet nous a donné de grands détails sur la mort édifiante da Comte de Rochester, qui après avoir vécu en libertin, se convertit à la mort ; il en tire des preuves en faveur de sa Religion, mais cette conversion ne prouve rien, sinon qu'un débauché qui a fort peu raisonné toute sa vie, peut encore moins raisonner à la mort.

CHAPITRE XV.

De l'inutilité & de l'impossibilité de corriger ou de réformer la superstition. Des remedes efficaces que l'on peut lui opposer.

DE tous les liens qui attachent les hommes à la Religion, l'habitude est le plus fort; l'éducation identifie avec nous les opinions les plus étranges, nos premieres idées nous restent communément toute la vie: elles ne nous choquent point dès que nous les avons reçues dans notre enfance, dès que nous les voyons autorisées par l'exemple, par l'opinion publique, par les loix, & sur-tout lorsque nous les voyons munies du sceau de l'antiquité. (43) Ainsi tout concourt à ren-

(43) Est-il un homme parmi nous à qui dans l'âge de raison l'on pût persuader que trois ne font qu'un & qu'un fait trois; que Dieu a pu mourir pour s'appaiser lui-même; que ce Dieu peut se changer en pain &c [illegible]? Cependant

dre la superstition chere aux hommes ; ou à les maintenir dans une honteuse inertie qui les empêche de rien examiner. En matiere de Religion presque tout le monde est peuple : les grands & les riches occupés de leurs affaires ou de leurs plaisirs, ne songent pas plus que le vulgaire à examiner les fon-

l'éducation parvient tous les jours à mettre de pareilles idées dans l'esprit des personnes les plus raisonnables d'ailleurs; & si elles ont de l'enthousiasme, elles se feront égorger pour les défendre : à leur avis c'est celui qui refuse de croire ces dogmes merveilleux, qui passe pour un insensé. Il y a pourtant une raison qui rend les opinions les plus folles très-durables, c'est qu'on ne les examine point, & que lors même qu'on les examine l'esprit n'y trouve jamais que des mots vuides de sens ou des idées qui ne présentent aucun côté direct par où l'on puisse les attaquer. Les mysteres & les dogmes de la Religion sont d'une nature aussi fugitive que les Dieux ou les phantômes qui leur servent de base ; des Dieux inintelligibles, de purs Esprits, des chimeres doivent enfanter des chimeres. Comme ces Dieux exigent des sacrifices, on a cru qu'on ne pouvoit leur en faire un plus grand que celui de la raison & du bon sens ; ou bien chacun a dit : *que sçait on si des Etres que je ne conçois pas, ne peuvent point agir d'une façon dont je n'ai nulle idée?* Voilà, je crois ; comme on parvient à croire tous les mysteres.

demens de leurs opinions ; presque personne d'entre eux ne se trouve assez gêné par sa Religion pour se révolter contre elle, on la quitte & on la reprend suivant que les passions l'ordonnent ; ses spéculations paroissent sacrées à tout le monde, mais l'intérêt le plus foible l'emporte sur elles dans la pratique ; elles n'influent sur la conduite que lorsqu'elles s'accordent avec les passions ou lorsqu'elles les justifient. C'est ainsi que la Religion devient une arme sure pour nuire aux hommes, sans jamais leur fournir des remedes utiles. Le Dieu bon les invite à mal faire, le Dieu vengeur & méchant les rend insensés & cruels sans les rendre meilleurs.

Bien des gens sont convaincus de l'utilité & de la nécessité d'une Religion, très-peu en connoissent les dangers : les souverains, ou superstitieux ou tyrans, la regardent comme l'appui de leur pouvoir, sans vouloir s'appercevoir qu'elle devient leur ennemie dès qu'ils refusent de se rendre ses esclaves. Les personnes les plus détrompées d'ailleurs des préjugés religieux ne laissent pas de se persuader que la

Religion est nécessaire pour contenir le peuple : ce pendant ce peuple sans avoir rieo examiné est toujours prêt à se soulever à la voix de ses Prêtres dès qu'on lui dit en gros que sa Religion est attaquée. En un mot les erreurs religieuses acquierent une solidité inébranlable, parce que jamais on ne peut les attaquer sans péril, tandis que ceux qui les défendent sont applaudis, honorés, récompensés.

Tout semble donc conspirer à donner à la Religion des défenseurs ardens & à décourager ses adversaires ; toute innovation, toute opinion hazardée, toute cérémonie changée devient un monstre aux yeux des peuples, ils se figurent que les foudres du ciel vont tomber en éclats sur eux pour les punir des blasphêmes de quelles spéculateurs. Si quelquefois une nation s'apperçoit des malheurs dans l'esquels la superstition l'a plongée, jamais elle n'a ni assez de lumieres ni de courage pour remonter jusqu'à leur source & pour détruire le levain qui tôt ou tard produira de nouvelles fermentations. Les hommes ne font que diversifier leurs folies religieuses ; ils ne quittent une

superſtition dont les abus les dégoûtent que pour en adopter une nouvelle, qu'il faut toujours acheter au prix du ſang, & qui ſouvent devient encore plus funeſte que la premiere. Ce ſont des Dieux atroces & déraiſonnables, formés ſur le modele des plus méchans des hommes, ce ſont leurs attributs inſenſés & contradictoires, ce ſont leurs oracles trompeurs, annoncés par le fanatiſme & l'impoſture, qui ont inondé l'univers de crimes & de miſeres : c'eſt le trône de ces idoles malfaiſantes, ce ſont ces phantômes dangereux qu'il faut renverſer & détruire, ſi l'on veut tarir la ſource des maux dont le genre humain eſt inondé.

En effet les mortels ont-ils beaucoup gagné aux changemens ſucceſſifs que leurs Religions ont éprouvés ? Hélas ! ils n'ont fait que changer de délire, ils n'ont été ni moins eſclaves, ni moins inſenſés, ni moins diſpoſés à ſe nuire. Il n'appartient qu'à la vérité pure d'être toujours la même & de procurer pour toujours la liberté, le calme & la concorde. Les ouvrages découſus du menſonge & de l'enthouſiaſme ſe détruiſent d'eux-mêmes ; le

tems n'a point respecté ces Dieux, qui pendant une longue suite de siecles ont fait trembler les nations & usurpé leur encens. Les *Osiris*, les *Bélus*, les *Jupiters*, autrefois si redoutés, sont aujourd'hui la risée de quelques peuples bien fiers de s'être détrompés de ces Divinités futiles; ils les ont néanmoins remplacées par d'autres plus ridicules encore. Notre Europe a-t-elle donc lieu de se vanter d'avoir quitté les Dieux des Celtes & des Romains pour un vil artisan de Judée, mis à mort sur une croix, qui mille fois fut le signe de la révolte & du carnage pour ses disciples forcenés ?

Que les mortels ne nous parlent point de l'antiquité de leurs cultes ; ils n'ont adoré dans tous les tems que les mêmes phantômes, habillés diversement, suivant leurs besoins, leurs caprices, les fantaisies de leurs modes, de leurs opinions, de leurs folies. Toujours leurs vaines idoles regnérent par les mêmes voies ; leur trône fut établi sur la crainte & sur la crédulité. D'ailleurs l'ancienneté d'une erreur ne sera jamais un titre valable aux yeux de la raison : les témoignages successifs & multipliés de la cré-

dulité & de l'imposture ; les traditions du mensonge ; des fables & des merveilles racontées de père en fils pendant des milliers de siécles, ne pourront jamais rendre des folies respectables. Le Philosophe verra toujours dans les Dieux des nations des génies malfaisans, qui, semblables à ces lueurs trompeuses que le voyageur égaré a l'imprudence de suivre, n'ont servi qu'à faire quitter aux hommes la route de la félicité.

En effet ces systêmes religieux apportés aux nations par leurs législateurs, les ont-elles rendues plus heureuses ? Ces révélations merveilleuses que l'on a fait descendre du ciel, ont-elles soulagé les peuple des maux dont ils étoient accablés ; Ces changemens successifs, que leurs circonstances ont obligé de faire à leurs Religions, ont-ils amélioré leur sort ? Non, sans doute ; tous ces pompeux mensonges, toutes ces rêveries diversifiées, loin de les guérir, n'ont fait que multiplier & diversifier leurs infortunes, combiner des erreurs nouvelles à des erreurs anciennes. (44. L'homme

(44) Toutes les Religions du monde sont des amas confus de dogmes, de mystères, de rites anciens, amalgamés avec des inventions

qui se crut instruit par la Divinité même n'en fut que plus malheureux; l'importance qu'il fut obligé de mettre à des opinions & à de prétendus devoirs en fit souvent un être très-dangereux pour lui-même & pour d'autres. Les Dieux ne semblent s'être révélés à la terre que pour rendre plus fâcheux le sort de ses habitans; ils se montrerent par tout comme des Conquérans, qui ne laissent sur leur passage que les signes de la désolation,

modernes. En remontant à la source de la plupart des usages & des opinions du Christianisme, on les retrouvera chez les Egyptiens, les Chaldéens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains & les Celtes. Cette Religion est un cahos dans lequel on aperçoit des vestiges de toutes les extravagances anciennes. Les nouvelles révélations qu'on annonce aux hommes sont toujours greffées sur des révélations antérieures; les cultes se fondent les uns sur les autres comme les langues, & sont, comme elles, sujets à des variations continuelles. La plupart des Dogmes & des Mystères des Chrétiens sont évidemment empruntés de Pythagore & de Platon, qui ont été puiser leur Doctrine chez les Prêtres Egyptiens: d'où l'on voit que les opinions les plus respectées parmi nous ne sont que des rêveries de quelques Payens enthousiastes ou trompeurs. Pallavicini convient que sans Aristote l'Eglise n'auroit point ou plusieurs de ces articles de Foi. *V. Diction. de Bayle, art.* ARISTOTE.

ou comme ces météores terribles, dont le souvenir ne se perpétue que par les traces des ravages qu'ils ont causés.

Les sociétés humaines furent communément sauvages, ignorantes, dépourvues de lumiéres & de connoissances dans les tems où leurs Législateurs leur donnérent des Dieux, des cultes & des loix : à mesure que les mœurs, les circonstances & les besoins des nations changerent, leurs idées religieuses durent aussi souffrir des changemens ; le Dieu de l'homme social, policé, plus raisonnable, ne peut-être le même que celui de l'homme errant, stupide & féroce : ainsi l'homme civilisé & plus éclairé sur ses intérêts doit peu-à-peu se dégoûter de la Religion, lorsqu'elle est devenue trop contraire à ses mœurs adoucies, aux idées qu'il a pu acquérir, à sa raison plus cultivée. Voila pourquoi l'on voit souvent les peuples secouer le joug de leurs Dieux surannés pour en adopter d'autres dont ils attendent plus de bonheur : fatigués de leur tyrannie ou de celle de leurs Prêtres, détrompés des erreurs & des fables qn'on leur débite, ils adoptent quelquefois des nouveautés avec empressement, ou du moins ils prê-

tent l'oreille à ceux qui leur présentent leur ancienne Religion sous une forme nouvelle, moins contraire à leurs idées présentes.

Cependant les changemens dans la Religion ne se font point tranquillement; c'est toujours par des guerres, des révolutions, des massacres que les hommes sont forcés d'apprendre ce qu'ils ont à penser sur cette matiére. La Religion ancienne, ayant communément pour elle la possession, le grand nombre & le pouvoir, opprime & persécute les Novateurs qui lui disputent ses titres, à force de mauvais traitemens elle irrite leur opiniatreté & les oblige de s'armer pour repousser les violences qu'elle leur fait. Ainsi la guerre s'allume, & la force décide de la secte qui demeurera maîtresse du champ de bataille. Chez les hommes ce ne sont jamais que des passions & des folies, qui combattent d'autres passions & d'autres folies: le délire le plus impétueux oblige le plus foible à lui céder la place. Au milieu de ces tumultes la raison ne peut se faire entendre; des combattans également acharnés ne sont point en état de l'écouter; vainement cette raison, d'ac-

cord avec leurs intérêts véritables, leur crieroit-elle qu'ils se battent pour des chimeres indignes de les occuper; vainement leur montreroit-elle la futilité des objets qui les divisent de cette Religion qui donne lieu à leurs disputes; les fanatiques sont sourds, ils s'obstinent à se détruire pour soutenir la cause de leur entêtement.

Dans les disputes religieuses jamais on ne songe à discuter le fond, personne ne doute de sa bonté; c'est toujours de la forme dont les combattans sont occupés. (45) Après que des sectes fougueuses se sont fatiguées à force de com-

(45) Rien de plus utile à l'Eglise que les héresies, un Apôtre l'a dit; les querelles des Novateurs absorbent communément les plus grands génies d'un pays; qui prennent parti pour ou contre. Ainsi les hommes les plus capables d'attaquer les erreurs de l'esprit humain & de la superstition, au lieu d'être utiles, deviennent des chefs de parti & perdent leur tems en disputes futiles. Quels bien n'auroient pas fait nos *Réformateurs*, si au lieu d'attaquer quelques dogmes ridicules de l'Eglise Romaine, ils eussent employé leur génie à démolir le Christianisme, qui depuis tant de siécles fait le malheur des nations Européennes! Quels services n'auroient pas pu rendre à la raison humaine des hommes tels que Luther, Calvin, Melancton, Erasme, &c!

bâts, se sont tourmentées tour-à-tour, ont fait couler des flots de sang, les nations n'en sont pas plus guéries de leurs folies; elles laissent toujours subsister la racine d'un mal qui tôt ou tard produira de nouvelles calamités. Ce sont les idées funestes de la Divinité qu'il faut éteindre chez les hommes, si l'on veut leur ôter pour toujours le prétexte de se nuire: la raison ne pourra jamais se faire entendre d'eux tant qu'on leur dira de la soumettre à l'autorité de ces Dieux qui n'est que celle des interpretes de leurs décrets; ceux-ci ne leur font parler que le langage de leur propre délire ou de leur propre intérêt.

Ce n'est pas non plus la raison ni l'amour de la vérité, ni le desir sincére de soulager les peuples & de leur procurer le bien-être, qui arment quelquefois les Princes contre la Religion: s'ils font divorce avec elle c'est lorsqu'elle s'oppose à leurs passions, à leurs intérêts, à leurs caprices. Ce ne fut pas l'idée de rendre plus heureux nos ancêtres qu'il tyrannisoit qui détermina Henry VIII. à secouer le joug de la Religion Romaine, devenue depuis tant de siécles si fatigante pour eux. Ce fut le désir de jouir

d'une femme que cette Religion lui défendoit d'épouſer. La Nation Britannique débarraſſée d'une ſuperſtition onéreuſe crut envain reſpirer en faiſant des changemens à ſes opinions religieuſes toujours entées ſur le ſyſtême ancien; la Religion parmi nous ſe partagea en des ſectes différentes, qui donnérent lieu par la ſuite à de nouvelle guerres, & qui nous couterent des torrens de larmes & de ſang. C'eſt par le Dieu jaloux & dévorant que l'on doit commencer la réforme de la Religion; tant que les hommes regarderont un tel Dieu comme l'arbitre de leur ſort, ils s'en occuperont néceſſairement, leur eſprit fermentera ſur ſon compte, ils en diſputeront ſans fin, ils ſe battront pour leurs opinions, qu'il croiront importantes.

On conviendra, peut-être, que dans toutes les Religions les Prêtres n'ont donné que des idées abſurdes & fauſſes de la Divinité; mais qui peut ſe flatter d'en avoir des idées véritables? qui pourra ſe vanter de connoître ſon eſſence? Le parti le plus ſage ne ſeroit-il donc pas de n'en jamais parler? Ne voit-on pas que les hommes ne ceſſeront

jamais de se quereller sur un objet dont ils n'auront jamais des idées ni précises ni uniformes ? Que sera-ce s'ils se persuadent qu'un Dieu s'intéresse à leurs argumens ridicules, & se fache contre ceux qui raisonnent mal de ce qu'il ne leur est point donné de sçavoir ?

La Théologie sera toujours une science de conjectures, sur lesquelles les mortels ne peuvent être d'accord ; s'ils veulent parler des Dieux, ils devroient au moins les supposer assez sages pour ne point se mêler de leurs disputes insensées, assez grands pour ne point s'allarmer de leurs opinions enfantines, assez justes pour ne point leur sçavoir mauvais gré d'avoir déraisonné sur des objets impossibles à comprendre. (46)

Faute de sentir la nécessité des maux que le Dieu bizarre de notre superstition moderne devoit nécessairement pro-

(46) » C'est assez, dit Théophraste ; de permettre au peuple d'être sot sans souffrir qu'il » devienne une bête féroce ... que l'on donne » cours à sa folie mais qu'on s'oppose à sa fureur ». Dans toutes les révolutions & les séditions causées par la Religion ; on ne voit que des dévots imbéciles conduits par des fripons hypocrites.

duire, les ſpéculateurs, qui en des tems différens ont prétendu la reformer ou la rapprocher du bon ſens, n'ont fait qu'élaguer & rajeunir un vieil arbre, prêt à reproduire en tout tems des rejettons funeſtes & des fruits empoiſonnés; ils ont greffé ſur des menſonges un petit nombre de vérités ſtériles. D'accord ſur les dogmes fondamentaux d'un ſyſtême nuiſible, les Prêtres des différentes ſectes diſputerent ſur des abus & des queſtions acceſſoires, ſur des ſophiſmes, des cérémonies, des détails ridicules. Dominés eux-mêmes par des paſſions & des intérêts étrangers à ceux de la ſociété, ou trop aveugles pour s'élever juſqu'à la vérité, ils n'eurent communément pour objet que de nuire à leurs adverſaires, de s'élever ſur leurs ruines, de faire valoir leurs propres opinions, & de décrier celles des Théologiens qui ne penſoient pas comme eux. Le ſacerdoce, ſous quelque forme qu'il ſe ſoit montré, n'eut jamais que ſes intérêts en vue. L'orgueil, la jalouſie, l'avarice & l'ambition diviſeront toujours les membres d'un corps dont l'exiſtence ne ſe fonde que ſur l'aveuglement des nations, dont ils diſputent les dépouilles.

Ainsi les différentes réformes que l'on fit dans la Religion ne firent que multiplier les querelles, les combats & les misères des peuples : les prétendus *réformateurs*, fiers d'avoir decouvert quelques abus, quelques erreurs, quelques fraudes grossieres, les retranchérent & bâtirent des systêmes nouveaux sur des fondemens ruineux. Au lieu d'éxaminer des révélations mensongéres, au lieu de rejetter avec mépris des livres sacrés ou ces recueils de fables révérées, de dogmes contradictoires, de mystéres incompréhensibles, d'ordonnances opposées à la nature & à la raison, ces vains spéculateurs ne s'occupérent que de commentaires, de distinctions, de subtilités ; & les nations n'en furent que plus malheureuses par les dissentions nouvelles, les persécutions, les tyrannies auxquelles ces idées discordantes donnerent lieu à chaque pas. Quelles que fussent ses opinions, le Prêtre trouva toujours, soit dans les souverains, soit dans les sujets, des esprits disposés à entrer dans sa querelle ; ses décisions importantes furent toujours soutenues par le fer & par le feu. Se trouva-t-il opprimé, foible, persécuté ? Il prêcha la tolérance, la

douceur, la liberté de conſcience. Devint-il le plus fort pour avoir mis les puiſſantes de ſon côté ? il ne parla que de zêle, de vengeance & d'exterminer les ennemis du Seigneur (47). Par un aveuglement qui tient du prodige, ſes inconſéquences les plus marquées ne furent jamais ſenties ; ſes paſſions furent toujours écoutées, le repos des nations lui fut toujours ſacrifié.

Si dans ces combats des ſectes les unes contre les autres le maſque de l'impoſture fut quelquefois forcé de tomber, les peuples ne s'en apperçurent jamais. Le bandeau de l'opinion recouvrit bientôt leurs paupieres, parce que jamais l'on n'eut le courage de l'écarter tout à fait. Malgré les révolutions continuelles dont la Religion fut le germe, elle fut toujours *militante* & *triomphante*, elle eut toujours le crédit de faire immoler ſes ennemis à ſon Dieu ou à ſa

(47) Dans tous les ſchiſmes & démêlés ſur la Religion les parties diſputantes ont communément le ſecret d'avoir tort de part & d'autre. Toute ſecte eſt rempante quand elle eſt foible, & quand elle eſt forte elle veut tout envahir. Les Anabatiſtes, qui ont été les devanciers de nos paiſibles *Quakers*, ont mis autrefois l'Europe en combuſtion.

propre sûreté ; elle infecta les Rois ; elle enivra les sujets, elle porta l'incendie & le trouble dans le sein des Etats. Si les nations rougissent quelquefois des frénésies de leurs ancêtres, elles ne voyent pas qu'à chaque instant elles sont elles-mêmes prêtes à tomber dans des excès également dangereux : elles ne sentent pas que l'éducation fanatique qu'on leur donne, l'aveuglement & l'ignorance de la morale où on les tient, les préjugés qu'on leur inspire, les haines religieuses dans lesquelles on les nourrit contre tous ceux qui ne se conforment point à leurs cultes, les injustices & les mépris que l'on fait éprouver aux sectaires, les richesses & le pouvoir immense qu'on accorde par-tout à des Imposteurs autorisés à infecter les peuples & à dominer les consciences, enfin les passions toujours indomptées des Prêtres, peuvent à tout moment faire éclore de nouvelles extravagances & de nouvelles tragédies.

Il s'est trouvé de tout tems des hommes qui ont réclamé plus ou moins fortement contre les abus & les excès de la superstition, mais très-peu ont osé l'attaquer dans sa source ; & d'ailleurs

que pouvoit leur foible voix contre les cris du sacerdoce, les menaces de la Tyrannie, les préventions de la multitude toujours esclave de l'habitude & du préjugé. Comment proposer des remédes à des malades parvenus à chérir leurs maux, à les regarder comme utiles & nécessaires, & prêts à détruire leurs médecins? Les prisons, la cigue, les bûchers furent communément les récompenses dont on paya le zéle de ceux qui voulurent rompre le charme: leurs concitoyens, semblables à ces oiseaux de nuit pour qui le jour est incommode, s'élancérent avec furie sur les mortels bienfaisans qui leur présentoient des lumiéres peu faites pour des yeux accoutumés aux ténébres.

L'Autorité souveraine fut elle même obligée de réculer cent fois devant les forces de la superstition. Les Princes éclairés qui lui ont marqué de l'indifférence & du mépris, en furent communément punis par le fanatisme irrité qui ne veut point qu'on dédaigne les objets de sa vénération. C'est en vain que des Rois sages, fatigués des excès de la superstition, ont voulu réprimer & dompter ce monstre, il trouva le moyen

propre sûreté ; elle infecta l
elle enivra les sujets, elle por
die & le trouble dans le sein
Si les nations rougissent quel
frénésies de leurs ancêtre
voyent pas qu'à chaque in
elles-mêmes prêtes à tom
excès également danger
sentent pas que l'édu
qu'on leur donne,
l'ignorance de la mor
les préjugés qu'on le
nes religieuses da
nourrit contre to
forment point à
ces & les mép
aux sectaires
immense qu
Imposteurs
ples & à
fin les pa
m

[illegible] ions ! régnez par
que pouvoit [illegible], & les loix, &
cris du [illegible] les Prêtres. Vous
Tyrannie, [illegible] les ſecours du men-
tude toujours [illegible] er des hommes, que
du préjugé [illegible] rendront véritable-
mèdes à [illegible] Vous n'aurez point à
leurs [illegible] vérité ſouleve des ſu-
lès & [illegible] raiſon fera ſentir le prix
[illegible] s. Soyez grands, actifs,
[illegible] équitables ; reſpectez la
[illegible] les poſſeſſions du citoyen ;
[illegible] point qu'on l'opprime en vo-
[illegible] donnez lui des loix utiles &
[illegible] és qu'on lui forme le cœur ;
[illegible] inſpire de bonne heure des ta-
[illegible] des vertus réelles ; récompenſez
[illegible] ent ces talens & ces vertus ; que
[illegible] ſoit déshonoré & le crime puni
[illegible] out où ils ſe trouveront, & bien-
[illegible] votre Empire, fondé ſur des idées
[illegible] tables, ſera plus ſolide que celui qui
[illegible] fonde ſur des menſonges & ſur de
[illegible] ains préjugés. Princes ! ſoyez Cito-
yens. Citoyens, choiſis par les autres
pour les guider, que votre cœur ſoit
plus flatté de la gloire ſi douce de com-
mander à des amis, à des hommes li-
bres, à des patriotes actifs, induſtrieux

éclairés & vraiment vertueux, qu'à des ennemis, aigris par la captivité, engourdis, par la misere, dépourvus de lumiéres & de mœurs, dont l'unique vertu est d'obéir aveuglément à des Prêtres, rivaux de votre pouvoir. Armez-vous enfin d'une juste défiance contre des hommes altiers dont les intérêts ténébreux ne seront jamais les vôtres. Tremblez à la vue des avantages inouis dont jouissent des Citoyens qui ont le droit de se révolter & de nuire au nom du ciel; arrachez de leurs mains ces armes si souvent dangereuses à vos pareils; faites rentrer les Nations dans ces possessions depuis tant de siécles usurpées par la fraude; que les richesses de l'imposture si longtems employée à payer l'ignorance, l'orgueil, l'oisiveté, soient enfin appliquées à l'instruction des peuples. Que vos sujets n'apprennent plus à se haïr, à s'égorger, à se soulever pour des opinions. Qu'ils apprennent à être justes, humains, bienfaisans, modérés; qu'ils apprennent à servir la Patrie & les chefs qui la rendront heureuse. Qu'ils apprennent de bonne heure à respecter la raison & la nature qui jamais ne leur conseilleront d'être séditieux & méchans.

Si la force de l'habitude a rendu les illusions cheres à vos peuples, permettez à la science de sapper l'empire du fanatisme; tenez une balance égale entre les sectes; n'entrez jamais dans leurs querelles indifférentes, que le poids de l'autorité rendroit trop sérieuses. Souffrez que chaque Citoyen spécule à sa maniere pourvu qu'il agisse toujours conformément à la raison. Ainsi les Gouvernemens seront les vrais guides des peuples; ces peuples seront soumis pour leurs propres intérêts à un pouvoir que tout leur prouvera nécessaire à leur bonheur. Législateurs! gouvernez bien des hommes, heureux & libres, & les Dieux seront toujours propices à vos sujets: quelles que soient leurs opinions elles ne seront dangereuses que lorsqu'on voudra les gêner. (49).

(49) Un Gouvernement sensé ne peut pas se proposer de guérir tout d'un coup toute une Nation de ses préjugés religieux, mais il peut, & il doit empêcher que ces préjugés ne deviennent nuisibles; il y parviendra surement en ne se mêlant jamais ni des disputes des Prêtres ni des opinions des citoyens, & en punissant quiconque troublera le repos des autres sous prétexte de leurs opinions. Quand la façon de penser sur la Religion sera aussi libre que la façon de penser, sur

Pour vous, Tyrans aveugles & méchans! qui dépourvus de raison, d'énergie, de vertus, ne vous sentez point capables de régner sans le secours des Prêtres, & de leurs illusions: vous! dont le lâche cœur ne sait commander qu'à des esclaves abrutis; vous! dont la puissance, ainsi que celle de la superstition, n'est fondée que sur la crainte, l'opinion & le prestige; gardez-vous de permettre que le moindre rayon de lumiere vienne élairer vos Etats engourdis: tenez vos peuples ensévelis dans de profondes ténebres, dans une léthargie perpétuelle; redoublez, s'il se peut, la nuit de leurs préjugés; que la liberté soit bannie même de leur pensée; que la vérité, toujours funeste pour vous & desolante pour eux, ne leur soit jamais montrée; que la raison enchaînée, que la science proscrite, que la sagesse persécutée, n'élevent point leurs importunes voix pour troubler le silence de vos tristes contrées. Réprimez un courage qui ose discuter les droits de vos Dieux;

sur les sciences, telles que la Physique ou la Géométrie, l'on n'aura point à craindre que la Théologie excite dans l'Etat des secousses plus dangereuses que les disputes sur ces objets, qui jamais n'intéressent la tranquilité publique.

craignez qu'il ne respecte pas plus vos titres usurpés. Appellez donc la Religion à votre secours; que ses Prêtres ordonnent à vos sujets de plier sous votre joug & de baiser vos chaînes; mais songez que les oracles de leurs Dieux seront toujours plus forts que vos loix arbitraires. Cette Religion, dont vous empruntez l'assistance, tournera quelque jour contre vous-mêmes ses armes terribles & sacrées; vous n'aurez du pouvoir qu'autant qu'elle le voudra; vos sujets, rendus vos ennemis par vos vexations, n'hésiteront point entre elle & vous; ses Prêtres vous précipiteront du trone auquel ils vous auront élevés, dès que vous réfuserez d'être leurs premiers esclaves.....

La Tyrannie & la Superstition sont deux monstres auxquels la félicité de nul Empire ne peut jamais résister quand ils combinent leurs efforts; mais si leurs intérêts se séparent, la superstition triomphera tôt ou tard du Tyran son ouvrage. Régente impérieuse elle ne permet aux Princes d'être méchans, qu'à condition de les tenir en tutele & de diriger leurs coups: Sans cela bientôt marâtre elle méconnoît ses enfans.

Les Tyrans ſont des enfans capricieux, gâtés par la ſuperſtition : uniquement ocupés des vains jouets de leur enfance, ils ſacrifient à leurs fantaiſies paſſageres leur vraie gloire, leur bonheur ſolide, leur propre ſureté. Ils veulent que leurs ſujets aveuglés ſoient guidés par des Prêtres aveugles, qui conduiront toujours & le Souverain & le Peuple dans des abîmes dangereux.

C'eſt pour ſe rendre heureux dans le monde actuel que les hommes ſe ſont mis en ſociété ; c'eſt pour y vivre tranquiles & ſurs qu'ils ont choiſi des chefs, formé des Gouvernemens, reconnu l'autorité des Loix qui les forçaſſent de conformer leur conduite à la raiſon, à l'intérêt général de leurs Aſſociés. Ils n'ont jamais pu ni voulu ſoumettre leur penſée à l'autorité de perſonne ; vouloir l'enchaîner ou la rendre uniforme, c'eſt de tous les attentats le plus extravagant : la penſée ſera toujours auſſi libre que l'air, auſſi incoërcible que les vents.

La juſtice, la raiſon, la vertu, les talens peuvent ſeuls affermir les trônes des Souverains & la proſpérité des Empires. Sans juſtice, point de ſureté pour les Gouvernemens ni de liberté pour